

Savoir pour agir

Vers une autre accélération

Alexandra CORSI CHOPIN

Eugénie GUILLEMIN

Harold GUILLEMIN

par **FinX**

SAVOIR POUR AGIR

Vers une autre accélération

PRÉFACE



Loïck Peyron, le parrain de FinX

Navigateur solitaire, j'ai pu m'approcher de l'essentiel.

J'ai appris à respecter. Moi-même, la nature, les autres.

Le respect de ce que l'on fait, de ce que l'on pense, de ce que l'on dit ou l'on ne dit pas.

Le respect de la pensée des autres, quels que soient les torts que l'on pourrait éventuellement leur attribuer.

J'ai appris à oser. Oser tenter, échouer et recommencer. Oser m'intéresser.

Et surtout, j'ai appris à doser. Essentielle subtilité.

Aujourd'hui, je suis très fier d'accompagner FinX, start-up inspirée de la vie sous-marine.

FinX fait partie des espoirs qui peuvent changer le monde, telle une goutte d'eau qui participera à la naissance de rivières.

FinX, c'est l'intelligente conjugaison bio-inspirée du faire mieux, avec ce que la nature offre.

Apprentis sorciers, mammifères prédateurs capables du pire comme du meilleur, nous devons transpirer l'écologie et pas seulement y dédier un ministère.

Il incombe à l'humanité d'en réaliser une indéfectible prose.

LOÏCK



Harold Guillemin, le fondateur de FinX

Habités par la passion du nautisme et très concernés par la transition énergétique, nous sommes fiers, chez FinX de participer à l'émergence d'une mobilité nautique plus responsable, bio-inspirée.

FinX, c'est la propulsion nautique à nageoire de demain, électrique, sans hélice. Plus propre, plus sûre, plus silencieuse. FinX, c'est aussi l'histoire d'une équipe passionnée de biomimétisme. Je suis convaincu, depuis l'adolescence, que le meilleur moyen de préserver la nature est de s'en inspirer. Observer le mouvement des animaux marins suffit pour se rendre à l'évidence : s'ils se déplacent grâce aux mouvements de leurs nageoires, pourquoi les moteurs de bateaux ne pourraient-ils pas le faire également ?

Ingénieur de formation, j'ai passé 6 ans dans le secteur des pompes industrielles et médicales à membranes ondulantes avant de me lancer. Cette technologie de rupture, développée par Wavera et forte de 15 années de recherche et de nombreux brevets internationaux, est fascinante et prometteuse. J'ai voulu la décliner aux moteurs de bateau.

Rapidement, FinX a su fédérer, autour de son ambitieux projet, de nombreux acteurs reconnus du monde nautique, persuadés que cette technologie accompagnera les prémices d'une révolution majeure dans cette industrie.

FinX est née en juin 2019, portée par un Advisory Board de très haut niveau et par Loïck Peyron, son parrain, ambassadeur de renom et navigateur d'exception. Je souhaite que nous soyons les artisans d'une mobilité plus responsable, qui permette de cohabiter sereinement avec la nature. Tandis que la bio-inspiration commence à poindre, l'industrie nautique bio-inspirée n'en est encore qu'à ses balbutiements.

La période que l'humanité traverse est un accélérateur de consciences. Nous pouvons la transformer en une ode au vivant. L'ardent désir de vivre dans un monde meilleur, plus doux, ne doit cesser de nous animer.

Pour demain. Pour la nature. Pour nous.





*Alexandra Corsi Chopin et Eugénie Guillemain,
les initiatrices de BaseX*

FinX naît en juin 2019 avec l'envie de participer à la transition écologique du secteur nautique. Un an plus tard et dans le contexte de la crise sanitaire mondiale du début d'année 2020, FinX lance BaseX, son cercle de réflexion.

Aux grands bouleversements succèdent les grands changements. Nous en sommes convaincus, les mutations planétaires sont autant de formidables opportunités d'évolution. En se faisant l'écho de la forêt qui pousse et en sensibilisant aux enjeux de demain, BaseX doit porter haut le message de FinX, au-delà des moteurs de bateau.

Savoir pour agir - Vers une autre accélération, est le fruit d'enthousiasmants échanges : depuis plusieurs mois, nous avons donné la parole à des personnalités génératrices de changements positifs, œuvrant pour un avenir plus souhaitable, animées par l'amour de la planète, une conscience aiguë de notre interdépendance avec la biodiversité et le souci du bien commun. D'innombrables initiatives existent. Pleines de perspectives et de promesses exaltantes, elles esquissent notre avenir.

Nous sommes les contemporains d'une époque mutante, remuante, complexe et fascinante. L'état de santé de l'humanité n'est-il pas en résonance avec la souffrance que nous avons infligée à la planète Terre ?

2020 fut un accélérateur de consciences pour une humanité touchée en son socle existentiel : nous devons réapprendre à chérir la Terre. La bataille sans précédent qu'il nous incombe de mener pour la préservation du climat doit être impérativement gagnée.

Elle conditionne toutes les autres.

FinX propulse le bateau, BaseX invite à monter à bord.

ALEXANDRA ET EUGÉNIE



INTERVIEWS

A photograph of a dense, lush green forest. The trees are vibrant green, and a thick layer of white mist or fog rises from the valley floor, partially obscuring the lower parts of the forest. The background shows more forested hills under a slightly overcast sky.

*“Demain naîtra de ce que nous déciderons
de faire grandir du présent”.*

ALAIN RENAUDIN

“Le monde d’après existe, il a 3,8 milliards d’années”

Entretien avec Alain Renaudin

Alain Renaudin est fondateur de Biomim’expo, Président de NewCorp Conseil et membre de l’Advisory Board de FinX. Considéré comme l’une des figures emblématiques du biomimétisme en Europe et guidé par cette discipline qui lui est chère, il questionne autour d’un sujet majeur, vaste et global : l’individu face à ses responsabilités climatiques.



Alain Renaudin

“Il est urgent pour l’humanité de se recréer une complicité avec la nature, urgent de cohabiter en harmonie, urgent de la reconsidérer”.

Passionné et expert du biomimétisme, vous dites qu’il faut prendre pour modèle ce qui a fait ses preuves depuis 3,8 milliards d’années : le vivant. Aujourd’hui, ce n’est plus le temps du pourquoi, c’est le temps du comment. Expliquez-nous.

L’Homo sapiens sapiens est une espèce orgueilleuse et prétentieuse qui n’aime pas être exposée à des problèmes dont elle n’a pas la solution. À force d’alerter sans proposer, ou en proposant peu, on entretient une angoisse. La résultante, c’est le déni psychologique. Dans cette invitation à pas-

ser du pourquoi au comment, il s’agit de reconsidérer la place de l’humain au sein de son biotope et de son écosystème.

Demain naîtra de ce que nous déciderons de faire grandir du présent. Depuis 30 ans, on a beaucoup fait la pédagogie du pourquoi il fallait changer, pourquoi on allait dans le mur, etc.

Je travaille depuis 20 ans sur des enjeux RSE & développement durable. À travers le biomimétisme, on passe enfin de la pédagogie du pourquoi à la pédagogie du comment, en considérant la nature/l’écologie/la biodiversité non plus comme

un problème mais comme une solution. Et ce changement de regard change tout. Le développement durable a trop longtemps été considéré comme une quête du Graal. Il existe en réalité depuis 3,8 milliards d'années, à fortiori depuis des centaines de millions d'années (pour parler des espèces et de leur durée de vie). La bonne nouvelle, c'est que l'humanité n'a pas besoin d'inventer le développement durable, elle a juste à s'inspirer de la nature ! Cette bascule du pourquoi au comment est l'un des leviers qui explique le succès du biomimétisme. C'est une pédagogie éclairante, enthousiasmante, qui nous dit que ce qui nous entoure est une source de solutions. La nature est notre alliée, le vivant une boîte à outils à différentes échelles. Reconsidérer l'écologie, c'est nous reconsidérer nous-mêmes. Nous avons davantage besoin de solutions que de constats. On meurt des constats, des rapports, des audits, qui souvent nous disent ce que nous savons déjà. La question, c'est "et maintenant ?".

Vous expliquez que l'humanité ne sauvera pas la nature. C'est la planète qui sauvera l'humanité. En revanche, l'humanité est mise face à ses responsabilités : elle doit préserver la nature. Pouvez-vous expliquer ce choix de sémantique, qui conditionne tout votre cheminement de pensée et de travail ?
Notre interdépendance nous montre que c'est évidemment la planète qui va sauver l'espèce humaine, si cette dernière se remet

en osmose et en harmonie avec l'ensemble de l'écosystème vivant qui l'entoure.

L'humain a un devoir moral, il doit protéger les écosystèmes. On a raison de dire qu'il doit et peut agir positivement pour protéger la biodiversité. Quand on met en place des actions régénératives pour protéger la biodiversité, ça marche. Changez les comportements de millions d'automobilistes et vous verrez le taux de dioxyde de carbone dans l'air se réduire. L'être humain peut avoir une action positive, protectrice efficace et ce, relativement rapidement. Mais on a aussi raison de dire que sur une échelle du temps long, la biodiversité n'a pas besoin des êtres humains pour se porter bien et mieux.

La vie est une évolution. Sur des centaines de millions d'années, ce que nous connaissons de la biodiversité d'aujourd'hui n'a pas toujours été. Il n'y a pas toujours eu des ours polaires, il n'y a pas toujours eu non plus des forêts, des pangolins... Sur l'échelle de 3,8 milliards d'années et en se projetant sur les 3,8 milliards d'années prochaines, les ours polaires et les pangolins auront disparu, tandis que d'autres seront arrivés. Sur le temps extrêmement long, nous ne sommes que peu de chose. Il faut laisser la biodiversité poursuivre sa vie, cesser d'interférer dans l'équilibre du monde.

Quel est le meilleur moyen de protéger l'espèce humaine ?

Sortons de cette vision anthropocentrée qui consiste à penser que l'humanité est

l'avenir du monde, y compris du monde de la biodiversité. Cette vision anthropocentrée est, sur le temps long, ridicule. La vie a démarré sans nous. Elle continuera probablement sans nous. En tout cas, elle n'a pas besoin de nous. Ce qui n'exclut pas le fait qu'on peut agir positivement. Le meilleur moyen de protéger l'espèce humaine en tant qu'espèce est de développer une symbiose bénéfique avec l'ensemble du biotope.

Quels enseignements tirez-vous de la pandémie du Covid-19 ?

La crise actuelle n'est qu'un révélateur qui cristallise des phénomènes anciens. Tout ne commence pas avec le Covid-19, et le monde d'après n'est pas à inventer ex nihilo. Ce monde souhaitable de demain a déjà été amorcé, il faut l'accélérer.

Nous prenons vraiment conscience de notre communauté de destins en tant qu'espèce. C'est probablement une première dans l'Histoire de l'humanité. L'humanité s'est toujours développée par conquêtes agressives. L'affrontement a toujours été religieux, militaire, ou économique. Ici, nous n'avons pas d'ennemi et nous retrouvons notre animalité. Nous nous rendons compte que nous sommes en train de nous battre dans une cour d'école. L'école est en train de s'écrouler autour de nous. Elle va finir par s'écrouler sur nous. Aucun vainqueur n'en sortira. L'école renaîtra, mais nous non, à force d'avoir une vision autocentrée. Il faut arrêter d'avoir une action massacrate car c'est en réalité

un couteau que nous retournons contre nous-mêmes. C'est ça que nous enseignons le Covid-19, c'est un retour de bâton, un rappel à l'ordre.

Cette pandémie révèle aussi que les enjeux climatiques, écologiques se sont rapprochés de nous sur l'échelle spatiale et temporelle. Ils ne concernent plus les générations futures, mais nous-mêmes. Ils ne concernent plus des contrées lointaines, mais nous, aujourd'hui, chez nous. Ils ne concernent plus les enfants de populations lointaines. C'est moi, aujourd'hui, chez moi, qui suis touché. La pollution atmosphérique, l'une des principales causes de mortalité, était jusqu'à présent l'un des révélateurs de ces enjeux. Elle s'était rapprochée de nous tous, partout, mais restait insidieuse, indirecte et lente... là où le Covid-19 est rapide, identifié, nommé sans débat.

Notre avenir est intimement lié à l'avenir de tout le reste. Prendre soin de la planète, c'est prendre soin de nous-mêmes, et prendre soin de l'humanité. C'est une planète saine qui pourra sauver l'humanité.

Que pensez-vous de l'acteur politique ?

Nous manquons de vrais projets de société. Politiquement, nous avons le plus souvent eu des campagnes de rejet plutôt que de projet. Mais les choses évoluent. De grandes instances d'experts comme le GIEC, l'IPBES (Science and Policy for People and Nature), doivent de plus en plus devenir des acteurs politiques, au sens

noble, des gestionnaires du bien commun, des forces de propositions. Proposer, c'est s'exposer. Ça veut dire faire des choix, ça veut dire hiérarchiser. C'est compliqué. Nous ne pouvons pas nous adapter sans changer. Et changer signifie proposer des solutions pour vivre autrement.

Les acteurs économiques sont fondamentaux. Qu'implique la notion de responsabilité de l'entreprise ?

Il faut reconsidérer les modèles. Et les encourager. Je n'adhère pas à cette idée de discours un peu fréquent, un peu facile, qui consiste à dire à travers une formule un peu définitive, qu'il y a beaucoup de greenwashing dans ce que font les entreprises. Je ne dis pas ça, ou alors je demande de le démontrer, par une analyse circonstanciée des rapports de développement durable d'un grand nombre d'entreprises (audits, etc.). C'est trop facile, et aujourd'hui en particulier, car personne ne vous contredira. C'est bien plus compliqué de démontrer le contraire. Bien sûr, beaucoup reste à faire, mais il vaut mieux encourager que décourager, pour notre bien commun. Avoir l'esprit critique, certes, mais constructif.

Depuis un certain nombre d'années, je considère l'entreprise comme le nouvel acteur politique de nos sociétés, au sens de la gestion du bien commun, pour une raison assez simple : l'impact et l'effet de levier sont aujourd'hui beaucoup plus du côté de la sphère socio-économique que du côté de la sphère politique. Bien sûr, la sphère

politique a le pouvoir de légiférer, et devrait proposer un projet de société. Celui qui agit et qui peut agir est principalement l'acteur économique, associatif, citoyen. Au cours des 50 dernières années, cet acteur économique a beaucoup tiré profit d'une action non vertueuse de modèle de développement économique. Aujourd'hui il se rend compte que ce n'est pas tenable et comprend qu'il peut tirer profit de manière beaucoup plus importante d'une action vertueuse. À commencer par le point de vue de la pérennité du modèle économique : il n'est plus pérenne de saccager les ressources dont vous vous servez pour fabriquer vos produits. Pour des raisons humaines aussi : en matière d'attractivité de marque employeur, en matière de capacité à séduire sur un projet, en matière de mobilisation de population interne et en matière de discours vis-à-vis des parties prenantes (y compris actionnaires). Pour pérenniser ces activités, cela fait 20 ans que je développe et que je prône, quitte à être un peu provocateur, en complément à la philanthropie ou au mécénat, le "développement durable d'intérêt", comme un actif profitable d'un nouveau paradigme économique. C'est beaucoup plus puissant aujourd'hui de s'inscrire dans une action vertueuse que dans une action néfaste. Toute cette dynamique de mise en "résonance positive" est en route. Globalement, on va dans le bon sens.

À quel moment vous êtes-vous dit "Je dois faire face à mes responsabili-

tés climatiques ?”

J’ai toujours été très curieux et sensible au monde qui nous entoure. Mais il y a eu un déclic, le fameux Sommet de Johannesburg en 2002, lors duquel Jacques Chirac assène “*Notre maison brûle et nous regardons ailleurs*”. À cette époque-là, je commençais à pressentir qu’il se passait quelque chose. Alors que les mots “développement durable” commençaient à poindre dans le débat public, on a vu une première génération de “Monsieur et Madame développement durable” arriver dans les grands groupes. Le début des années 2000 correspond aux nouvelles lois NRE : l’obligation des entreprises cotées de rendre compte de leurs impacts. C’est l’époque où l’on se demande si le développement économique est pérenne au regard des ressources qu’il sollicite.

Quand avez-vous découvert le biomimétisme ?

J’ai découvert le biomimétisme quand nous étions quelques-uns à créer le CEE-BIOS (Centre d’Études et d’Expertise en Biomimétisme). Je trouvais dommage que la communauté gravitant autour du développement durable ne connaisse pas cette approche, qui est véritablement l’une des voies d’avenir. Au-delà des aspects technologiques et scientifiques, elle apporte des réponses philosophiques et politiques. Le premier effet de masse du biomimétisme ne tient pas à une technologie, disruptive, qui ferait complètement basculer un secteur d’activité industriel, mais à

un changement de regard proposé sur le vivant, une reconsidération à 180 degrés de l’environnement. L’impact de masse du biomimétisme est d’abord culturel et il est avéré. Personne n’en sort indifférent, parce que le biomimétisme réveille aussi une évidence pré-consciente en chacun d’entre nous : la nature est géniale, elle est belle, nous l’aimons et ne pouvons pas nous en passer.

Il est certes formidable de parler d’un scarabée en décrivant sa taille, son poids, ce dont il se nourrit, l’environnement dans lequel il vit. Mais si vous continuez l’histoire en expliquant qu’il a une carapace qui lui permet de récolter de l’eau dans le désert, qu’il a des élytres qui se replient de telle manière, prodigieusement sophistiquées, etc., alors vous réenchantez le discours sur la biodiversité et vous créez des passerelles sémantiques. Quand un entomologiste vous décrit un insecte en continuant l’histoire, en vous racontant qu’il est capable d’autoréguler sa température, qu’il a une coloration structurale sur ses ailes, par ailleurs antibactériennes et hyper-hydrophobes, alors l’entomologiste parle à l’ingénieur, le biologiste parle au chimiste, etc. Le biomimétisme offre des passerelles sémantiques entre différentes populations académiques, scientifiques, industrielles ayant besoin de retrouver un langage commun. Le biomimétisme est une proposition de langage universel reliant les humains, les disciplines et les secteurs d’activité.

Vous êtes une personne fondamentalement positive. Que pensez-vous du discours médiatique ambiant ?

Je veux revenir à l'idée du greenwashing. On a tendance à vouloir être tout de suite dans un esprit critique. C'est assez culturel en France, on se valorise dans la révolte, le refus ; on est faible lorsqu'on acquiesce. Reconnaître que l'autre a raison est souvent perçu et vécu comme une abdication. L'Histoire retient que les personnes fortes sont celles qui ont dit non. Or, en agissant ainsi, on décourage l'initiative. Il est très difficile d'avoir une action 100% positive. Il faut accepter d'avoir une action qui n'est pas encore idéale, mais qui va dans le bon sens. Je préfère encourager la bienveillance pour avancer, c'est une technique très puissante. On peut être fort en disant "oui" !

Je fais souvent le pari de la sincérité, il y a plus d'hommes et de femmes de bonne volonté que d'hommes et de femmes néfastes. Dans notre monde médiatique, un arbre qui tombe fait plus de bruit qu'une forêt qui pousse. On ne fait que des "une" sur les arbres qui tombent ! C'est idiot. C'est la meilleure façon de décourager les initiatives positives.

Je crois beaucoup à l'hybridation des idées. En télescopant les regards, on ne voit pas le monde de la même manière. J'en fais le constat tous les jours ! Les grandes idées bio-inspirées sont pluridisciplinaires, elles viennent du collectif. Reprenons l'exemple du scarabée. Nous avons tous une façon différente de décrire un scarabée : on enri-

chit ainsi notre connaissance commune. La connaissance commune est plus grande que la somme des connaissances (à l'instar des écotones, plus riches en biodiversité) : c'est la métaconnaissance. Nous sommes intimidés par l'idée qu'il faut changer de paradigme. Mais, si l'on pose le problème d'une autre manière, on va favoriser l'enrichissement des regards, on va prouver qu'on peut faire avancer un bateau avec autre chose qu'une hélice ! Oui, on peut créer ces techniques vertigineuses. Oui, il y a une bascule à opérer.

Vers quels nouveaux horizons vous dirigez-vous ?

Exister ! Et continuer l'aventure. Continuer de révéler. Notre credo : changer de regard, pour changer d'échelle, pour changer d'époque. Le tout par la force du collectif. Le biomimétisme, c'est s'inspirer de la nature et aussi s'inspirer des autres. Nous sommes interdépendants des autres femmes et hommes et nous sommes aussi interdépendants de notre environnement. Cette double interdépendance est réjouissante, vitale, au sens où elle crée de la vitalité. Si vous ne savez pas écouter la nature et les autres, vous n'êtes pas dans le biomimétisme. Il y a une seule fatalité que j'accepte aujourd'hui, c'est la fatalité de notre communauté de destins. Et c'est une bonne fatalité. ■



“Passons du temps dans la nature, surtout !”

Entretien avec Kalina Raskin

Les 10 millions d'espèces vivant sur la planète Terre recèlent 3,8 milliards d'années de R&D. Tant de trésors et de génie, là, sous nos yeux, évidents et pourtant si discrets.

Kalina Raskin a décidé de consacrer sa vie à la compréhension du vivant et de ses mécanismes, à l'ingéniosité délirante.

Co-fondatrice et aujourd'hui Directrice générale du CEEBIOS, (Centre d'Études et d'Expertise en biomimétisme), Kalina Raskin partage sa vision de l'avenir.



Kalina Raskin

“Il faut avoir conscience de l’inertie du système Terre. Même si nous changions nos comportements radicalement du jour au lendemain, nous subirions pendant des décennies les conséquences du changement climatique.”

Quelle est la genèse de votre fascination sans faille pour le vivant ?

Passionnée de sciences et de biologie, le vivant me fascine depuis mon plus jeune âge. C’est assez naturellement que je me suis orientée vers l’inspiration du vivant. J’ai trouvé dans le biomimétisme une façon de faire converger sciences, innovation et passion pour le vivant, avec un vrai engagement dans la réflexion pour la transition écologique.

Vous qui êtes aujourd’hui Directrice Générale du CEEBIOS (vous en aviez d’ailleurs pris les rênes au démarrage), comment le biomimétisme est-il appréhendé au sein de grandes instances ?

Nous progressons. Nous n’avons pas encore l’ensemble des interlocuteurs souhaités, mais le biomimétisme gagne du terrain. Nous avons présenté un rapport France Stratégie (institution autonome

placée auprès du Premier ministre contribuant à l'action publique par ses analyses et ses propositions) aux Conseillers du Président de la République fin juin 2020. Ça va dans le bon sens. L'automne 2020 a d'ailleurs été chargé en matière de biomimétisme, même la Cité des Sciences a accueilli une exposition permanente sur le sujet !

Quel regard portez-vous sur la Convention Citoyenne pour le Climat ?

C'est très bien, évidemment. Mais par rapport aux enjeux, nous ne sommes pas dans les bons ordres de grandeur. Vraiment pas. La température ne monte pas assez vite pour que nous réagissions. Nous ne nous brûlons pas encore. Jean-Marc Jancovici nous explique qu'il faudrait un Covid supplémentaire par an pour respecter la limite des 2 degrés de l'accord de Paris. Il est là l'ordre de grandeur.

Pensez-vous que notre système actuel freine la nécessaire transition énergétique ?

De nombreuses grandes instances internationales, notamment les Nations Unies, se battent depuis longtemps et tirent la sonnette d'alarme, avec des objectifs de développement durable précis.

La France devait accueillir en 2020 le Congrès International pour la conservation de la Nature, il est reporté à 2021. Ces organisations auront de plus en plus de poids et, je l'espère, d'aides de la part des États.

En résumé, nous observons l'incompatibilité d'un modèle de croissance infinie, avec le monde réel biologique dans lequel nous vivons. Tant que l'être humain ne l'aura pas compris, il ira dans le mur. Il faut des axes alternatifs pour vivre en prospérité mais sans croissance au sens commun du terme.

La prise de conscience commence-t-elle à se généraliser ?

La prise de conscience est partagée par une partie grandissante de la population. La motivation aussi. Je suis assez confiante en notre capacité en tant qu'êtres humains à nous réinventer, nous réimaginer. En revanche, je crains l'inertie du système pour les prises de décisions. Je suis assez inquiète quant à la cinétique de la transition qui nous attend. Plus nous tardons à l'opérer, plus l'inertie du système sera grande et la transition brutale. Il faut avoir conscience de l'inertie du système Terre. Même si nous changions nos comportements radicalement du jour au lendemain, nous subirions pendant des décennies les conséquences du changement climatique. Je suis honnêtement très inquiète, très lucide et je me battraï chaque jour.

Êtes-vous en phase avec le courant de pensée de la collapsologie ? La décroissance est-elle, selon vous, une condition sine qua non à la survie des espèces ?

Voici l'exemple que je donne à mes enfants. Imaginez que vous construisiez

une grande tour avec vos LEGO®. Au milieu de la tour, vous vous apercevez que quelque chose ne va pas. D'aucuns penseront alors que la seule façon de réparer la tour est de la casser et la reconstruire. Pour moi, la collapsologie n'est pas une remise en question du progrès, mais une remise en question du fonctionnement du monde humain tel qu'il est aujourd'hui. Nous vivons dans un monde verrouillé : socialement, politiquement, réglementairement, économiquement. Pour les collapsologues, la transition ne peut pas se faire en douceur.

Quant à la décroissance, même en biologie, il y a une différence entre croissance et développement. On peut se développer sans croître. L'être humain peut continuer de se développer, sans croissance illimitée, qui nécessairement se traduit par une consommation de ressources. Le développement et la prospérité peuvent être par exemple imaginés avec une économie de services, de nouveaux schémas, d'autres indicateurs que le PIB qui seraient des indicateurs de santé et de réussite d'une société prospère. En somme, que souhaitons-nous ? Vivre de façon prospère. Avec les principes fondamentaux que l'humanité recherche aujourd'hui. La liberté et la sécurité - non pas dans le sens sécuritaire -, mais dans le sens de la sécurité alimentaire et sanitaire.

Justement, que vous inspire la notion de progrès ?

Vous savez, je crois beaucoup en la science. Je vois le progrès comme un synonyme de connaissances scientifiques. L'être humain a une soif d'apprendre, de savoir. Mais prenons un peu de recul. Nous sommes passés d'une époque de lutte contre les famines au gaspillage de 30% de la consommation mondiale alimentaire. Il faut revenir dans un juste équilibre, ne pas continuer de sombrer dans le délire actuel consumériste.

Quel est votre pari pour le futur ?

S'il y a bien un sujet auquel je crois en termes de biomimétisme, c'est l'hydrogène.

Et là où le biomimétisme peut changer la donne de façon drastique, c'est sur le volet énergétique. Notamment sur la production d'hydrogène, en ayant, bien évidemment, toujours en tête le principe de sobriété énergétique, dès le départ. Il ne s'agit pas de consommer plus que l'énergie dont on a réellement besoin.

Quel est le conseil que vous vous appliquez à vous-même et que vous donneriez à l'humanité ?

Passons du temps dans la nature, surtout !







L'équilibre comme art de vie

Entretien avec Loïck Peyron

Navigateur solitaire et hors normes, Loïck Peyron collectionne les titres : vainqueur de la Transat anglaise (3 fois), du Championnat du monde ORMA (4 fois), de la Transat Jacques-Vabre (2 fois), du trophée Clairefontaine (8 fois), ainsi que de la Barcelona World Race, de la Route du Rhum et du Trophée Jules-Verne. S'il accumule les records sur l'eau, Loïck Peyron prend soin à faire de sa vie sur "terre" un havre de paix et d'harmonie, tel un Jedi - c'est ainsi que ses proches le surnomment - qui fait de l'équilibre un art de vie.



Loïck Peyron

“L’accumulation et la vitesse ne résolvent pas les problèmes”.

Comment vous définiriez-vous ?

Je passe mon temps à rêver, c’est la seule chose qui m’intéresse vraiment, bien que je n’aie plus de rêve de compétition et j’en suis d’ailleurs ravi. En solitaire, je me suis approché de l’essentiel, des grandes questions métaphysiques quant à notre présence dans cet univers. Aussi, je pense qu’il y a toujours quelque chose de bon chez

l’autre, c’est pour cela que l’on m’appelle le Jedi.

Vous qui avez parcouru le globe, comment voyez-vous l’évolution de la planète ?

Ce mammifère tant prédateur que nous sommes est capable du pire comme du meilleur. Souvent, le pire arrive maquillé

comme étant le meilleur. Si l'intention peut sembler louable, les dégâts collatéraux peuvent être énormes. Je pense à la religion, à la chasse, aux technologies, aux sciences, etc. L'existence du genre humain sur la planète est aujourd'hui un sérieux problème. Nous sommes des apprentis sorciers. Mettons-nous donc au service du bien commun.

Sur l'eau, vous allez vite, très vite. Mais "sur terre", vous faites du dosage votre leitmotiv.

En effet. Je n'ai jamais été un grand consommateur. Je n'ai jamais été attiré non plus par l'appât du gain, même si cela peut surprendre. Je pense relativement bien maîtriser le dosage. Nous sommes dans un monde totalement déséquilibré du toujours plus. L'accumulation et la vitesse ne résolvent pas les problèmes. Quant aux convictions, les extrémistes me font penser à des spécialistes qui regardent un problème d'un seul côté sans tenir compte du reste. Il est logique que chacun ait ses convictions, mais elles peuvent avoir des œillères : ce n'est jamais ou noir ou blanc.

À quoi reconnaît-on une équipe qui fonctionne ?

À bord d'un bateau, un bon équipage se reconnaît à son équipe et non pas uniquement aux compétences du skipper. Les bons équipages sont composés de personnes qui ont eu l'habitude de naviguer en solitaire. Le solitaire doit toucher à

tout. Sur mer ou sur terre, on reconnaît la qualité d'une équipe ou d'une personne à sa manière de faciliter le travail des autres.

Quel est votre regard sur la politique et sur la place donnée à la préservation de la planète ?

Les dirigeants devraient, à mon sens, moins doser. Je suis paradoxalement assez proche d'une démocratie. Les moutons que nous sommes ne font que bêler de manière très cacophonique. On ne peut pas contenter tout le monde. Dans l'art de la composition, il faut être plus ferme et ne pas viser seulement les élections suivantes. Il faut avoir le courage d'être détesté. La politique est d'ailleurs à cet égard une gymnastique incroyablement étonnante. Évidemment, il est très heureux que les lanceurs d'alerte existent. Ce sont eux qui ont le mérite d'initier le changement. Quant au ministère de la Transition Écologique, nous ne devrions évidemment pas en avoir un. Nous devrions transpirer l'écologie ! C'est notre survie. Nous devrions tous en faire de la prose, comme Monsieur Jourdain !

Vous imaginez-vous un jour Ministre de la Mer ?

Jamais. La politique n'est vraiment pas pour moi. Je suis bien trop dans le dosage. J'aime contenter, je suis très attentif à autrui et n'aime pas faire des déçus.

Que pensez-vous des médias ?

La bien-pensance est de plus en plus im-

posée. Le droit de penser différemment du mainstream devient répréhensible, nourri par des médias de moins en moins intéressants. On est obligé de faire son chemin soi-même. Les outils existent, mais cela nécessite une certaine culture, curiosité et maturité.

Un mot sur FinX ?

J'ai accepté d'embrasser le rôle de par-

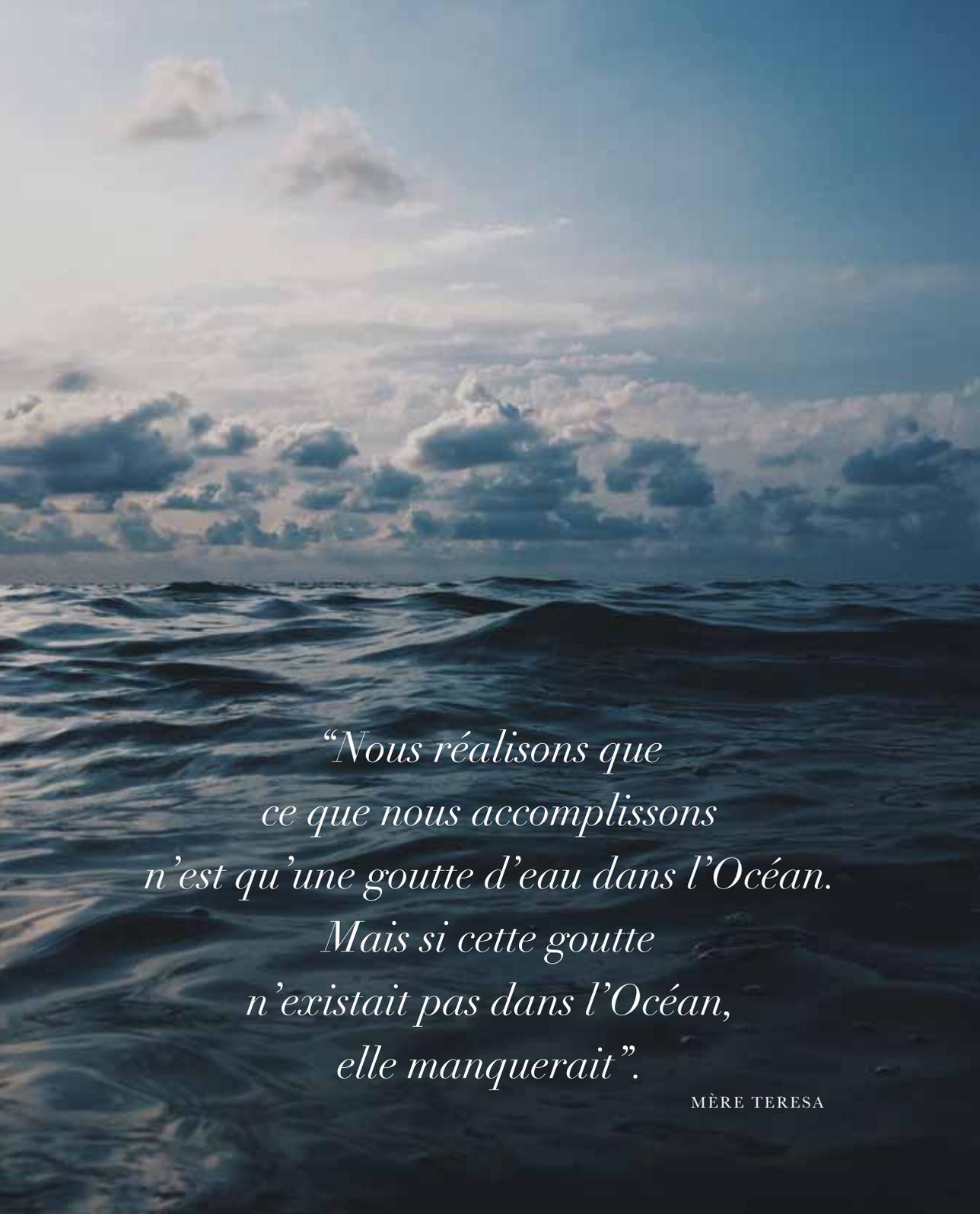
rain pour l'intelligence d'un concept qui s'inspire du monde des animaux marins. FinX, c'est faire plus intelligent en composant avec ce que la planète offre. Vous êtes l'une des gouttes d'eau positives qui peut changer le monde.

Le mot de la fin ?

Il serait bien que les hommes acceptent enfin leur part de féminité !







*“Nous réalisons que
ce que nous accomplissons
n’est qu’une goutte d’eau dans l’Océan.*

*Mais si cette goutte
n’existait pas dans l’Océan,
elle manquerait”.*

MÈRE TERESA

L'Océan, une bibliothèque planétaire

Entretien avec Maud Fontenoy

Navigatrice de légende, Maud Fontenoy est la première femme à avoir réalisé la traversée des océans Atlantique et Pacifique à la rame, à bord de son canot de 7,5 mètres de long et de 1,6 mètre de large.

En 2013, elle traverse l'Atlantique Nord, dans le sens ouest-est, en solitaire et sans assistance. 117 jours de mer, 3700 km parcourus. Elle a alors 25 ans.

2 ans plus tard, elle fait le même pari et traverse le Pacifique Sud, d'est en ouest, depuis le Pérou. Après 72 jours de mer et 6780 km, elle atteint les Marquises. Le Time Magazine la consacre cette année-là "personnalité de l'année".

En 2007, elle devient la première femme à réaliser le tour du monde à contre-courant en 150 jours, à la voile et sans assistance. 3 caps franchis et un démâtage dont elle sort in extremis.

Engagée depuis toujours pour l'éducation à la mer, la navigatrice fonde en 2008 la Maud Fontenoy Foundation, reconnue d'intérêt général et soutenue par un comité d'experts émérites. Elle participe, en France et dans le monde, à la préservation de l'Océan. Elle est nommée en 2019 Ambassadrice auprès du ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, pour l'éducation à la mer et les Classes de mer. Elle conte ici son amour de la mer et la mission qui lui incombe.



Maud Fontenoy

“L’Océan doit être l’objet d’autant d’attention que la recherche sur l’atome ou la conquête spatiale”.

Vous dédiez une grande partie de votre vie à la préservation de l’Océan. Quels messages souhaitez-vous faire passer ?

L’apprentissage de l’Océan doit être l’objet d’autant d’attention que la recherche sur l’atome ou la conquête spatiale. Ce que l’Océan nous apporte est à la hauteur de son immensité. Il nous enchante, nous attire, nous fascine. L’Océan est stupéfiant, à la fois palpable et fuyant. Son horizon mystérieux danse sous nos yeux éblouis et semble se dérober sous l’étrave solitaire de nos navires.

De toute cette beauté dépend notre avenir. Et si, dans les profondeurs mystérieuses de ces vingt mille lieues sous les mers, reposaient bon nombre des réponses aux besoins de nos sociétés en oxygène, en nourriture, en énergie, en emplois, en médicaments, en métaux précieux et en tant d’autres trésors ? Milieu fragile, nous le déstabilisons pourtant, sans toujours en avoir conscience. En le blessant, c’est une multitude de solutions indispensables à notre avenir que nous détruisons.

Premier producteur d’oxygène sur Terre, principal régulateur climatique, marmite

de l'humanité, premier rôle du cycle de l'eau... Nous savons si peu de choses de l'Océan. Ce sont aujourd'hui plus de 22 000 molécules marines qui sont étudiées pour l'élaboration de nouveaux médicaments. Savez-vous que l'AZT, le traitement contre le Sida, vient du hareng ? Quant aux énergies marines, elles pourraient à elles seules approvisionner la planète entière en électricité. Les créatures marines nous inspirent quantités de nouvelles technologies médicales, aéronautiques, robotiques... mais aussi alimentaires, en nous fournissant de quoi nourrir les terres cultivées sans les détruire à coup d'intrants chimiques. Et c'est sans oublier le rôle naturel des récifs, mangroves, marais, plages, qui protègent les littoraux et nos habitations de la fureur des tempêtes ou de la montée des eaux.

C'est bel et bien d'un océan d'avenirs dont il s'agit. Un océan de solutions, de magies et de futurs à préserver. Bien que nous connaissions moins bien les profondeurs de l'Océan que celles de la surface de la Lune, nous en savons déjà suffisamment pour prendre la pleine mesure de l'importance vitale de ces masses d'eau mystérieuses, dont il faut aujourd'hui, plus que jamais, préserver l'intégrité.

Quelles sont les missions premières de la Maud Fontenoy Foundation ?

Faire prendre conscience, éduquer et agir. Seule l'éducation peut rassurer et apaiser face aux enjeux humains et environnemen-

taux. Elle est la clef du changement. Depuis 2008, la Fondation s'engage en France comme à l'international pour préserver l'Océan. Elle mène des actions d'éducation à l'environnement marin auprès de la jeune génération et du grand public avec le soutien de partenaires scientifiques et du ministère de l'Éducation Nationale auprès duquel elle se mobilise pour l'éducation à la mer et la relance des classes de mer. Chaque année, plus de 60 000 classes de France travaillent sur les programmes pédagogiques de la fondation. De la maternelle au lycée, nous proposons à tous les professeurs de France et d'Outre-mer des kits pédagogiques gratuits pour travailler sur les créatures et énergies marines, l'alimentation, le biomimétisme... Les classes ont également la possibilité de s'inscrire à des défis que nous leur proposons. Je suis toujours plus étonnée de l'incroyable ingéniosité des enfants et de la passion qui émane des projets que nous recevons. La Fondation conçoit ses outils pédagogiques selon deux valeurs fortes : la solidarité et le pouvoir d'agir personnel. Nous menons également des actions de solidarité en France et à l'international.

Quels liens avec le milieu scolaire entretenez-vous ?

Je me focalise sur le milieu scolaire depuis plus de 20 ans. D'école en école, à la rencontre de milliers d'élèves et de professeurs admirables, je m'engage pour cette indispensable éducation à l'Océan, à tout ce que nous lui devons et à tout ce qu'il

nous apporte. Nous avons la volonté d'agir et nous avons les ressources pour le faire. Il est temps d'appréhender les liens fabuleux qui nous connectent à cette immensité salée. Car, si l'Océan est une bibliothèque mondiale dont ses livres contiennent une profusion de solutions pour la survie des humains, la grande majorité reste ignorée, faute de n'avoir jamais été lue. Nous sommes capables d'envoyer un robot sur Mars, mais nous ne connaissons qu'une infime partie de ces étendues bleues qui caractérisent pourtant la planète. Il est essentiel d'accroître notre connaissance. Crises climatiques, déclin de la biodiversité... Ce sont des phénomènes de plus en plus complexes que les sociétés vont devoir comprendre et affronter. Elles devront apprendre à anticiper les problèmes, à aborder les crises avec pragmatisme et intelligence.

Quelle place accordez-vous au biomimétisme ?

À l'heure où l'environnement est une préoccupation majeure, la faune et la flore sont particulièrement scrutées. Le biomimétisme est partout et ne cesse de nous surprendre. Ingénieurs et artistes découvrent ainsi une organisation de la matière et des formes qui dépasse leurs propres capacités d'imagination et de calcul.

Le biomimétisme est devenu un allié car la nature est capable de construire à grande échelle avec efficacité, elle économise l'énergie et la matière, elle utilise des ressources locales biodégradables et elle choi-

sit toujours des matériaux non toxiques. Qui eût pensé que l'architecture de la Tour Eiffel, l'un des édifices les plus célèbres au monde et qui attire plus de 6 millions de visiteurs annuels, serait inspirée du fémur ? L'os le plus résistant du corps humain est capable de supporter un poids d'une tonne en position verticale. Cette incroyable résistance s'explique par le fait qu'il est constitué de plusieurs milliers de travées en forme de plaques ou de colonnes, reliées entre elles en formant un réseau. Tout comme dans le fémur, les courbes métalliques de la Tour Eiffel forment un treillage fait de barres et d'attaches métalliques grâce auxquelles la tour peut facilement tenir debout face au vent ! Le vivant a mis des millions d'années pour optimiser son adaptation. Pourquoi ne pas profiter de ce chemin parcouru pour y puiser des performances structurelles, morphologiques ou thermiques inédites ? Nous concevons, à la Fondation, des supports pédagogiques où le biomimétisme a sa pleine et entière place. Nous lui avons dédié un livret complet, élaboré en partenariat avec Biomimicry Europa et j'ai pris plaisir à écrire plusieurs ouvrages grand public qui font la part belle au biomimétisme inspiré de la vie marine. Grâce à l'éducation, nous pouvons confier aux nouvelles générations les moyens de s'adapter à ce monde qui change. Il faut innover, inventer, changer les codes, comme nous savons le faire en médecine, en économie, en architecture ou en robotique. ■

An underwater photograph showing sunlight filtering through the water, creating a shimmering, ethereal effect. The water is a deep blue-green color, and the light rays create a pattern of bright, wavy lines across the bottom. The overall mood is serene and inspirational.

*“Je fais ce qui est possible et je m’efforce
de réaliser l’impossible”.*

PAUL WATSON

Défenseurs de la vie et figures de proue du navire Sea Shepherd

*Entretien avec Paul Watson
et Lamya Essemblali*

Ils donneraient leur vie pour sauver les animaux marins. Combattants pour la planète, la biodiversité et la justice, Lamya Essemblali et Paul Watson sont à la barre de l'ONG de défense des océans la plus combative au monde.

100% indépendante, Sea Shepherd œuvre depuis 44 ans à 3 axes majeurs : intervenir de manière active et non violente en cas d'atteintes illégales à la vie marine, exposer les abus et les pratiques non durables ou non éthiques en alertant les médias et l'opinion publique et sensibiliser au lien essentiel qui nous relie à l'Océan.

Le constat est sans appel. Chaque jour, 45 000 kilomètres de filets sont déployés rien que dans le Golfe de Gascogne. C'est l'équivalent du tour de la planète. 4 poissons sur 10 sont capturés dans le monde, de manière accidentelle et 300 000 mammifères marins sont tués chaque année à cause des filets.

En l'an 2000, le Time Magazine désigne le Capitaine Paul Watson comme l'un des héros écologistes du XX^e siècle. 8 ans plus tard, The Guardian l'élit comme l'une des "50 personnalités qui pourraient sauver le monde".

Si vous aviez le choix entre sauver une espèce d'oiseaux ou protéger un tableau célèbre comme un Rembrandt, que feriez-vous ?

Rencontre avec deux apôtres de l'Océan.



Paul Watson Lamya Essemlali

Qu'est-ce que l'Océan ?

Paul : La majorité de l'humanité vous dira que c'est la mer. Mais c'est faux. La mer fait partie de l'Océan. L'Océan est la planète. L'eau est en circulation continue. Tantôt dans la mer, tantôt dans la glace, tantôt dans l'atmosphère, les nuages et parfois dans le sol. Elle est également présente dans toutes les cellules de chaque plante et de chaque être vivant. Dans le corps, l'eau représente 75% de notre poids. Nous sommes l'Océan. Lorsque vous affectez n'importe quelle partie de l'Océan, vous affectez chaque partie de l'Océan. Quand on pollue l'atmosphère,

on pollue la mer, les corps, tout cela fait partie d'un même système. Mais nous ne le voyons pas de cette façon. Nous sommes bien trop éloignés du monde naturel.

Notre réalité et nos valeurs sont purement anthropocentriques, où les seules choses valorisées sont les choses humaines. Tant que nous continuerons de croire que nous sommes des espèces dominantes, que nous sommes le centre de la création, nous ne survivrons pas. Chaque religion anthropocentrique place les êtres humains au premier plan et au centre du système. Mais nous ne sommes pas supérieurs. Les bactéries, virus, plantes, vers, arbres, poissons

sont tous plus importants que nous. Ils n'ont pas besoin de nous et pourtant, nous ne pouvons pas vivre sans eux.

Lamya : Sortir de l'anthropocentrisme, c'est bousculer toutes nos certitudes. C'est une révolution des mentalités et de notre vision du monde qu'il s'agit d'opérer. Nous avons été nourris, depuis le biberon, à l'anthropocentrisme. Il faut sortir de ce prisme, regarder le monde avec plus d'objectivité et manifester humilité et compassion envers le reste du vivant. Elle est là, la clef. C'est notre plus grand défi. Reprendre notre place au sein du vivant, adopter une vision biocentrique et descendre de notre piédestal de pseudo maître et possesseur de la nature, car cette arrogance-là nous perdra. D'un point de vue écologique, l'espèce humaine est très loin d'être une espèce prioritaire. Elle n'est même pas une espèce importante.

Paul : Nous appartenons au même groupe que les animaux, nous ne sommes qu'une partie du monde vivant. Nous ne comprenons même pas ce qu'est un virus. Un virus est absolument indispensable. Il y a des centaines de millions de virus, ils sont bénéfiques, nous en avons besoin, ils nous maintiennent en vie. Mais lorsque nous diminuons les écosystèmes et les espèces, nous diminuons leurs hôtes, dont ils ont besoin. Les virus doivent établir une coexistence. Aujourd'hui, le seul véritable moyen efficace de lutter contre les virus est de restaurer la biodiversité et les écosystèmes. Je ne vois aucune agence mondiale de la santé prendre cela au sérieux.

Quel est le plus grand fléau pour l'Océan ?

Paul : Il y en a tellement. Changement climatique, pollution, radiations, pollution chimique, blanchissement des récifs coralliens, surpêche... Nous ne pouvons pas vivre sur cette planète sans phytoplancton. Or, il a drastiquement diminué depuis 1950, l'année de ma naissance. La seule façon d'encourager la croissance du phytoplancton est de favoriser celle des mammifères marins, des oiseaux de mer, des espèces qui fournissent la base des nutriments pour le phytoplancton. Plus nous diminuons la diversité, plus nous diminuons la possibilité de survie du phytoplancton.

Lamya : Selon moi, la pêche est la première menace qui pèse sur la survie de l'Océan. Et il ne faudrait pas d'ailleurs parler de pêche mais bien de surpêche. Le meilleur service que l'on peut rendre à l'Océan, c'est d'oublier un peu le poisson. C'est vraiment le message que l'on ne cesse de marteler. La consommation de poisson a doublé en 50 ans, que ce soit au niveau français ou international. L'humanité a développé des technologies (comme des radars militaires), qui traquent les poissons absolument partout.

Quant aux filets de pêche, ils ne sont pas du tout sélectifs. Chaque jour, 45 000 kilomètres de filets sont déployés rien que dans le Golfe de Gascogne. C'est l'équivalent du tour de la planète. 300 000 mammifères marins sont tués chaque année à cause de ces filets.

C'est complètement affolant. Comment est-ce possible ?

Lamya : Les filets sont posés par bateaux. Les bateaux peuvent par exemple déposer 100 kilomètres de filets et les laisser pendant plusieurs heures avant de les récupérer. Mis bout à bout, on arrive à une estimation journalière de 45 000 kilomètres. Les pêcheurs nous disent qu'ils n'ont pas augmenté l'effort de pêche parce qu'il n'y a pas plus de bateaux de pêche. Ce qu'ils ne disent pas, c'est qu'ils ont augmenté la longueur des filets et leur hauteur, passés de 5 à 15 mètres de profondeur.

Par ailleurs, le WWF estime que 40% des prises ne sont pas voulues. C'est ce que l'on appelle les fameuses captures accidentelles, ces accidents « tolérés ». Chez Sea Shepherd, nous réfutons complètement le terme « accidentel ». Ces captures ne le sont pas, puisqu'elles sont prévisibles, récurrentes et surtout évitables. Nous parlons de victimes collatérales.

Les dauphins sont sacrifiés au secteur de la pêche, c'est ça la réalité. Ils sont des victimes collatérales tolérées. Nous n'avons pas d'espèces marines protégées en France. Sur le papier oui, mais pas dans les faits. L'Océan n'est pas un terrain cloisonné, on ne peut pas épargner une zone, tout se mélange. C'est un terrain miné. Certaines lignes de pêche sont pourvues de centaines d'hameçons sur des dizaines de kilomètres, avec les mêmes excès qu'avec les filets. À cela s'ajoute la pollution induite par les filets de pêche en eux-mêmes, puisque 70% des macro-dé-

chets plastiques sont des résidus d'engins de pêche. On parle beaucoup, et à juste titre, des massacres des dauphins, des bains de sang aux Îles Féroé, du Japon, ou des quelques pays qui chassent encore la baleine, mais aujourd'hui, la première menace qui pèse sur les mammifères marins est le filet de pêche.

Comment fonctionne Sea Shepherd ? Comment vos campagnes sont-elles organisées ?

Paul : Tout d'abord, nous ne sommes pas une organisation, nous sommes un mouvement interventionniste contre les activités illégales halieutiques. Jusqu'à présent, 42 pays ont rejoint Sea Shepherd. Un mouvement a une croissance exponentielle. Vous pouvez arrêter un individu, vous pouvez stopper une organisation, mais vous ne pouvez pas détruire un mouvement. Nous avons aujourd'hui 200 à 300 volontaires sur nos navires, sous le commandement d'un capitaine et d'officiers, qui prennent leurs propres décisions. Je ne peux pas suivre toutes les campagnes que nous menons actuellement. Je n'ai aucun contrôle sur elles et je ne le souhaite pas. Je suis vraiment content de la façon dont les choses se déroulent. Lamya aussi en France fait ses propres campagnes. Elle a initié une campagne à Mayotte pour protéger les tortues, une campagne à la Réunion pour protéger les requins, une campagne dans le golfe de Gascogne pour protéger les dauphins. Selon moi, le moyen le plus puissant pour permettre à un mouvement

de grandir et de s'épanouir est d'éviter le contrôle centralisé.

Lamy : En France, nous avons plutôt un rôle de lanceur d'alerte, notamment sur la question des captures de dauphins, on est souvent dans l'intervention et la dissuasion, permettant d'empêcher beaucoup de choses. On travaille entre autres avec les gouvernements africains, dans les eaux territoriales, il y a une vraie volonté politique de certains pays de lutter contre la surpêche et la pêche illégale. Parfois, on embarque avec nous des gardes armés pour procéder aux arrestations, aux contrôles des navires. Ils font le travail de police, mais n'ont pas forcément les moyens maritimes d'aller sur les zones de pêche, donc on leur met à disposition les moyens, les équipages et notre expérience au sujet du braconnage. La haute mer est une zone de non droit. Beaucoup de choses s'y passent, il y a un vide juridique relatif à la pêche illégale. Nous y intervenons pour empêcher les atteintes illégales à la vie marine mais c'est compliqué d'un point de vue juridique de demander des comptes aux braconniers. En cas de captures de dauphins (rappelons qu'elles ne sont techniquement pas illégales car considérées comme accidentelles et donc tolérées, ce qui est éthiquement et écologiquement une aberration), notre rôle est de braquer les projecteurs sur le problème pour faire évoluer la législation. Si l'on tombe sur des braconniers qui posent des filets là où ils n'ont pas le droit, nous intervenons pour confisquer les filets.

On trouve beaucoup de requins-renards sur les étals des poissonneries, l'espèce est protégée, interdite de capture ciblée, mais il y a une tolérance pour sa commercialisation en cas de capture accidentelle. Voilà une autre aberration, totalement décomplexée. Nous souhaitons faire interdire la commercialisation d'espèces protégées. À partir du moment où le pêcheur sait que l'animal qui est dans son filet a une valeur commerciale, il sera tenté de le tuer s'il est encore vivant. Il n'y a aucun moyen de vérifier qu'il s'agit bien d'une capture accidentelle, non ciblée.

Paul : Notre démarche est agressive mais non-violente. En 44 ans, nous n'avons jamais tué ni blessé personne. Il en est de même pour les membres de notre personnel, ce qui est remarquable compte tenu des navires sur lesquels nous naviguons. D'aucuns qualifieraient notre approche de violente, car il arrive que nous abîmions des navires ou des équipements, mais selon moi, détruire des matériaux utilisés à des fins illégales est par définition un acte de non-violence.

Je demande toujours aux personnes qui souhaitent nous rejoindre "*Seriez-vous prêt à risquer votre vie pour sauver une baleine ?*". Cela semble-t-il si déraisonnable ? Dans nos sociétés, nous ne demandons pas aux gens de risquer leur vie, nous demandons aux gens de tuer, de protéger l'immobilier ainsi que la religion. Et pourquoi ? Pour moi, il est noble de risquer sa vie pour protéger une nouvelle espèce ou un écosystème.

Comment Sea Shepherd a-t-elle évolué ?

Lamya : Quand j'ai commencé il y a 15 ans, le mouvement était peu connu. Aujourd'hui, Sea Shepherd l'est davantage et est surtout mieux perçu. Il y a une prise de conscience sur l'urgence et sur le fait que le côté offensif se justifie complètement : nous n'y arriverons pas en signant des pétitions et en se contentant de demander poliment. J'ai fait beaucoup de mer avec Paul, au début il était sur toutes les campagnes !

Paul : Ce qui a principalement contribué au succès de Sea Shepherd est selon moi sa compréhension de la culture médiatique dans laquelle nous vivons. L'arme la plus puissante jamais développée est la caméra. Elle définit la réalité.

Comment voyez-vous l'évolution du monde ?

Lamya : Il y a un gouffre entre la prise de conscience et le passage à l'action, entre le moment où vous vous rendez compte que vos choix alimentaires ont un impact colossal et le moment où vous vous décidez de passer à l'action et donc de changer vraiment le contenu de votre assiette. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

Paul : Une personne omnivore qui se déplace à vélo émet davantage d'émissions de gaz à effet de serre qu'un végétarien conduisant un 4x4. L'industrie de la viande est le plus gros contributeur aux GES, le plus important responsable des zones mortes dans l'Océan et de la pollu-

tion des eaux souterraines. Nous tuons 65 milliards d'animaux par an. Sans compter les poissons. Cette planète n'a jamais été conçue pour 8 milliards d'humains mangeurs de viande et de poisson. Et ce n'est pas tout, 40% de la pêche est destinée à nourrir des poulets, des cochons, des saumons domestiques, etc. C'est d'un déséquilibre glaçant. À bord des missions Sea Shepherd, nous sommes bien sûr végétariens depuis 1999 (nous avons commencé par le végétarisme dès 1979).

Paul, vous avez assisté à la Cop21 à Paris en 2015, comment cela s'est-il passé ?

Paul : Personne n'a vraiment pris l'Océan au sérieux. Pourtant, nous devons supprimer toutes les opérations de pêche industrialisées au cours des 15 prochaines années. La pêche industrialisée survit grâce à de fortes subventions de la part des gouvernements. L'ensemble du système économique est basé sur l'investissement et l'extinction. J'appelle cela l'extinction économique. Plus les espèces diminuent, plus elles deviennent précieuses, plus elles sont onéreuses. C'est une folie écologique et c'est ce qui motive l'économie sur Terre. Nous avons des sanctuaires, des zones protégées. Mais savez-vous ce que sont ces lieux ? Des aimants pour pêcheurs. Les gouvernements s'en moquent parce que l'argent vient de ceux qui détruisent l'Océan. Lorsque vous assistez à des conférences comme celles sur le changement climatique, il s'agit essentiellement

de rassembler les politiciens. Ils ont l'air de faire quelque chose, mais n'ont aucune intention de faire quoi que ce soit. Ils ne savent même pas comment faire. Tout le monde veut du changement, mais eux ne veulent pas changer. Dans le monde dans lequel nous vivons, le profit a plus de valeur que la vie.

Vous savez, les pays à l'origine de la raréfaction des espèces sont ceux qui sont les plus puissants. Beaucoup de gens vivent dans la pauvreté parce que leurs ressources leur sont volées par les pays occidentaux. Par exemple, j'ai grandi dans un petit village de pêcheurs de l'est du Canada. Nous ne mangions pas de moules, elles étaient considérées comme étant sales. Maintenant, vous en trouvez. Vous ne trouvez plus les palourdes ni les huîtres, mais vous trouvez les moules. Et elles sont légion dans les restaurants de Paris, New York et Londres. Nous nous sommes adaptés pour vivre dans un monde où les écosystèmes ont été considérablement réduits. En 1965, si je vous avais dit qu'à l'avenir, vous achèteriez de l'eau en bouteille plastique et que vous paieriez cette eau, vous m'auriez regardé et m'auriez dit "*Quel genre d'idiot achèterait de l'eau ?*". Nous nous adaptons, nous passons notre temps à nous adapter, à passer d'une espèce à l'autre. Dans les années 90, dans n'importe quel marché aux poissons, vous pouviez acheter un poisson appelé hoplostète orange, c'était très courant. Mais nécessitant 45 ans pour devenir sexuellement mature, il ne pouvait malheureusement pas répondre à la demande. Maintenant,

vous n'en entendez plus parler, vous ne pouvez pas l'acheter. Nous l'avons oublié et sommes passés à autre chose.

Aujourd'hui, nous remplaçons la forêt tropicale par des plantations, oubliant qu'elle fournit plus que de la nourriture : elle aide à réguler le climat et fait circuler l'eau. Nous ne comprenons pas la planète sur laquelle nous vivons. Ce n'est d'ailleurs pas une "terre", c'est un Océan.

Êtes-vous confiant en l'avenir ?

Paul : Je me concentre sur le présent. Ce que vous faites engendrera le futur. Ne vous inquiétez pas pour l'avenir. Concentrez-vous sur le présent. Je garde également à l'esprit le fait que notre mouvement ne consiste pas à sauver la planète, la planète se sauvera seule, elle l'a toujours fait, elle a traversé 5 extinctions majeures et elle survivra également à la 6^{ème} extinction majeure que l'humanité a créée. L'enjeu n'est vraiment pas de sauver la planète. Il s'agit de nous sauver de nous-mêmes. Et nous avons les clés. Les peuples autochtones ont beaucoup à nous apprendre, eux qui adoptent un point de vue biocentrique du monde.

Il était impensable d'imaginer Nelson Mandela devenir le président d'Afrique du Sud. Impossible. "*It always seems impossible until it's done*", disait-il. Je vois beaucoup de choses devenir réalité parce que les gens ont tout fait pour que cela devienne possible. Je crois qu'une personne peut changer le monde. Je fais ce qui est possible et surtout je m'efforce de réaliser l'impos-

sible. La solution à nos problèmes est de réaliser l'impossible. Ce qui implique passion, courage et imagination. Parfois, cela a un coût. Je suis fiché sur la notice rouge d'Interpol depuis 5 ans à cause du Japon, au sujet de la chasse baleinière. Le motif ? "Conspiration d'abordage", du jamais vu. Il s'agit d'un outil pour bâillonner des opposants politiques et réduire leurs déplacements. Cette liste est censée être dédiée aux tueurs en série, aux criminels de guerre, aux grands trafiquants de drogue. Personne dans l'Histoire n'a jamais figuré sur cette liste pour complot ou intrusion. Nous n'avons jamais blessé quiconque pendant nos actions. Nous n'avons jamais rien volé non plus.

Quelles sont vos actions du moment ?

Paul : Nous avons 2 navires au Mexique et nous sommes en partenariat avec le gouvernement mexicain pour protéger les vaquitas de l'extinction. Nous travaillons également en partenariat avec le gouvernement colombien pour protéger un parc maritime national classé par l'Unesco, nous avons développé des partenariats avec le Panama, le Pérou, avec l'Équateur pour protéger le Parc national des Galapagos, mais aussi le Libéria, la Gambie, le Gabon, la Tanzanie, la Sierra Leone... Nous faisons également des recherches marines. Il y a 2 mois, nous avons par exemple découvert une nouvelle espèce de baleines, dans les eaux mexicaines.

Lamya : Les partenariats avec les pays d'Afrique sont très nombreux. Sea Shepherd France travaille aussi en partenariat avec la Marine italienne. Pour ma part, je commence à rencontrer des députés, des conseillers de différents ministères, pour faire entendre notre voix, car nous sommes très décriés par les comités des pêches qui véhiculent une image de nous qui ne correspond pas à la réalité.

Quelle est votre plus grande fierté ?

Paul : Le Japon ne tue plus les baleines dans le sanctuaire baleinier de l'océan Austral, nous avons gagné le combat que nous avons commencé en 1975. Depuis, la chasse à la baleine a été réduite de 95%. Quand nous avons commencé, l'Australie, le Chili, l'Espagne, le Pérou, l'Afrique du Sud étaient tous des pays baleiniers, maintenant c'est terminé. L'Australie est dorénavant l'une des principales nations anti-chasse à la baleine !

Lamya : Ce n'est pas évident de faire des bilans chiffrés de nos avancées, mais s'il y avait un bilan à faire, ce serait en nombre de vies sauvées, car c'est très concret. À Mayotte, on protège chaque été des centaines de tortues du braconnage. Autre exemple : nous avons arrêté pendant 2 ans un bateau qui pêchait 25 000 requins tous les 15 jours. Cela a permis d'épargner près d'un million de requins.

Quelles sont vos sources d'inspiration ?

Paul : Pour moi, elles ne viennent pas des humains, mais bien de la nature. Les baleines par exemple. Mais de nombreux jeunes sont en train de faire la différence, de marquer l'Histoire. Greta Thunberg est un exemple d'audace.

Lamya : Pour moi aussi, c'est la nature, même si Paul m'a énormément inspirée.

Il laisse un héritage : son parcours et sa façon d'être sont motivants, stimulants. Là où toute la société vous dira que c'est impossible, lui vous dira le contraire, il ira au front. Il fait preuve d'une humilité rare. Je ne me serais pas engagée à ce point dans Sea Shepherd si Paul n'avait pas été quelqu'un de profondément bon.





Un navigateur à l'assaut des macro-déchets plastiques océaniques

Entretien avec Yvan Bourgnon

Yvan Bourgnon est un phénomène comme on n'en voit guère. Plutôt aventurier que compétiteur et navigateur de très haut niveau, il se lance, en 2013, dans un tour du monde (en solitaire) sur un catamaran de sport de 6,30 mètres, non habitable, armé d'un seul téléphone satellitaire. Sa boussole ? Un sextant et quelques cartes. Aucune information météo ni GPS. Ce gladiateur des mers, comme d'aucuns le surnomment, consacre désormais sa vie à la sensibilisation des dirigeants à travers des conférences et à la protection des océans, avec The SeaCleaners, ONG qu'il a créée en 2016. Dans la lignée de ce projet unique naîtra bientôt le Manta, multicoque géant et premier voilier hauturier capable de ramasser les macro-déchets plastiques.



Yvan Bourgnon

“Avec l’augmentation de la population, la consommation de plastique triplera d’ici à 2050 par rapport à aujourd’hui. Il faudra bien en faire quelque chose”.

De quand date votre électrochoc relatif à la pollution plastique ?

J’ai fait un tour du monde avec mes parents au début des années 80, pendant 4 ans, sur un catamaran de sport. Il n’y avait pas de pollution visuelle. 33 ans plus tard, entre 2013 et 2015, alors que je réalisais le même parcours, je fus profondément choqué de voir la pollution plastique, notamment au Sri Lanka et aux Maldives. Je

me souviens aussi avoir été sidéré en naviguant en mer Rouge, véritable mer d’hydrocarbures. Enfin, au cours de ma carrière sportive, j’ai heurté de nombreuses fois des conteneurs et ai failli abandonner plusieurs courses à cause de collisions.

Avec l’augmentation de la population - nous serons bientôt 10 milliards -, la consommation de plastique triplera d’ici à 2050. 19 tonnes de plastique se déversent

chaque minute dans les océans, soit 8 millions de tonnes par an, qui deviendront 25 millions de tonnes. Il faudra bien en faire quelque chose.

Quelle est la mission du Manta ?

Le Manta est un bateau qui collectera les macro-déchets plastiques à partir d'1 cm en naviguant à 75 % du temps de manière autonome, sans utiliser d'énergie fossile, 300 jours par an. Les données recueillies sur les déchets par notre équipe de scientifiques seront répertoriées, cartographiées et partagées avec la communauté scientifique internationale et le grand public puisqu'elles seront accessibles en open data. Avec une capacité de collecte et de traitement des déchets de 1 à 3 tonnes par heure, l'objectif du Manta est de débarasser les océans de 5 000 à 10 000 tonnes de déchets plastiques par an. Le Manta sera très utile dans les zones les plus contaminées - zones côtières, rivières, embouchures des grands fleuves et estuaires - pour récupérer les déchets avant qu'ils ne se fragmentent en micro-particules.

Comment l'idée vous est-elle venue ?

Depuis 1950, l'humanité a fabriqué 8,3 milliards de tonnes de plastiques. Seules 9 % ont été recyclées. Certaines missions, comme celles de Tara Océan*, analysent les microparticules de plastiques. En revanche, ces bateaux d'expédition ne sont pas pourvus de capacité de collecte et de stockage pour les macro-déchets plastiques. Nous savons également que 95 %

des macro-déchets sont répartis sur 5 % des océans. Ceux qui stagnent sont encore assez "purs", peu dégradés : ils ne sont ni chargés de métaux, ni de chlore (ou très peu).

Le Manta sera équipé d'une pyrolyse. En quoi ce procédé consiste-t-il ?

La pyrolyse transforme le plastique en gaz de synthèse, sans combustion. Ce "syngas" est lui-même converti en électricité par une turbine, pour alimenter l'ensemble des équipements électriques du Manta : son poste de pilotage et ses instruments de navigation, ses batteries, ses groupes de propulsion et son usine. La chaleur, ainsi que toutes les émissions dites « fatales » dégagées par le processus, seront récupérées pour répondre aux besoins thermiques du bateau et pour garantir un procédé le plus vertueux possible, avec très peu de rejets. Les résidus solides (le char), soit 5 à 10 % du plastique traité, seront stockés pour être valorisés à terre, sous forme de bitume, ciment, combustible, etc.

Savez-vous que, pour la navigation, la pyrolyse diminue de deux tiers la pollution par rapport au pétrole ? Je suis certain qu'elle deviendra très intéressante. Il s'agit pour le moment d'une solution onéreuse et peu développée. Mais les nations commencent à se détourner réellement du fossile et je pense que les ONG ont leur place dans le processus du traitement des déchets. Dans un monde idéal, nous souhaiterions financer une partie de ces pyrolyses avec The SeaCleaners. Duplicable à

grand modèle, cette technologie sera donc utilisée non seulement à bord du bateau, mais aussi à chaque escale (nous en prévoyons une par mois). Jusqu'à présent, la pyrolyse n'acceptait pas les déchets plastiques marins dégradés, chargés en chlore et en azote. Il a fallu trouver des solutions notamment pour éliminer le chlore du plastique.

Comment le navire sera-t-il construit et comment fonctionnera-t-il ?

Les contours du bateau sont bien dessinés ! Afin de faire les meilleurs choix de conception, nous avons réalisé une Analyse du Cycle de Vie (ACV) complète du Manta : nous avons pu ainsi déterminer les matériaux les plus respectueux de l'environnement à court, moyen et long termes, ceux dont le bilan carbone est le plus faible. Nous sommes très attentifs à trouver le bon équilibre entre les matériaux du bateau et leur poids, afin que le Manta soit le moins énergivore possible.

La propulsion du navire sera assurée par un système hybride sur-mesure combinant 1 500 m² de voiles installées sur des gréements automatisés et des moteurs à propulsion électrique. L'électricité sera produite par une série d'équipements embarqués de production d'énergies renouvelables (deux éoliennes, des hydro-générateurs, près de 500 m² de panneaux solaires photovoltaïques) et par l'unité embarquée de valorisation énergétique des déchets avec la pyrolyse.

Sur le plan technique, notre dossier de

consultation est prêt pour aller voir les chantiers navals. Les études ne sont pas complètement terminées, mais suffisamment avancées pour avoir une idée précise sur de nombreux points (nombre de personnes à bord, longueur, largeur, etc.). La construction débutera en 2022 et la mise à l'eau du premier Manta est prévue pour 2024.

Comment êtes-vous organisés ?

Une trentaine de personnes travaille actuellement chez The SeaCleaners. Nous nous sommes rapidement développés en France, avec 14 délégations régionales et 1 000 bénévoles formés. Nous avons lancé début 2021 notre développement à l'échelle européenne en Suisse, en Allemagne, et nous allons le poursuivre notamment en Belgique et en Espagne.

Membre Observateur de l'ONU Environnement, nous sommes notamment parrainés par la Fondation Prince Albert II de Monaco et financés par une cinquantaine de mécènes. Enfin, nous entretenons des relations diplomatiques avec le Cambodge, le Vietnam, l'Indonésie, les Maldives ou encore Bahreïn.

Comment votre conseil scientifique fonctionne-t-il ?

The SeaCleaners a créé un conseil scientifique inédit dans le monde de la collecte des déchets, avec 12 des 20 plus grandes pointures scientifiques spécialisées dans le domaine au monde. Entre 5 et 10 scientifiques embarqueront à bord du Manta

(dont 2 travaillent chez nous à l'année), pour analyser ces plastiques collectés. Les scientifiques qui nous ont suivis œuvrent de concert pour réfléchir à des problématiques, notamment sur la façon de repérer des déchets plastiques en mer (drones, satellites, petits bateaux de repérage). Enfin, nous mettrons un point d'honneur à travailler en open source, afin de permettre aux États qui le souhaiteront de nous "copier" et de construire leurs bateaux.

Quelles zones allez-vous cibler dans un premier temps ?

De façon générale, nous nous concentrons sur les zones les plus contaminées.

Il est aujourd'hui établi que 80 % de la pollution marine provient des terres et qu'elle parvient jusqu'aux océans en grande partie par les cours d'eau. D'après des chercheurs, 88 % à 95 % de ce volume est issu de seulement dix fleuves, les plus pollués au monde, principalement en Asie et en Afrique.

Avec ce premier Manta ambassadeur, nous naviguerons d'un fleuve à l'autre, d'un pays à l'autre. Dans un futur un peu plus lointain, nous positionnerons un Manta (voire plusieurs) par embouchure. Nos calculs prévisionnels nous permettent d'avancer qu'avec une flotte, à terme, de 400 bateaux et 2 milliards d'euros par an, nous pourrions collecter 1 tiers de la pollution plastique mondiale.

Que deviendront les déchets rapportés à terre ?

Notre philosophie repose sur un principe simple : rien ne doit être gaspillé. Tout ce qui sera collecté et transformé à bord du bateau sera converti en composant utile, selon les principes de l'économie circulaire. Notre priorité sera donc la conversion des déchets en énergie, plutôt que leur stockage qui augmenterait le poids du navire et donc sa consommation d'énergie. Chaque mission du Manta durera jusqu'à 3 semaines. Elle sera suivie d'une semaine à terre pour décharger les déchets collectés qui n'auront pas été transformés en énergie, les confier aux circuits de recyclage locaux et mener des campagnes de sensibilisation et de promotion de la transition vers une économie circulaire.

Parmi vos objectifs majeurs, celui de dynamiser une économie locale et circulaire pérenne en proposant des solutions de valorisation des déchets plastiques.

Oui, il faut faire des conférences dans les écoles, former des bénévoles sur place, mener des actions de sensibilisation. Mieux vaut privilégier la solidarité avec d'autres pays plutôt que la course à l'exemplarité chez nous. Certains pays ont les moyens de traiter leurs déchets (Chine, pays d'Europe de l'Ouest par exemple). À l'inverse, le Bangladesh n'aura pas, avant 30 ans, les moyens de le faire. Avec notre modèle économique mondialisé, l'argent doit être mis au bon endroit.

Dans une optique de transfert de compétences et de codéveloppement, des visites

seront organisées à bord du Manta pour les décideurs politiques, industriels et économiques des régions où nous aurons organisé des campagnes de collecte, afin d'adapter aux contextes locaux les solutions présentes sur le Manta, notamment avec les futurs Mobulas (petits bateaux de collecte).

Voulez-vous reprendre le large ?

Oui, cela me manque beaucoup, l'appel du large est très fort. Je navigue souvent

en côtier, je fais des régates avec mon fils. Nous avons d'ailleurs été champions d'Europe il y a 2 ans ! L'année dernière, j'ai pu naviguer pendant 60 jours. Il est vrai que j'ai lancé The SeaCleaners sans penser que le projet me demanderait autant de temps. Mais l'aventure est formidable et l'équipe, très dynamique, est une belle source d'énergie. J'ai aussi envie de faire le tour du monde, pourquoi pas en compétition, avec le Vendée Globe.

** Voir entretien avec Romain Troublé, Tara Océan.*







Un réseau pionnier pour l'Océan

Entretien avec Raphaëla Le Gouvello

Avide d'embruns, Raphaëla Le Gouvello consacre la première décennie 2000 à repousser les limites du connu. Les exploits qu'elle réalise sont stupéfiants : elle parcourt la planète en planche à voile, en solitaire. En l'an 2000, elle est la première femme à traverser l'océan Atlantique, entre le Sénégal et la Martinique. Elle y passe 2 mois. 2 ans plus tard, elle relie Marseille à Sidi Bou Saïd (Tunisie) en 10 jours. C'est une première mondiale. L'année suivante, elle réussit la première traversée du Pacifique, entre le Pérou et Tahiti, en 89 jours. En 2006, c'est au tour de l'Océan Indien, réputé le plus difficile. Elle relie l'Australie à l'île de la Réunion, en 60 jours.

Quand elle n'est pas en mer, Raphaëla Le Gouvello se mobilise pour la préservation de l'Océan. Vétérinaire spécialiste des cultures aquacoles, elle dirige Stermor, société de conseils, services en nutrition, santé et hygiène aquacole (fondée en 1994). Elle préside également RespectOcean, réseau qu'elle a créé en 2013 (devenu une association en 2018), autour duquel une cinquantaine d'acteurs et entreprises engagés gravitent, avec pour volonté commune la réduction de l'impact de leurs activités sur les écosystèmes marins et côtiers, pour un développement économique plus respectueux de la biodiversité.



Raphaëla Le Gouvello

“Chaque secteur a ses pionniers qui démontrent par l’exemple qu’un business pérenne est conciliable avec la préservation de l’environnement marin et côtier. Nous voulons illustrer la nécessité d’une prise de conscience collective et de conduite commune d’actions”.

D’où vient votre passion pour la mer ?

Je suis issue d’une famille bretonne et j’ai un attachement profond pour la mer. J’ai découvert la navigation avec le dériveur, puis la planche à voile, qui fut une véritable révélation. Par la suite, j’ai tout fait pour ne jamais habiter loin de la mer. Ma société Stermor (qui signifie fleuve et mer

en breton) est située à Pénestin, le village où nous passons nos vacances, dans le sud du Morbihan.

Pouvez-vous nous raconter quelques anecdotes de traversée ?

En solitaire, j’étais suivie par mon équipe lors de la première journée (et nuit) de traversée. Tout d’abord parce que ma

planche à voile avait une structure particulière, précisément façonnée pour les traversées océaniques et moins opérationnelle près d'une plage ou d'une côte rocailleuse. Il faut aussi être très vigilant à l'égard de la pêche côtière, je me souviens du Pérou ou du Sénégal où elle était conséquente. Le rôle du bateau suiveur est de nous protéger. Et puis le deuxième jour, c'est le second départ. Les "au revoir" à distance sont très éprouvants. Mon rythme de navigation était uniquement diurne. La nuit, je dormais de façon bivouac à la dérive, la voile rangée sur le pont. Le gros challenge consiste à éviter la chute, à tout moment. La traversée de l'Océan Indien fut la plus rude, les conditions de mer et de vent y sont redoutables.

Quelles sont aujourd'hui vos activités principales ?

Ma vocation première est la profession de vétérinaire de terrain, en aquaculture. Avec Stermor, je me suis tournée vers ce qui me tenait à cœur : les enjeux environnementaux de la mer et du littoral et la concertation entre les différents acteurs et secteurs d'activité. Dans ces milieux d'estuaires, c'est complexe et passionnant.

RespectOcean a fêté ses 2 ans en septembre 2020. Quelle est sa genèse ?

J'ai toujours souhaité faire de ma passion pour la mer et le travail, un tout. Les traversées que j'ai faites m'ont permis de rencontrer beaucoup de monde : le grand public, la presse mais aussi les partenaires

financiers et techniques des activités liées à la mer. Plutôt que d'aller chercher des partenaires de manière habituelle pour du sponsoring par exemple, j'ai souhaité aller chercher des partenaires d'entreprises vraiment engagés dans le milieu marin et initier un dialogue positif.

Êtes-vous en lien avec le gouvernement ?

Pas encore. Il faut faire démarrer les boucles vertueuses à partir d'un ancrage local et créer une relation de proximité. L'échelle de la région fonctionne bien. RespectOcean est très tournée vers la région Bretagne, elle-même très engagée sur les discussions des parties prenantes autour de la mer. C'est un réseau innovant et intersectoriel qui suscite beaucoup d'intérêt. Nous avons des intervenants du transport maritime qui se penchent sur des nouveaux types de transport (avec la voile notamment). Mais il sera difficile de convaincre si l'alternative conventionnelle demeure largement moins chère... Pour ma part je pense que tous les bateaux de plaisance devraient être équipés d'un hydrogénérateur. Le but est d'inciter les entreprises à rendre prioritaire le respect de la biodiversité en se tournant vers des activités décarbonées et favoriser les synergies et les projets collaboratifs entre nos adhérents. Chaque secteur a ses pionniers qui démontrent par l'exemple qu'un business pérenne est conciliable avec la préservation de l'environnement marin et côtier. Nous voulons illustrer la nécessité

d'une prise de conscience collective et de conduite commune d'actions. Nos ambitions à plus long terme ne sont pas encore publiques.

Depuis la naissance de Respect Ocean, vous avez réorienté les domaines de recherche et activités de Stermor autour d'une aquaculture plus durable et de la gestion intégrée du littoral. De quoi s'agit-il ?

Quelques précisions tout d'abord. L'aquaculture inclut les poissons, coquillages, cultures marines (algues) et se pratique principalement en eau douce (avec un système d'étang), mais également en eau de mer ou en eau mélangée saumâtre et nourrit une bonne partie de la planète, surtout en Asie du Sud-Est. Aujourd'hui, plus de 500 espèces sont élevées dans l'eau. J'ai suivi de très près les avancées de l'aquaculture moderne en travaillant notamment avec l'Union internationale pour la conservation de la nature : c'est un secteur d'activité très complexe.

L'aquaculture durable s'inscrit dans une logique de développement durable, dans le respect des conditions environnementales, en assurant des fonctions importantes sur le plan de la sécurité alimentaire. Quant

à l'aquaculture multitrophique intégrée, elle s'approche de l'agro-écologie en aquaculture. Elle propose par exemple d'élever des poissons avec des coquillages, herbiers, algues, etc. C'est une sorte de permaculture en aquaculture ! Ces sujets sur l'aquaculture et les enjeux du littoral représentent pour moi une véritable passion. J'y consacre une grande part de mon temps professionnel. J'ai choisi ce métier par goût et utopie, convaincue que nous allions pouvoir changer le monde et nourrir la planète ainsi.

En quoi le nouveau modèle d'économie bleue plus durable représente-t-il un réel enjeu dans l'économie mondiale de demain ?

L'Océan forme un tout et joue un rôle capital dans le fonctionnement du climat et des réseaux trophiques. Près des deux tiers de l'humanité vivent sur les côtes, dans des zones littorales susceptibles d'être impactées de manière très significative par le changement climatique. La préservation des écosystèmes marins et côtiers, la reconnaissance des services qu'ils rendent à l'humanité constituent les piliers de l'économie bleue et sont un enjeu mondial déterminant.







La nature pour école, traversées Elemen'Terre

Entretien avec Marie Tabarly

Avant l'aventure Elemen'Terre, Marie Tabarly a passé plusieurs années aux côtés de comportementalistes équins et de grands maîtres écuyers, animée par le souhait d'apprendre à comprendre le mode de communication du couple cavalier-cheval. Quelque temps plus tard, elle se pencha sur la communication entre humains, si complexe. C'est ainsi que le 3 juillet 2018, elle fit de son rêve le voyage d'une vie. À bord du célèbre voilier Pen-Duick VI imaginé par son père, elle partit de Lorient avec son équipage, pour un début de tour du monde. Ce bateau mythique devint le théâtre d'un think tank flottant qu'elle rebaptisa "The Elemen'Terre Project". Marie mit toute son ardeur à proposer à des personnes inspirantes de réfléchir ensemble aux grands enjeux de demain afin d'élaborer un mieux-être commun. Avec toujours un même leitmotiv : utiliser les arts et le sport comme allégories aux formidables défis du siècle.



Marie Tabarly

“Nous avons fait de Pen-Duick VI un lieu de réflexion pour tisser un réseau de valeurs face aux défis du siècle et participer à l’élaboration d’un nouveau monde”.

Voir et vivre, lentement, tel est votre credo. Racontez-nous.

Nous avons fait de Pen-Duick VI un lieu de réflexion pour tisser un réseau de valeurs face aux défis du siècle et participer à l’élaboration d’un nouveau monde. Noyés par un flot constant d’informations, nous prenons le large afin de prendre du recul, de recréer du lien, ce lien avec la nature

dont nous faisons partie intégrante. Nous avons trop tendance à l’oublier.

Comment les expéditions Elemen’Terre se préparent-elles (choix des lieux, escales, invités) ?

14 personnes peuvent monter à bord de ce bateau de 22 mètres. Plusieurs paramètres entrent en jeu pour la prépara-

tion : la thématique qui convient à l'escale, la météo, la saison et la disponibilité de l'équipage et des invités. Nous avons choisi le Groenland comme première étape pour les enjeux que cette destination représentait. À chaque escale, des invités de divers univers (artistique, sportif, scientifique...) embarquent. Nous visitons alors le monde au travers de leurs regards jumelés et témoignons de nos réflexions par le biais de documentaires, réseaux sociaux ou encore campagnes médias. ElémentTerre est aussi une série documentaire autour du monde, tel un plaidoyer en faveur de la nature et de l'humanité. L'art et le sport sont deux fabuleux moyens de rencontre !

Quels défis majeurs avez-vous relevés ?

La construction de l'expédition représentée en elle-même un réel défi. Je suis quelqu'un d'assez solitaire, même à terre. Toute personne qui monte un projet, quelle que soit sa taille, doit faire face à ses propres défis. Réussir à rendre concret son projet est déjà une victoire !

Quel lien entretenez-vous avec la politique ?

Nous avons reçu plusieurs personnalités, dont des présidents et sénateurs de régions, des maires, ainsi que Nicolas Hulot, ancien Ministre de la Transition écologique. Néanmoins, nous essayons vraiment de ne pas nous engager afin de ne pas subir de récupération politique et de maintenir un dialogue avec tous les partis.

Souhaitez-vous renforcer vos actions en milieu scolaire ?

Absolument. Aujourd'hui, à chaque étape, nous accueillons des écoles à bord du bateau et prochainement, nous serons ravis d'accueillir des collégiens, lycéens et universitaires.

Qui rêveriez-vous de faire monter à bord de Pen-Duick VI ?

Il y a tellement de personnes ! Je n'aime pas faire du name dropping. Le choix des invités ne se fait pas uniquement selon mon envie, mais aussi selon la pertinence avec la thématique abordée. Ils peuvent être connus ou non, ce qui m'importe est leur désir de partager leur savoir.

Qu'est-ce qui vous est difficile quand vous touchez à nouveau terre ?

Il m'est toujours difficile de quitter le bateau. La transition vers la vie terrestre est compliquée. Le bruit du téléphone est pénible ainsi que tout le superflu dont nous sommes constamment imprégnés, abreuvés. Cela paraît si dérisoire. J'aime vivre sans trop de confort à terre. Sur le bateau, nous vivons avec peu et dans l'économie de tout. À commencer par l'économie de l'eau.

Quelles sont vos sources motrices ?

La mer et la navigation me procurent un indicible bonheur. Le stress aussi peut être une sensation intéressante qui m'anime. Il s'agit évidemment d'un stress porteur devant les défis à relever et l'échec, même

s'il n'est pas agréable sur le moment, ne me fait pas peur. En revanche, je déteste décevoir, à commencer par moi-même. Je fais donc tout à 250% !

Quelle est votre façon d'être au monde, au regard des changements environnementaux ?

Qu'importent toutes les technologies inventées, c'est à l'être humain de changer. Mais changer seul est excessivement difficile. Le changement doit passer par l'industrie et il faut l'y aider. Nos regards, à son égard, doivent évoluer. Elle est composée d'humains et elle bouge (changement de gammes, de packaging, etc.). Pour ma part, je fais le choix de rester positive et de ne pas sombrer dans le fatalisme. C'est une discipline quotidienne car je souhaite vivre en paix, en osmose avec la nature. C'est l'un des grands axes d'ÉlémentTerre.

Quelles sont les expériences qui vous ont particulièrement marquée ?

Allez donc vous promener en forêt ou sur des bords de plage et constatez le nombre de mégots par terre. L'impact du réchauffement climatique se mesure depuis la fenêtre de nos salons. Partout autour du globe, les phénomènes météorologiques changent. Avec Pen-Duick VI, nous avons subi l'ouragan Lorenzo aux Açores à l'automne 2019. Un an plus tard à la même période, il y avait 100 knt à Belle-Île. Ces phénomènes climatiques extrêmes, à cette période de l'année, sont nouveaux.

Quels sont les paysages qui vous ont particulièrement touchée ?

Ils sont nombreux ! Dans les terres, je dirais le Montana, mais également l'Islande, le Groenland, la Patagonie... Mais vous savez, je suis amoureuse d'Ouessant, avant tout. Nul besoin d'aller au bout du monde pour se rendre compte des trésors qui se trouvent sous nos yeux et s'en émerveiller !







Plastic Odyssey, le bateau laboratoire de tous les possibles

Entretien avec Simon Bernard

Simon Bernard aurait pu créer une entreprise lucrative. Il a préféré se lancer dans l'épopée Plastic Odyssey.

De formation, Simon est officier de marine marchande, tout comme son associé, Alexandre.

Mais une expédition d'un an à bord d'un catamaran ambassadeur des low-techs (Nomade des Mers) est venue bouleverser son destin. Un choc à Dakar devant des amoncellements de plastiques laissés à l'abandon et des chiffres édifiants participèrent à sa prise de conscience. 20 tonnes de déchets plastiques sont déversées par minute dans les eaux du globe. Soit l'équivalent d'un camion poubelle. Ou encore 253 kilos par seconde. Le virage est amorcé. Non, Simon ne travaillera plus sur les gros bateaux de commerce.

Plastic Odyssey naît en 2017, avec l'envie pour lui et ses deux acolytes, Alexandre Dechelotte, camarade de promotion et Bob Vri-gnaud, ingénieur également, de s'inspirer de l'expédition en catamaran et surtout deux combats, lutter contre la consommation du plastique et contre la création des déchets. Pour eux, une seule solution qui vaille : couper le robinet. Explications.



Simon Bernard

“Nous voulons être copiés”.

Plastic Odyssey, c'est quoi ?

Plastic Odyssey est à la fois un projet et un bateau laboratoire. Nous souhaitons favoriser drastiquement le recyclage et le traitement des déchets grâce à un bateau laboratoire qui réduira les déchets dans l'Océan en carburant... aux déchets plastiques ! À partir de 2021, nous partirons donc en expédition en tour du monde, pour 3 ans. À chaque escale, les déchets

seront ramassés et triés. Ce qui est recyclable sera transformé en objets ou matériaux utiles. Le reste sera converti en carburant.

Naviguer grâce au plastique est un signal fort qui nous permettra de parler de nos solutions embarquées. Nous voulons faire du durable avec du jetable et constater, à terme, des centres de recyclage fleurir partout dans le monde. Mais d'abord, il

faut comprendre les différentes politiques de gestion des déchets, sensibiliser et convaincre les acteurs locaux de faire du recyclage, à leur échelle.

Comment comptez-vous vous y prendre ?

En se tournant vers le sponsoring et le mécénat, processus déjà enclenchés. Pour un impact maximum et pour être copiés, ce qui est notre objectif, nos solutions seront en open source et suffisamment simples à reproduire et peu onéreuses pour que les populations les plus pauvres puissent en bénéficier. Si le plastique est considéré comme une ressource financière, il sera ramassé. Une exposition sera par ailleurs déployée à chaque escale. Le bateau est là pour mettre un coup de projecteur sur les avancées technologiques et réunir les entrepreneurs, investisseurs et autres acteurs du changement.

Comment le bateau fonctionne-t-il ?

Il est scindé en deux. 200m² d'ateliers et une quinzaine de machines l'équipent. La partie arrière, Clean Up the Past, est le laboratoire. Toute la chaîne de recyclage y est : ramassage, tri, préparation, (broyage du plastique et lavage), analyse, fonte et transformation (pour faire des profilés, des plaques, des tubes et quelques matériaux de construction). Nous travaillons aussi sur des procédés qui permettent de faire du textile à partir de bouteilles plastiques, en s'inspirant de ce qui existe dans l'industrie. Une base de données sera créée avec tous

les déchets par pays, les photos, la composition de la matière et les données physiques.

Build the future, la partie avant du bateau, sera le showroom. Les entreprises pourront y constater les alternatives au plastique qui existent. Notre premier bateau était un démonstrateur de 6 mètres avec lequel on a fait un tour de France. Aujourd'hui, il mesure 40 mètres et le démonstrateur est grandeur nature !

Par qui les machines sont-elles créées ?

S'il nous arrive de faire un peu de conception sur certains éléments, la majorité du travail est déléguée à une trentaine d'experts et de constructeurs qui collaborent. Nous allons rétro-ingénierer les quelques machines sourcées qui existent déjà. Au Caire, nous sommes par exemple en lien avec des recycleurs informels qui ont développé plusieurs systèmes éprouvés depuis une vingtaine d'années (broyeurs, centrifugeuses).

Quelles seront vos premières étapes et comment les préparez-vous ?

Les escales sont préparées 6 mois à l'avance. Le Liban et l'Égypte, les deux premières, sont déjà bien calées. Nous nous y sommes rendus et avons noué des liens, ainsi qu'au Cap Vert où nous sommes attendus pour l'installation d'un centre de recyclage. Nous rencontrons les entrepreneurs qui pourraient être intéressés par la construction de centres de

recyclage, les incubateurs qui pourraient les y aider, les investisseurs et entreprises souhaitant diminuer leur production de plastique. L'équipage, composé de 10 à 15 personnes, se relaiera. Nous avons 2 équipes. La Plastic Odyssey Community, pour la partie sensibilisation, s'intéresse au grand public, aux écoles, tandis que l'équipe Expédition se charge de l'institutionnel, du sponsoring et cible la création d'entreprises locales de recyclage.

Le processus de recyclage est-il facile ?

C'est surtout le tri qui est difficile. Trier différents types de plastiques est chose ardue et nécessite une connaissance spécifique. Nous travaillons sur des capteurs qui aideraient à les identifier. Quant au recyclage, il n'est pas toujours effectué de la même façon. Ce n'est pas comme l'aluminium ou le verre, qu'il suffit de faire fondre. Mais ce n'est pas non plus utopique, cela existe déjà. Au Caire par exemple, 70 000 personnes en vivent.

L'invention du plastique date de 1838. Depuis, 6,3 milliards de tonnes ont été produites et 9% seulement ont été recyclées. On estime que si l'on recycle 1 déchet sur 2 dans 20 pays, on réduit la pollution de 40% dans l'Océan.

Il n'y a même pas d'école de recyclage en France, c'est un comble ! Les cursus doivent absolument évoluer. Chez Plastic Odyssey, nous aimerions devenir le Wikipedia de la transformation des déchets plastiques en ressources.

Que faire du plastique recyclé ?

En effet, c'est tout l'enjeu. Qui seront les acheteurs ? Il faut trouver des utilisations rentables, comme des tuiles, pavés, ou œuvres d'art, quoique plus compliquées à vendre. Recycler pour recycler n'a aucun intérêt si personne n'achète.

Notre société est construite autour du plastique. Quelles sont les astuces déployées par les industriels ?

Il suffit à l'entreprise de mentionner sur ses étiquettes "matériaux biosourcés", "recyclés" ou "recyclables" pour que son image s'embellisse et que le consommateur soit leurré. Il s'agit d'éviter les amalgames. Un matériau recyclé est différent d'un matériau recyclable, biodégradable ou encore biosourcé et n'aura pas les mêmes impacts. Ce n'est pas parce que le matériau est recyclable qu'il sera recyclé. Et ce n'est pas parce qu'il est recyclé qu'il le sera une seconde fois.

Combien de fois le plastique peut-il être recyclé ?

Cela est difficile à quantifier. La majorité des déchets plastiques n'est recyclée qu'une seule fois. Il est vrai aussi que chaque recyclage appauvrit les caractéristiques mécaniques du déchet. En effet, les emballages et bouteilles alimentaires nécessitent une technicité pointue, elles ont des caractéristiques poussées. Pour notre part, nous nous concentrons dans un premier temps sur des objets basiques, réalisés rapidement, recyclés à 100%.

Lorsque l'on évoque le "continent de plastique", on pense souvent aux éléments visibles stagnants, mais beaucoup moins aux microplastiques. Où sont-ils ?

En effet. Plus de 300 millions de tonnes de plastiques sont produites chaque année. Il faut savoir que 80 % de la pollution marine provient des villes côtières des pays les plus démunis. Seulement 1% des déchets plastiques flotte. Le reste coule ou se dégrade en microparticules. Ce qui coule s'alourdit et se sédimente petit à petit en formant une couche au fond de l'eau. Récupérer ces plastiques reviendrait à extraire la vie qui s'y est accumulée avec des écosystèmes de récifs et relève évidemment de la chimère. Sans parler des poissons qui parfois sont retrouvés dans des bouteilles, des chaussures, etc. Une autre partie, majoritaire, se transforme en microparticules et devient microplastique, à peine visible, impossible à repêcher. Ramasser les déchets visibles et recycler le plastique n'est qu'un infime pansement sur nos erreurs, certainement pas une solution. Il faut fermer le robinet et envisager des solutions plus durables.

L'Océan, aux profondeurs abyssales, s'étend sur 70% de la surface de la planète. Or, on oublie trop souvent que l'Océan n'est pas essentiellement composé d'eau. D'incommensurables quantités d'écosystèmes y vivent, dont le microplancton, indispensable à la vie.

Il faut se concentrer sur la façon d'arrêter de produire le plastique. Imaginez une fuite d'eau dans votre salle de bains, avec

un robinet grand ouvert. Imaginez que vous épongiez les gouttes qui auraient coulé sur les côtés du lavabo, tandis que vos pieds seraient noyés dans l'eau. Délirant, n'est-ce pas ? Eh bien c'est exactement ce qu'il se passe actuellement. Il faut couper le robinet.

Plastic Odyssey aura finalement un rôle d'incubateur. Prévoyez-vous un suivi sur le long terme ?

Tout à fait. En parallèle de l'expédition de navigation, nous créerons un programme d'accompagnement pour que les projets puissent voir le jour. Cette phase interviendra à la fin de la R&D, quand nous aurons visité les pays, trouvé les interlocuteurs, planté les graines et compris la situation sur place. Une plateforme en ligne et un catalogue de solutions réuniront la communauté d'acteurs rencontrés. Chaque contexte est particulier (besoins, marchés locaux, types de déchets) et d'innombrables métiers sont à créer ! Plastic Odyssey aura un rôle de conseil, catalyseur et facilitateur, avec une forte valeur ajoutée dans la connaissance de la technique du recyclage et de l'analyse des situations. ■

An aerial photograph of a vast, rugged mountain range. A large glacier flows through a deep valley, its surface marked by numerous crevasses and ridges. The surrounding peaks are steep and rocky, with patches of snow or ice. The lighting creates strong shadows, emphasizing the dramatic topography.

*“If I don’t dream big,
no one will do it for me”.*

STÉPHANIE GICQUEL

Le pouvoir de la visualisation

Entretien avec Stéphanie Gicquel

Pour le commun des mortels, les exploits et aventures qu'elle vit dépassent l'entendement. Sportive de l'extrême, passionnée de sport aventure, ultra-traileuse, Stéphanie Gicquel fait de ses expériences initiatiques des odes au vivant. Ancienne avocate, auteure et coach en entreprise et au sein de réseaux entrepreneuriaux, elle revient ici notamment sur ses 2045 kilomètres de traversée époustouflante de l'Antarctique, en 2015. Rencontre avec une aventurière pour qui rien n'est insurmontable.



Stéphanie Gicquel

“La seule limite à nos objectifs est celle que nous leur donnons. Le reste n’est qu’une excuse. Une peur peut-être”.

Qu’est-ce qui vous meut plus que tout ?

L’aventure. On naît tous aventuriers. C’est un peu mon mantra, j’y crois beaucoup. Chaque personne peut m’inspirer, je n’ai pas d’idole et je suis très curieuse. Nombreux sont ceux qui réalisent des choses incroyables et ne s’en rendent pas forcément compte (que ce soit un parcours sportif, entrepreneurial, associatif ou bien personnel). En avoir conscience nécessite de prendre du recul, du temps, d’être dans la réflexion et non dans l’action, chose peu aisée dans nos quotidiens occidentaux. Il est toujours possible de répondre encore

plus vite, de travailler encore plus vite. Pourtant, il faut toujours autant de temps qu’avant pour atteindre ses objectifs. On le voit dans le sport : le corps peut s’adapter, mais il faut le façonner. Rien ne se fait du jour au lendemain.

Comment travaillez-vous la confiance en vous ?

La confiance en soi n’est pas innée, elle s’acquiert avec le temps, à force de vivre des expériences en atteignant des objectifs hors de sa zone de confort. Aujourd’hui, quand je suis en difficulté en sport de haut niveau, je pense à ce que j’ai fait quand j’ai

traversé l'Antarctique. Cela me donne de la force et de la confiance pour continuer. Je rencontre de nombreux moments de doute, cela fait partie de l'aventure. On peut avoir confiance en sa capacité d'atteindre un objectif malgré les doutes sur le chemin pour l'atteindre (timing, etc.). Ce n'est pas du tout contradictoire selon moi. En fait, il faut anticiper les risques. Cela permet de mieux se préparer et de rester humble.

La visualisation est-elle une condition sine qua non à la réussite ?

Le mental est capital. Il est pour moi impossible qu'un athlète atteigne un podium sans l'avoir imaginé, visualisé, rêvé. Si tel est le cas, alors le défi n'était pas assez élevé ou le potentiel physique bien supérieur au challenge fixé.

En Antarctique, je marchais entre 8h et 16h par jour. J'ai traversé des zones compliquées, avec des crevasses, un brouillard blanc. Je n'avais parfois pas de repère. Sous -50°C.

La visualisation est clé. La visualisation positive d'abord, où l'on se voit atteindre l'objectif. Et puis la visualisation des obstacles, comme les douleurs, la pluie, les contractures, les maux de ventre, ce qui permet de mieux les accepter quand on les vit. On ne peut rien faire face à la pluie. Il faut l'accepter. Cette technique permet d'améliorer la confiance et la détermination, afin de refuser que les obstacles l'emportent. Renoncer à la difficulté est une perte de temps et de focus sur l'objectif.

J'ai traversé l'Antarctique sur 2045 kilomètres en 74 jours, à ski de randonnée. J'ai eu peur. Peur que la température descende sous les -50°C, mon équipement était léger. J'ai eu peur car le froid tétanise et il n'est pas envisageable de rester sédentaire. J'ai eu peur quand j'ai manqué de nourriture, peur de l'arrivée de vents catabatiques qui peuvent atteindre les 320 km/h. Je ne les ai pas vécus, j'ai eu des vents soufflant à 80-90 km/h, ce qui est la limite pour continuer de marcher. Les courtes pauses, pour s'alimenter ou s'hydrater, prennent forcément plus de temps. À peine le temps de fermer mon équipement qu'il fallait déjà repartir pour générer de la chaleur dans le corps ! Malgré la part d'aléas, le travail de visualisation aide à anticiper les risques et les détails.

L'aventurier recherche-t-il le risque ?

Non, l'aventurier n'est pas passionné par le risque. On croit qu'il aime le risque, mais il aime surtout ce qu'il fait, son sport et les paysages.

En Antarctique, nous étions trois. Les expéditions se déroulent souvent entre deux à six personnes. J'aime bien trop le contact humain pour être seule sur ce type d'aventure. Et puis, il ne faut pas oublier que nous avons tout de même l'objectif de vivre ! Quand les objectifs sont extrêmement élevés, que l'expédition est particulièrement engagée, il semble plus pertinent de constituer une équipe pour pouvoir les atteindre.

Vous qui avez aussi aujourd'hui un rôle de coach, quelles sont les billes qui permettent d'atteindre ses objectifs, ses rêves ?

J'interviens régulièrement en entreprise comme rôle de conseil, devant des collaborateurs ou clients, ou lors de salons et certains événements grand public. J'évoque les ressources que j'ai pu mettre en œuvre pour atteindre mes objectifs, notamment dans le domaine sportif. La première chose, c'est la passion, l'envie. C'est fondamental. Ensuite, la force du travail grâce au sens de l'effort. Trop souvent, on met en avant les résultats. Mais qu'en est-il du chemin, des efforts, de la discipline ? Le sens de la rigueur imposera l'organisation d'un agenda. Il faut une vision sur le long terme, ce qui suppose d'être à l'aise avec la notion du temps qui passe. Et ne surtout pas chercher à atteindre un objectif du jour au lendemain. Nous en avons d'autant plus conscience depuis 2020.

Pour quelles associations donnez-vous de votre temps ?

Il y a 2 ans, j'ai couru 7 marathons en 7 jours consécutifs. J'en ai profité pour communiquer et essayer de lever des fonds pour l'association Petits Princes, fondée il y a 30 ans, qui réalise les rêves d'enfants malades. Il m'arrive d'intervenir dans des écoles pour parler de l'Antarctique afin qu'elles-mêmes lèvent des fonds pour l'association. Quand je collabore avec des marques éco-responsables, je mets en avant des vêtements que j'utilise, perti-

nents pour ma pratique et respectueux de l'environnement. Les fonds sont intégralement reversés à l'association.

Croyez-vous en un meilleur demain ?

Je suis optimiste mais j'ai bien conscience qu'il faudra du temps pour repenser nos systèmes de fonctionnement. L'ampleur de la tâche est immense. En tant qu'exploratrice, j'ai vu la nature vierge. L'Antarctique n'a aucune construction humaine, sauf au pôle Sud.

Je fais deux constats. Le premier est positif. L'humanité a été capable de créer, grâce à son intelligence, son esprit collectif et la mise en commun de qualités, des inventions remarquables (monuments, technologies). Le second constat est plus négatif, lié au monde de la surconsommation et aux trop fortes densités de population.

Je pense que l'espèce humaine est capable de réagir et s'adapter, surtout quand on ressent une urgence, une douleur, un inconfort et on l'a vu avec les confinements. Alors là, oui, dans ces moments d'instabilité, l'on est capable de faire preuve de résilience. Seulement, pour être capable de le voir, il faut le vouloir. Attendra-t-on d'être face à une réalité encore plus visible pour que les consciences évoluent profondément et fassent preuve de résilience ? Ne sera-t-il alors pas trop tard ? L'aventure écologique est la plus grande de toutes les aventures à laquelle l'humanité ait jamais fait face.







La goélette Tara (ré)enchante la mer

Entretien avec Romain Troublé

La célèbre goélette Tara, plus grand dériveur polaire au monde conçu pour résister à la compression des glaces en mouvement et aux très basses températures, est un véritable laboratoire scientifique flottant. Avec 12 expéditions scientifiques à son actif, elle parcourt, depuis 2003, les mers et océans du globe, adoubée par des laboratoires internationaux d'excellence (CNRS, NASA, MIT, universités, etc.). Tara découvre le monde planctonique, réalise des collectes sans précédent de micro-organismes marins et établit une cartographie de leur répartition et des modèles de leurs interactions.

En 2016, le projet devient Fondation. C'est la naissance de Tara Océan, première fondation reconnue d'utilité publique consacrée à l'Océan en France.

Observateur spécial à l'ONU, la Fondation mène une révolution scientifique pour permettre d'anticiper et de mieux gérer les risques climatiques.

Tara a parcouru plus de 400 000 kilomètres et est repartie le 12 décembre 2020 depuis sa base, Lorient, pour un nouveau périple de 70 000 kilomètres et 21 mois.

Romain Troublé en est le Directeur Général. Marin et scientifique en biologie moléculaire, il rejoint l'aventure en 2003.



Romain Troublé

“Plus de 100 000 élèves ont suivi les programmes éducatifs mis au point par la Fondation en partenariat avec l’Éducation Nationale”.

Quelle est la mission de Tara Océan ?

Ouvrer pour l’intérêt général. Je souhaite tout d’abord rappeler que Tara a été créée par des marins, connus pour demeurer humbles face aux éléments.

Aujourd’hui, Tara lance des missions assez longues de recherches scientifiques, menées par une équipe de chercheurs. Depuis le départ, 80 000 échantillons ont été collectés et plus de 300 publications scientifiques sont parues. Les thématiques se précisent quant à elles parfois en mer !

L’expédition sur le micro-plastique est née lors d’une mission de 4 ans sur le plancton il y a 12 ans. Nous avons découvert que nous pêchions... beaucoup de plastique. Nous avons, par la suite, passé une année entière à nous intéresser aux rivières européennes, transportant des flux de plastiques.

Comment les expéditions s’organisent-elles ?

La durée des missions varie entre 2 et 3 ans. Le bateau ne s’arrête pas, mais les

équipes changent (scientifiques, artistes, marins, etc.). 2021 est consacrée à une nouvelle mission de deux ans et 70 000 kilomètres “Microbiomes - Comprendre le peuple invisible de l’Océan pour préserver notre avenir”, jalonnée de 23 escales, en Amérique latine, en Atlantique Sud, en Afrique de l’Ouest et en Antarctique. Nous nous intéresserons à la production de dioxygène par la mer, sa façon de stocker le CO2 et de produire des protéines. Que peut-on prédire, protéger, refroidir ?

Quels sont vos souhaits d’expéditions futures ?

Monter une mission dédiée au corail sur tout un bassin océanique. En 2016 et pendant 3 ans, Tara Pacifique s’est intéressée à ces récifs, répartis sur 30 pays.

Nous nous penchons par ailleurs de près sur le fléau des déchets plastiques et leurs origines : industrie, mauvais tri, incivilités... où faut-il mettre l’argent pour arrêter ce massacre écologique ?

Selon vous, l’optimisme pilote Tara. Vous êtes en effet assez optimiste quant à la résilience de l’Océan et à la capacité de l’être humain de modifier son comportement.

L’Océan est l’un des milieux les plus résilients de la planète : 80 % de la biomasse, des micro-organismes, se renouvellent tous les 15 jours. Un récif corallien peut reparaitre en 7 ans environ. C’est sans commune mesure avec ce qui se passe sur terre. Le corail que l’on connaît aujourd’hui ne res-

semblera pas à celui de demain, certaines espèces se seront adaptées, auront évolué. La mer Rouge abrite beaucoup de coraux, elle est pourtant beaucoup plus chaude que les autres océans. Par ailleurs, je salue les avancées françaises, comme l’objectif d’atteindre 30% d’aires marines protégées à l’horizon 2030. C’est très ambitieux. La France, qui fait partie des pays les plus actifs en ce domaine, est l’un des rares pays à s’y engager.

Tara est observateur spécial à l’ONU sur l’Océan. Vous dites aussi participer activement aux processus de gouvernance de l’Océan au niveau national et international. De quelle façon ?

Tara est membre d’Océan et Climat, plateforme réunissant 90 ONG françaises et internationales (secteurs de l’industrie et de la science notamment), autour des questions relatives aux enjeux climatiques. Créée un an avant la Cop21, elle voit actuellement l’émergence d’un consensus. Nous sommes très en lien avec le ministère de la Mer, notre interlocuteur privilégié. L’enjeu des 10 prochaines années se déroulera selon moi autour des aires marines protégées. Aujourd’hui, il est vrai, elles ne sont pas toujours très contrôlées et l’on y pêche fréquemment. Comment améliorer la protection de ce qui est déjà protégé ? Nous sommes également en pourparlers avec le gouvernement, impliqués dans des discussions sur les prochaines lois relatives aux futures machines à laver. Elles seront

dotées de filtres à nanoparticules. En effet, tout ce qui est synthétique sème des particules...

En quoi vos principaux travaux de pédagogie consistent-ils ?

Tara a la particularité d'intervenir dans les classes des écoles françaises. Plus de 100 000 élèves ont suivi les programmes éducatifs mis au point par la Fondation en partenariat avec l'Éducation Nationale. On doit leur donner envie du futur, de comprendre, de s'engager. Les projets scientifiques que l'on aborde sont un peu compliqués, relatifs notamment à une recherche fondamentale d'assez haut niveau. Avec ses programmes pédagogiques, Tara forme 1 000 professeurs par an, du primaire au lycée. 10 000 enfants sont venus nous rendre visite à l'été 2020, à Paris, quand le bateau était à quai pendant 2 mois !

Et lors des escales ?

À chaque escale, nous recevons la visite quotidienne d'environ 130 enfants, en visite avec les écoles, soit 8 classes. Ils travaillent sur des projets encadrés conjointement par des professeurs de différentes disciplines (SVT, histoire-géographie...). Depuis le début, plus de 70 000 enfants ont été sensibilisés à bord aux problématiques environnementales, en France et dans plus de 60 pays. Nous avons d'ailleurs récemment lancé un projet sur le plastique "le plastique à la loupe" : les classes effectuent leurs enquêtes sur les bords de fleuves,

rivières, lacs, rapportent des échantillons et suivent le même protocole que les scientifiques : ils envoient leurs échantillons au CNRS.

Quels sont les débuts de solutions selon vous ?

Un cocktail d'actions. Ce que font les start-ups innovantes est fondamental. L'État a également un rôle majeur à jouer. Nous suivons depuis un an les avancées autour des décrets sur l'économie circulaire, mais c'est lent et compliqué (politiques du court terme, Covid, etc.). Nous n'avons d'ailleurs pas eu gain de cause concernant la consigne pour laquelle nous avons milité. Il semblerait cependant que l'État veuille y revenir.

Enfin, si le législateur crée indéniablement des avancées, en interdisant par exemple la vente des machines à laver sans filtre, il s'agit avant tout d'éduquer l'acheteur : acheter moins de produits synthétiques, plus de fibres et de laines recyclées. Mais ces sujets-là sont encore réservés à une certaine élite.

En quoi la fondation se démarque-t-elle vraiment des autres acteurs engagés en mer ?

On dénombre beaucoup de clusters économiques. Il manquait le tableau scientifique. Tara a créé un cluster plus scientifique, plus pédagogique. Aujourd'hui, nous sommes très heureux et fiers : Tara a une portée internationale et bénéficie d'un véritable poids dans le débat. ■





“Les expéditions de plongée ont leur vertu : elles soignent l'égoïsme”

Entretien avec Laurent Ballesta

Plongeur, biologiste naturaliste et photographe sous-marin, Laurent Ballesta est un habitué des défis hors normes. Lors d'une plongée crépusculaire en 2010 au large de l'Afrique du Sud et à 120 mètres de profondeur, il prend la toute première photographie - faite par un plongeur - du coelacanthe, poisson fossile vieux de 350 millions d'années, découvert en 2000.

À l'été 2019, il réalise une première mondiale. Avec 3 coéquipiers, il fait l'expérience de la plongée à saturation, à la découverte des grandes profondeurs, entre Marseille et Monaco. Pendant 28 jours consécutifs, il expérimente la vie en caisson pressurisé, huis clos ultra confiné de 5m² posé sur l'eau, auquel est reliée une cloche qui descend les plongeurs à 120 mètres de profondeur. Soumis à une pression 13 fois supérieure à celle de l'atmosphère, les plongeurs évoluent en milieu extrême (3% d'oxygène, 97% d'hélium). Ce vaisseau permet de rester en saturation sur un temps long, sans obligation de décompression ou de retour sur "terre".

Avec Andromède Océanologie, société qu'il a co-créée en 2000, Laurent Ballesta et ses équipes explorent, photographient et témoignent de la beauté de l'Océan et de l'altération des grandes profondeurs par la pollution anthropique.



Laurent Ballesta

“Parce que les hommes y voyagent depuis des millénaires, on la croit sans secret. Parce qu’ils l’ont conquise et maltraitée, on la croit dévastée. Pourtant, la Méditerranée demeure une mer vivante, à explorer”.

D’où vient votre passion pour l’étude de la vie et des habitats benthiques ?

Les films du commandant Cousteau furent décisifs pour moi. “*Comment peut-on protéger ce que l’on ne connaît pas ?*” disait-il très justement. Par ailleurs, une immense curiosité et une passion de l’exploration, habituellement fortes chez les enfants, m’ont toujours habité, ce sont mes forces motrices. Quant aux habitats benthiques, ils portent en eux la fascination d’univers parallèles.

Comment choisissez-vous les lieux des expéditions Gombessa, orches-

trées par Andromède Océanologie ?

3 critères motivent nos choix. Ma curiosité scientifique naturaliste impose des expéditions allant à la rencontre de jolis mystères. Énormément de sujets attirent ma curiosité : la reproduction des mérours ou des récifs coralliens profonds de l’Antarctique, la chasse en meute des requins ou des calamars géants, etc. Parfois, la plongée n’est pas tenable et le mystère demeure... l’humain ne sait pas plonger à 3000 mètres de profondeur.

Le deuxième critère est relatif au défi de plongée. Est-il réalisable pour répondre

au mystère scientifique soulevé ? Enfin, il faut une promesse d'images animalières inédites.

Les expéditions sont parfois réalisées rapidement (6 mois), mais parfois en décennies. Il m'a fallu 18 ans pour relever le défi de la plongée en saturation. Les moyens de la plongée industrielle m'ont permis de rester 28 jours à 120 mètres de profondeur, effleurant ainsi les mystères presque inaccessibles du monde sous-marin.

Avec Andromède Océanologie, vous avez accompagné le projet d'extension en mer de Monaco, en réalisant la plus grande opération de transplantation d'herbier de Posidonie jamais réalisée. Pendant plusieurs années, votre équipe a passé, en cumulé, 250 jours de plongée par an pour réaliser la transplantation de l'herbier, afin de libérer l'avancée sur la mer. Comment évolue-t-il ?

Nous sommes très fiers du résultat dont le succès est presque total. Le travail, titanesque, consistait à transplanter 750 paniers d'herbiers de 1m³ chacun. Nous constatons plus de 90% de réussite. Certains herbiers ont même commencé à fabriquer des branches qui sortent des paniers. Leur évolution précise se mesurera en revanche en décennies.

Nous avons commencé la transplantation avant la construction de l'avancée sur la mer en prenant d'immenses précautions (bâches anti-poussières pour limiter les

eaux troubles notamment). L'herbier s'est retrouvé dans des conditions très défavorables, traumatisé (arraché et déplacé), subissant une sédimentation excessive à cause du chantier. Il est actuellement en convalescence, mais les résultats sont vraiment très encourageants. C'est l'une des raisons d'être d'Andromède Océanologie : la restauration écologique, conditionnée par l'étude et l'expertise du milieu marin.

La France est détentrice du 2^e plus grand territoire maritime mondial. Si vous étiez au gouvernement, quelle mesure prendriez-vous en priorité ?

Je ferais tout pour augmenter la taille des aires marines protégées (AMP). Il s'agit d'une mesure certes peu aisée à mettre en place, mais très concrète. Chacun veut protéger la mer, mais bien souvent, pas chez soi. Juste à côté. Je pense qu'il suffit d'une forte volonté politique et je suis certain que l'opinion publique suivrait. Je connais de nombreux pêcheurs professionnels fervents défenseurs des aires marines protégées. Ils savent à quel point la pêche est excellente en périphérie des dites AMP. Nous avons vraiment de quoi être exemplaire au niveau mondial, entre l'Antarctique, les îles subantarctiques... la France a la gestion de territoires dans les 5 océans ! C'est un cas unique au monde.

Quelle est la situation des aires marines protégées ?

De nombreuses AMP fleurissent. Malheu-

reusement, il s'agit souvent d'administratif et peu de contrôles sont opérés. Les changements sont inquiétants. Nous remarquons une prolifération d'algues filamenteuses dès le printemps. Les récifs coralligènes, très profonds, se nécrosent dans leurs limites supérieures (40 mètres) avec l'eau chaude. En revanche, on observe une évolution extraordinaire en quelques petites dizaines d'années au sein des zones strictement réglementées. Je pense à la réserve de Cerbère-Banyuls dans les Pyrénées Orientales, au parc national de Port-Cros en PACA ou encore aux réserves naturelles de Scandola ou celle des Bouches de Bonifacio, en Corse. Le parc national des Calanques à Marseille est le dernier bel exemple français, en tant que dernière des aires marines protégées stricte et de grande taille. En moins de 10 ans, les poissons sont revenus, en quantité et en taille. Mais les AMP demeurent insignifiantes au regard de l'immensité de la planète. C'est d'autant plus exaspérant que l'on sait que cela fonctionne. Selon de nombreux savants, protéger ne serait-ce que 20% des littoraux suffirait à réensemencer les 80% restants, qui pourraient alors être exploités de manière durable : l'effet de débordement est très intéressant à observer dans ces zones protégées.

Une nouvelle réglementation des mouillages dans le département des Alpes-Maritimes est entrée en vigueur à l'automne 2020.

Les herbiers de Posidonie ont régressé de

30% en moins de 5 ans. Vous imaginez ? 10 ans de plus et il n'y a plus rien. C'est déjà le cas à Golfe Juan. Il faut des interventions rapides et cette nouvelle réglementation est une formidable avancée. Le préfet maritime de la Méditerranée s'est emparé de cette cause en vue notamment de protéger la Posidonie, avec des zones d'interdiction de mouillage pour les navires à partir de 20 mètres. Cet arrêté préfectoral n'est pas tombé de nulle part. Il est, entre autres, le fruit de 20 ans de travaux de cartographie, que nous avons transmis à l'Agence de l'eau Rhône Méditerranée & Corse, par la suite envoyés au préfet.

Êtes-vous complètement satisfait de cet arrêté ?

Il s'agit d'un arrêté exceptionnel. Forcément, nous aurions souhaité qu'il aille plus loin et voir la disparition des ancrages dans ces zones, quelle que soit la taille du bateau. Mais il faut prendre en compte l'avis de tous. L'été précédent, de nombreux procès-verbaux ont été assésés pour montrer l'exemple. Le bouche-à-oreille fut rapide : tous les propriétaires de bateau savaient qu'ils pouvaient rester immobilisés et que les amendes étaient de l'ordre du pénal. Un lobbying a ensuite sévi jusqu'au gouvernement.

Bien sûr, ceux qui évoluent dans ce secteur vous diront que l'industrie du yachting, qui tourne entre juin et septembre, est fondamentale pour la Côte d'Azur. Mais c'est sans tenir compte de ce que l'on perd

sans les herbiers. Sans eux, Saint-Tropez n'existe plus, Golfe Juan est en perdition. Il n'est pas aisé de se rendre compte des innombrables services écosystémiques qu'ils rendent, non pas seulement aux "petits poissons", comme disent ceux qui se gaussent des écologistes, mais aussi aux populations humaines côtières. Véritables puits de carbone, ils tiennent la plage, luttent contre l'érosion des côtes et permettent de fournir une nurserie de poissons aux pêcheurs, ceux-là mêmes qui les commercialiseront pour les restaurants côtiers.

Un environnement dégradé et une vision court-termiste de rentabilité ne font jamais gagner d'argent sur le long terme. L'humanité dépend de l'Océan. C'est d'une évidence telle qu'il devient ridicule de le rabâcher.

Avec Andromède Océanologie, vous menez également un travail de cartographie. Racontez-nous.

La cartographie des fonds marins, contrairement à la cartographie de la végétation sur terre, relève du travail de fourmi ! Il faut tout vérifier en plongée... les sonars sondeurs sont vite limités pour obtenir quelque chose de précis.

Nous avons commencé par la cartographie fondamentale, avant de faire de la cartographie appliquée (cartes d'espaces naturels), à destination de parcs nationaux, d'AMP, d'agences de l'eau, etc.). Enfin nous avons voulu faire parler ces cartes, montrer les régressions catastro-

phiques chiffrables, notamment le ravage des ancres sur les herbiers de Posidonie, en Corse et en PACA, avec pour appui des travaux en images et expertises. Tout ce travail fut remonté à l'ancien préfet il y a deux ans, puis au nouveau.

Quels sont vos prochains challenges ?

Nous prévoyons de retourner cet été dans la station bathyale, pour un long séjour de saturation autour du Cap Corse. Plus tard, nous retournerons en Polynésie pour nous intéresser cette fois-ci au comportement du grand requin marteau, extraordinairement furtif et farouche. Il est roi en Polynésie et pourtant, on ne sait presque rien de ses migrations, de ses moments de prédation ou de reproduction. Avec l'équipe, on se donne jusqu'à 2023 pour relever le défi de filmer quelques-uns de ses comportements. Aussi spectaculaires soient-ils, on ignore tout de la plupart des grands animaux, sinon qu'ils existent.

Dans quelle mesure vos explorations vous ont-elles changé ?

Les projets Gombessa, très fédérateurs, sont principalement issus de mes rêves d'enfance. Mais je ne pourrais pas les réaliser sans une formidable équipe autour ! Je suis entouré de personnes dont je suis profondément fier. Les relations humaines ont des nuances infinies. Les expéditions de plongée ont leur vertu : elles soignent l'égoïsme.



Voyager seule : le coup de pouce NomadHer

Entretien avec Hyojeong Kim

“NomadHer est l’une des 8 applications innovantes pour changer le monde, prônant l’indépendance des femmes”, selon Apple. Entrepreneuse sud-coréenne basée à Paris, Hyojeong Kim ambitionne de révolutionner le tourisme. Avec son application NomadHer, elle facilite, depuis 3 ans, le voyage solo au féminin. Hyojeong est également ambassadrice de Girls20 pour la Corée du Sud, organisation qui veut transformer demain en pariant sur les jeunes femmes et en les plaçant au centre des processus de prise de décision. Entretien.



Hyojeong Kim

“Toutes les femmes de ce monde devraient - et devraient pouvoir - voyager en solo, au moins une fois dans leur vie”.

Qui êtes-vous ?

Je suis une rêveuse et une grande voyageuse. J'ai voyagé dans 42 pays en faisant beaucoup de Couchsurfing ! Je pense être aussi une visionnaire. Aujourd'hui, je dirige NomadHer, que j'ai fondée il y a maintenant 3 ans.

Quel fut votre plus beau challenge ?

Créer l'application NomadHer bien sûr dans un premier temps, puis voir les femmes l'utiliser ! C'est un environnement sûr et confortable pour elles, où nous don-

nons de nombreux conseils. Notre communauté s'accroît, répondant à un réel besoin de société. Basés à Paris et en Corée du Sud, nous sommes une équipe de nomades digitaux ! Nous travaillons tous à distance, même avant le Covid. C'est l'une de nos forces.

Comment l'idée de créer NomadHer vous est-elle venue ?

C'est venu par étapes. Je me suis d'abord demandé s'il y avait beaucoup de femmes souhaitant voyager seules comme moi, j'ai

creusé le sujet. Ensuite, je me suis penchée sur les difficultés qu'elles rencontraient en voyageant seules. NomadHer est née à Paris, pendant mes études, alors que je rencontrais des touristes provenant de la planète entière. Je me suis dit alors "*Et si tu créais la communauté de connexion de voyageuses ?*". J'ai pitché mon idée lors de mes cours d'entrepreneuriat et j'ai reçu de nombreux retours positifs de professeurs et de mon entourage.

Vous êtes également ambassadrice au sein de Girls20 ? Quelle est votre mission ?

Participer à accroître l'égalité des sexes, dans ma propre communauté de Corée du Sud ! Girls20, c'est un peu comme le G20, si ce n'est que l'organisation représente les jeunes femmes. Une femme représente chacun des 20 pays. J'ai été sélectionnée en 2015 pour représenter la Corée du Sud. Lorsque vous êtes ambassadrice, vous pouvez proposer vos initiatives, ce qui explique en partie pourquoi j'ai lancé NomadHer, mais l'objectif majeur est l'accroissement de l'engagement des femmes dans l'économie et le secteur social. Nous voulons faire entendre leur voix.

Comment êtes-vous arrivée là ?

Lorsque j'ai postulé pour la première fois, je vivais au Mexique, où j'étais partie vivre seule et alors que j'étais en phase de créa-

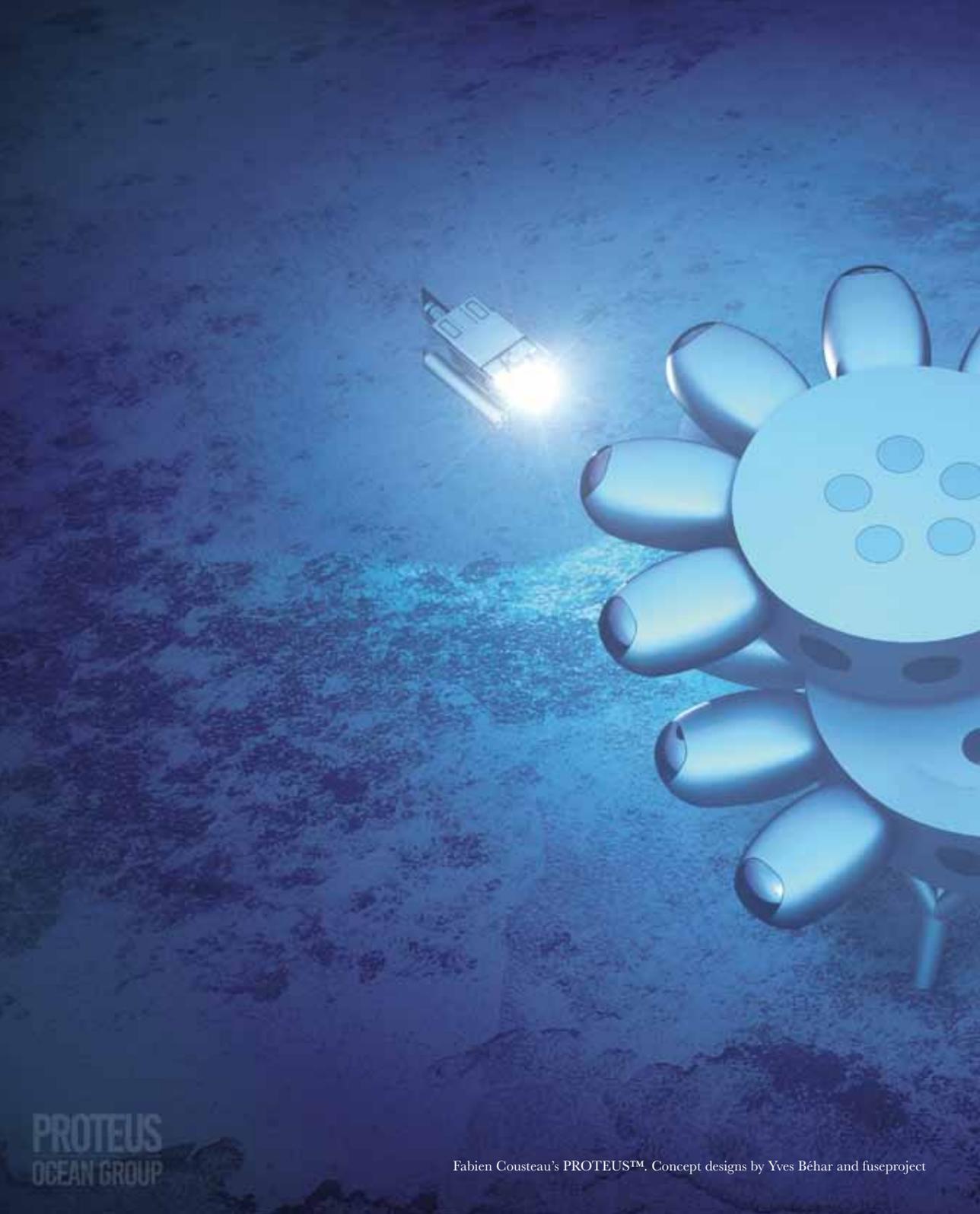
tion de mon entreprise. Je pense que c'est ce qu'ils ont apprécié. J'enseignais également les langues aux femmes, auxquelles j'expliquais le pouvoir de l'éducation. J'avais 21 ans. Girls20 grandissait rapidement et un jour, je fus invitée en Turquie pour participer à une conférence. Plus tard, c'était New-York, à la Fondation Rockefeller. J'y ai rencontré des leaders incroyables du monde entier.

Dans quelle mesure cela vous a-t-il fait changer ?

Nous sommes un immense réseau de femmes ambassadrices de la cause des femmes. Certaines sont mes amies maintenant. Chacune d'entre nous a soit son entreprise, soit son ONG, certaines d'entre nous sont journalistes, scientifiques, ingénieures... Récemment, j'ai donné une conférence pour ONU femmes, expérience rendue possible car notre ambassadrice me recommandait. À cette occasion, j'ai parlé de NomadHer bien sûr, mais j'ai surtout expliqué pourquoi toutes les femmes de ce monde devraient - et devraient pouvoir - voyager en solo, au moins une fois dans leur vie.

Quelle est votre réponse à cela ?

Voyager seule permet d'expérimenter ses faiblesses, définir ses forces et aller de plus en plus profondément en soi-même. ■



PROTEUS
OCEAN GROUP

Fabien Cousteau's PROTEUS™. Concept designs by Yves Béhar and fuseproject

Proteus : l'exploration sous-marine à l'orée d'une nouvelle ère Cousteau

Entretien avec Fabien Cousteau

L'humanité a exploré 5% de l'Océan. Par ignorance, elle a bien davantage investi dans la conquête spatiale plutôt que dans la recherche sous-marine, préférant aller chercher si loin ce qui se trouve peut-être chez nous (informations pour la science, la médecine ou encore l'industrie).

L'idée de Fabien Cousteau est révolutionnaire : Proteus, divinité marine grecque aux aspects protéiformes, donne son nom à la future station d'exploration sous-marine, la plus grande et la plus sophistiquée jamais conçue (370m²).

Installée à 18 mètres de profondeur au large de l'île de Curaçao réputée pour ses immenses récifs coralliens dans la mer des Caraïbes, la base sous-marine devrait être habitable en 2024.

Fabien Cousteau, qui a commencé la plongée à l'âge de 4 ans et qui a passé son enfance sur les légendaires navires de recherche Calypso et Alcyone, continue de repousser les limites du possible.



Fabien Cousteau

“On parle souvent de l’Océan, immensité bleue dont on ignore pourtant tout. Proteus doit devenir la plateforme qui puisse nous relier en temps réel avec ce qui nous permet d’être”.

Proteus sera une première mondiale. Quelles seront ses missions ?

Nos recherches seront axées sur le changement climatique et sur le micro-plastique qui s’infuse dans l’Océan. Nous allons croiser les talents et favoriser l’hybridation des compétences. Le temps de la mission, 12 aquanautes évolueront en effet en permanence au sein de Proteus. Par la suite, nous envisageons de créer un réseau de

bases sous-marines, réparties à sept ou huit endroits stratégiques du globe.

Pourquoi implanter Proteus au large de l’île de Curaçao ?

Il s’agit d’un endroit peu exploré, aux récifs coralliens en très bon état et à la biodiversité fabuleuse ! Cette zone offre des possibilités de recherche approfondie, les fonds marins atteignant par endroits 800

mètres. Le gouvernement de Curaçao, très enthousiaste quant au projet, nous a donné une autorisation d'accès quasiment immédiate.

Comment Proteus sera-t-elle agencée ?

Des conteneurs seront installés à l'intérieur et à l'extérieur pour permettre aux scientifiques d'étudier des organismes et des plantes non stressés, intacts. Il s'agit là d'une avancée majeure : ces organismes ne feront pas de réaction aux changements de pression et de température que supposent habituellement les prélèvements océaniques.

La station sera par ailleurs reliée à la surface par une ligne qui transportera de l'air respirable et des communications. La vie marine et le quotidien à bord de Proteus seront filmés en continu, grâce à une installation de production vidéo et partagés à des universités pour qu'elles puissent suivre, lors de sessions, les recherches et découvertes en cours.

Quelles sont les réponses que vous voulez obtenir ?

Avancer sur la connaissance des fonds marins. Moins de 5% de l'Océan ont été explorés. On parle souvent de cette immensité bleue dont on ignore pourtant tout. Proteus doit devenir la plateforme qui puisse nous relier en temps réel avec ce qui nous permet d'être.

L'humanité s'est dessinée une trajectoire égoïste, mais nous avons l'opportunité de

la faire bifurquer radicalement, dans un laps de temps qui s'abrège de jour en jour. Il est évident que la crise écologique nous affecte profondément, même inconsciemment. Nous sommes dans la 6^{ème} extinction de masse, la seule à avoir été causée par une espèce. L'espèce humaine. Nous n'avons que trop peu conscience du grand tout que nous formons avec la nature, trop peu conscience de l'interdépendance entre toutes les espèces. Nous sommes complètement déconnectés de l'Océan. C'est pourtant grâce à lui que toute vie sur la planète existe.

Comment la première mission s'organisera-t-elle ?

Elle sera dédiée à des randonnées de base et à des recherches appliquées sur les fonds marins aux alentours de Proteus. L'expédition, qui sera réalisée avec mon équipe, consistera à perfectionner les fonctions de Proteus ainsi qu'à étudier la psychologie et la physiologie humaine, puisque nous serons nombreux, 12 (contre 6 en moyenne jadis). Je ne peux pas vous révéler encore sa durée, mais ce que je peux vous dire, c'est qu'elle sera unique ! Pour les missions qui suivront, nous ferons appel à des structures de recherche différentes, en fonction des sujets : recherches de biochimie, perfectionnement de robots, etc. Nous sommes en pourparlers avec le MIT, Nausicaa, l'Institut Océanographique - Fondation Albert 1^{er} Prince de Monaco, et de nombreuses autres.

En 2014, vous avez mené la Mission 31, au sein du laboratoire sous-marin Aquarius, dans les Florida Keys. Est-ce elle qui vous a donné l'envie de créer Proteus ?

Il est évident que la Mission 31 a renforcé nos approches et nos convictions. Nous avons axé nos recherches sur le changement climatique et la surconsommation d'espèces marines (surtout les poissons). Nous avons alors pu être connectés avec plus de 100 000 étudiants pendant 31 jours, c'était formidable. Quand nous avons eu terminé la mission, nous avons transmis nos résultats à Stanford University, au MIT et à Northeastern University, avec lesquels nous avons des partenariats. De nombreux articles de recherche ont été publiés entre 2015 et 2017. Proteus sera d'envergure plus importante, ce qui permettra d'y évoluer relativement longtemps et de pousser plus loin les recherches.

Qu'est-ce qui vous transporte tout particulièrement ?

Créer une station internationale sous-marine était l'un de mes plus grands rêves. Avec Proteus, nous sommes à l'orée d'une nouvelle ère. Il manquait un outil majeur

à l'exploration sous-marine, je m'en suis vraiment rendu compte avec la Mission 31: les sous-marins, les robots et la plongée ne suffisent pas. Un habitat laboratoire sous-marin tel que Proteus ouvre des perspectives extraordinaires.

Par ailleurs, j'ai une passion pour tous les vivants. Je suis heureux en exploration lorsque je découvre une panoplie de vies, de couleurs, de mouvements. Connaître toujours un peu plus l'Océan permet de se connaître un peu mieux. Mon grand-père disait très justement : *“Les gens protègent ce qu'ils aiment, ils aiment ce qu'ils connaissent et ils connaissent ce qu'ils apprennent”*. Il suffit de s'intéresser à l'environnement pour que, naturellement, nos décisions s'ancrent dans une démarche d'amour envers la planète. Nous sommes tous unis à l'Océan, bien commun de l'humanité. Il faut plus d'aquanautes dans le monde ! Rendez-vous compte, il y a eu plus d'astronautes dans l'Histoire que d'océanautes, pour reprendre le terme qui était cher à mes grands-parents. Nous devons faire rêver les jeunes et ne pas accepter le mot impossible, c'est une discipline de vie. Tout est possible si l'on s'y met. Ayez des rêves et des envies profondes de les accomplir !







Traverser à la nage le “continent de plastique”

Entretien avec Benoît Lecomte

5 980 kilomètres : c’est la distance parcourue à la nage et la dérive et sans planche par Benoît Lecomte, nageur longue distance français, en 1988. Il traverse l’Océan Atlantique en reliant, en 73 jours, Cape Code (Massachusetts) à Quiberon. À 31 ans, il est le premier homme à y parvenir.

En 2018, il traverse une partie du Pacifique sur 2800 kilomètres, lors d’une nage baptisée The Longest Swim, brutalement arrêtée en raison d’un typhon. Il est alors accompagné par 27 institutions scientifiques dont la Nasa pour mener des recherches sur la pollution, les migrations des mammifères et l’endurance.

Un an plus tard, le nageur de l’extrême choisit de mettre à profit sa passion pour alerter sur le fléau de la pollution plastique. Il s’attaque au tristement célèbre “continent de plastique”, à équidistance entre Hawaï et San Francisco, dans le Pacifique Nord, dont le vortex est si dense qu’en ont émergé des îles flottantes.

Précédé d’un Zodiac pour lui indiquer la direction et suivi d’un voilier de 20 mètres où se restaurer, dormir et où collaborent des équipes scientifique et médicale, Benoît Lecomte réalise la prouesse de nager dans 555 kilomètres de plastique pendant 80 jours, à raison de 7 à 8 heures par jour.

Retour sur une hallucinante traversée dans une zone grande comme trois fois la France.



Benoît Lecomte

“En nageant dans l’Océan, j’ai vu plus de plastique que de poissons. La solution est entre nos mains : notre façon d’agir est la cause du problème”.

Lors de vos expéditions, vous nagez en moyenne 8 heures par jour. Comment parvenez-vous à garder le cap ?

Tout vient de la préparation psychique, mentale. Dans ce type de challenge où les stimulus sont très limités, le mental doit prendre le dessus. Je me suis donc attelé à créer un emploi du temps pour mon esprit. De nombreux nageurs me surpassent largement au niveau olympique, mais ils seraient incapables de réaliser ce type de challenge. Pendant 8 heures par jour, je

vois toujours le même fond bleu, j’entends toujours le même bruit de l’eau et le goût salé ne varie pas. Pendant des heures, je nage machinalement en regardant la ligne sous l’eau tirée par le bateau qui me précède, un peu comme la ligne au fond d’une piscine. Dans un milieu sans beaucoup de stimulation extérieure, il s’agit de dissocier l’esprit du corps, lâché en auto-pilote et de réactiver des sensations. C’est à moi de les créer. J’ai organisé mes journées en fonction de mes pensées, en m’ap-

pliquant à revivre des moments heureux et en me concentrant précisément sur les sensations. Étais-je à l'extérieur ? Avais-je le soleil sur ma peau ? Quelles étaient les odeurs ?

Dans ces moments, avez-vous encore l'impression de nager ?

Non, je n'y pense plus. En choisissant de faire retourner mon esprit dans un moment bien défini, je travaille sur la notion de temps que je compresse. Le temps est une notion extensible, nous en faisons souvent l'expérience lorsqu'un film de 2 heures nous semble défilé en 10 minutes. Si l'on ne sait pas exactement ce à quoi employer son esprit, on risque de se concentrer rapidement sur des choses négatives (dans mon cas, il ne fallait surtout pas que je pense au froid, à la fatigue, ou encore au mal au dos).

Avec l'expédition baptisée The Vortex Swim, vous vous êtes concentré sur une zone du Pacifique Nord. Pourquoi ?

Le Pacifique compte, malheureusement, 3 vortex de plastique majeurs. En raison des vents et des courants, ils sont assez concentrés. Avec The Vortex Swim, j'ai traversé celui situé à mi-chemin entre Hawaï et la Californie, qui s'étend sur 1,6 million de km². Les 300 milles marins traversés (555 kilomètres) symbolisent les 300 millions de tonnes de plastique à usage unique produites chaque année dans le monde, dont 8 millions de tonnes finissent dans les océans.

Dans ce vortex, nous avons enregistré une augmentation de concentration de plastique de plus 1 000 % par rapport à d'autres zones de l'océan Pacifique. Avec mon équipe, nous avons collecté à la surface de l'eau 45 000 fragments de microplastiques.

Qu'est-il advenu de ces données récoltées ?

Nous nous sommes associés avec l'Institut d'océanographie Scripps, division de l'Université de Californie à San Diego et l'Institut océanographique de Woods Hole, dans le Massachusetts. Les données collectées leur ont été transmises, mais nos recherches ont pris beaucoup de retard, le Covid a tout ralenti. Il y a beaucoup moins d'élèves en présentiel pour effectuer tout le difficile travail d'analyse. Lorsque les morceaux de plastique sont très petits, donc difficiles à sourcer, il faut réaliser de surcroît une analyse de profondeur.

Traverser un continent de plastique à la nage est une démarche tout à fait singulière. Pourquoi ce choix ?

Je veux bousculer. Cela fait partie de ma personnalité, le côté extrême m'attire. Je veux toujours aller là où personne n'est encore allé. Et puis à mon échelle, que puis-je faire pour essayer d'améliorer la vie de mes enfants et petits-enfants ? Voilà la question qui m'anime. J'utilise la nage car elle m'apporte énormément, personnellement. Et puisque j'ai une certaine notoriété, ces expéditions sont pour moi

l'occasion d'alerter le grand public et de collecter des données importantes pour la science. Il est évident que ma démarche attise la curiosité et c'est tant mieux : une personne nageant seule au milieu de l'Océan intriguera nécessairement. Je ne suis pas scientifique, mais j'estime que ma mission est d'alerter l'opinion sur le fléau de la pollution plastique et de faire prendre conscience au plus grand nombre que la solution est entre nos mains : notre façon d'agir est la cause du problème.

Allez-vous communiquer autrement sur cette nage ?

Oui, nous travaillons actuellement sur un documentaire qui apportera une vision holistique du sujet du plastique. C'est à nous de changer notre façon de consommer. Moi qui suis Français naturalisé Américain, je remarque que la conscience écologique est très différente aux États-Unis et en Europe, notamment en France. Les sacs en plastique sont encore distribués aux États-Unis. Je souhaite vraiment que le travail documentaire devienne un but lors de chacune de mes expéditions : la plateforme audiovisuelle est primordiale pour informer.

Quels sont vos plus forts souvenirs de nage ?

Je n'ai réellement eu peur qu'une seule fois dans ma vie et ce n'était pas à cause d'un animal marin, mais bien d'une erreur humaine. Un jour de forte houle lors de la traversée de ma nage dans le Pacifique

en 2018, le Zodiac qui me précédait pour m'indiquer le chemin me perdit de vue. Il fit alors marche arrière, tandis qu'une vague me propulsa en avant... Je vis le bateau arriver et je me suis dit que c'était fini, que j'allais mourir. Mon cerveau se mit alors mis en mode overdrive pour fuir. Mais c'était trop tard, l'hélice me percuta en plein front. Mon tuba, qui était au-dessus de ma tête, fut coupé par l'hélice. J'ai saigné, mais c'est tout. Je suis un miraculé. Évidemment, le sang a attiré les requins, mais je suis rapidement remonté à bord du voilier. Le médecin m'a ausculté et fort heureusement, toutes mes blessures étaient superficielles. C'est la seule fois où j'ai vraiment eu peur car je suis bien dans l'eau, les animaux marins sont de formidables compagnons. J'ai fait d'émouvantes rencontres avec des oiseaux, dauphins, baleines, requins bleus et requins makos. Les animaux font preuve d'une remarquable curiosité. Ils n'avaient pas peur, venaient autour de moi, tout en gardant une certaine distance. Même les albatros venaient se poser à mes côtés ! Il m'arrivait d'étendre mon poing, alors, avec leur bec, ils me donnaient des petits coups. Avec les requins, je le concède, mon cœur battait plus vite. Mais je ne me suis jamais senti en danger dans l'eau. Vraiment jamais. ■





L'hydrogène, carburant de l'espoir

Entretien avec Jérémie Lagarrigue

Energy Observer est le premier navire hydrogène visant l'autonomie énergétique, sans émission de gaz à effet de serre ni particules fines. Équipé de 200m² de panneaux solaires, il puise son énergie dans la nature. Parrainé par Nicolas Hulot, cet ancien bateau de course a été reconditionné en vaisseau du futur à propulsion électrique. Aujourd'hui, Jérémie Lagarrigue, ingénieur, est aux commandes d'EODev, filiale d'Energy Observer créée pour industrialiser et commercialiser les solutions issues des retours d'expérience d'Energy Observer. Navigateur hors pair multi-médaillé (championnats de France, européens et mondiaux, détenteur du record absolu de vitesse mondiale en voilier en 2009 à bord de l'Hydroptère), Jérémie Lagarrigue, aussi membre de l'Advisory Board de FinX, explique comment il participe à l'émergence des systèmes de propulsion des navires de demain.



Jérémie Lagarrigue

“Il n’y a rien de plus intelligent que la nature”.

À vous qui êtes membre de l’Advisory Board de FinX, qu’est-ce qui vous a plu dans cette aventure ?

Il n’y a rien de plus intelligent que la nature. Il suffit de regarder les poissons. Leur queue ne tourne pas. FinX, c’est la même approche. C’est la première fois que je voyais un projet qui entendait et répondait à ma démonstration par l’absurde : les animaux marins se déplacent sans hélice. FinX est une approche véritablement disruptive et intelligente.

Par ailleurs, vous le savez aussi bien que moi, “*C’est impossible*” est une phrase qui

revient souvent : “*C’est impossible de faire fonctionner une voile carrée*”, “*C’est impossible de faire fonctionner les bateaux avec de l’hydrogène*”, etc. Force est de constater que c’est non seulement possible, mais qu’en plus ça se fait plutôt bien.

Energy Observer est un navire du futur à propulsion électrique. Comment fonctionne-t-il ?

Energy Observer fonctionne grâce à un mix d’énergies renouvelables et à un système de production d’hydrogène décarbonée à partir d’eau de mer. Ce processus

est relativement standard. Pourtant, nous nous démarquons par un système d'électrolyse.

C'est-à-dire ?

Il existe deux grandes façons de produire de l'hydrogène au niveau industriel. La première, le reformage, suppose la libération de CO₂ et de monoxyde de carbone, très nocifs pour l'atmosphère. Il s'agit de faire réagir du méthane avec de l'eau pour obtenir un gaz de synthèse contenant de l'hydrogène. Aujourd'hui, cette technique représente 98% de la production d'hydrogène.

La seconde façon, c'est l'électrolyse, que l'on a choisie à bord d'Energy Observer. Ce procédé se développe petit à petit et consiste à casser la molécule d'eau H₂O grâce à une activation électrique dans l'eau. C'est très simple. Prenez une borne + et une borne -, mettez-les dans l'eau et faites passer de l'électricité entre les deux. L'hydrogène et l'oxygène vont nécessairement se séparer : il sera alors possible de les récupérer individuellement.

Votre procédé est un peu plus complexe car réalisé à partir d'eau de mer. Expliquez-nous.

En effet. Nous avons été les premiers à l'embarquer à bord d'un bateau et à le faire à partir d'eau de mer. L'eau de mer pompée passe par un système de filtration appelée osmose inverse, car il faut récupérer la saumure, cette eau dont la concentration en sel est très élevée. Le concentré

d'eau salée et l'eau déminéralisée sont ainsi séparés. Il faut répéter la procédure une seconde fois pour avoir de l'eau vraiment pure. Cette eau, vous l'avez compris, sera ensuite électrolysée pour permettre la production d'hydrogène.

En plus du système de filtre mis en place pour l'eau, nous en avons créé un autre pour l'air ! L'environnement marin est très nocif pour la pile à combustible, ainsi que pour les électrolyseurs. Tout l'enjeu aujourd'hui est d'être capable de bien filtrer l'air et donc l'oxygène qui entre dans notre système. Et c'est là que l'on a développé un savoir-faire spécifique.

Selon vous, l'hydrogène est-il la clef pour demain ?

C'est l'une des clefs. Et c'est une grosse clef. La seule molécule aujourd'hui capable de remplacer le diesel en conservant une densité énergétique aussi importante, c'est l'hydrogène.

Quels sont les pays à la pointe en matière d'hydrogène ?

Le Japon. De nombreuses solutions hydrogène ont été mises en place après Fukushima. Dans la même veine, l'Allemagne, qui a souhaité arrêter tout ce qui était nucléaire, accélère très fortement son développement en hydrogène.

Et la France ?

Pour l'instant, nous sommes en queue de peloton. Mais la France occupe un positionnement médian en Europe. Il y a 2

ans, il n'y avait rien. L'année dernière, nous avons observé de nombreux projets pilotes subventionnés. Maintenant, il y a réellement un écosystème hydrogène qui se développe, poussé grâce à la perspective de Paris 2024.

Quel est votre prochain défi ?

Proposer des motorisations hydrogène aux

bateaux ayant vocation à être utilisés dans des environnements qui veulent être protégés. Le but d'EODev est d'industrialiser une solution à coût abordable, efficace, compacte, pour que cette technologie puisse se démocratiser. ■





Vers une mutation considérable du secteur de la plaisance

Entretien avec Hervé Gastinel

Hervé Gastinel a accompagné de très grands groupes dans leur stratégie à l'international et leur transition environnementale. Président de Ponant depuis mars 2021, ancien CEO de Bénéteau, ancien Directeur Stratégie & Corporate Planning du Groupe Saint-Gobain, Hervé Gastinel est membre de l'Advisory Board de FinX et investisseur privé. Extrêmement attentif aux avancées du secteur nautique, il partage les grands défis que, selon lui, cette industrie doit relever.



Hervé Gastinel

“La remise en question du secteur nautique doit être presque totale”.

Quel est votre regard sur le secteur du nautisme aujourd’hui en matière environnementale ?

La remise en question du secteur nautique doit être presque totale en ce qui concerne l’analyse du cycle de vie, c’est-à-dire la conception, l’usage et la fin de vie des bateaux. Or, la prise de conscience environnementale est encore très faible. C’est un grand chantier qui démarre pour le monde de la plaisance.

Comment le marché évolue-t-il au regard des motorisations ?

Les moteurs électriques ou hybrides repré-

sentent encore une part marginale du parc de bateaux de plaisance. Il n’y a pas suffisamment d’applications convaincantes du point de vue de la puissance et de l’autonomie, à coût acceptable, alors que l’on voit se développer des motorisations thermiques de plus en plus puissantes et bien maîtrisées. Elles sont d’ailleurs plébiscitées par le grand public, avec des propulsions hors-bord allant au-delà de 400 CV. Les gros bateaux à moteur inboard peuvent consommer plusieurs centaines de litres de carburant par heure. Ce sont des consommations gigantesques d’énergies fossiles avec toutes les conséquences environne-

mentales que vous imaginez bien. Si l'usage souhaité par les plaisanciers reste un sujet sensible, les problèmes liés à la conception et à la fabrication des bateaux ne doivent pas être occultés pour autant. L'éco-conception est très peu développée à ce jour et les processus de fabrication des bateaux en polyester ont peu changé depuis plus de cinquante ans. Or, ces procédés de fabrication sont émissifs, de substances dangereuses, donc toxiques. Et que fait-on des matériaux composites en fibres de verre en fin de vie ? Plus globalement, que fait-on des bateaux en fin de vie ?

Où en est l'industrie du recyclage et de la gestion de fin de vie des bateaux ?

C'est en train d'évoluer. Mais la gestion des bateaux en fin de vie doit s'anticiper dès l'origine, au moment de la conception pour intégrer les problématiques de recyclage.

La fin de vie des bateaux et leur retraitement est pour moi un sujet sur lequel la profession peut et doit avancer rapidement. Nous avons été pionniers en ce domaine chez Beneteau avec la FIN (Fédération des Industries Nautiques) et avons créé l'APER, filière française de déconstruction des bateaux de plaisance qui trie les déchets et les gère sur leur fin de vie. On observe trop souvent des bateaux ventouse laissés en décharge dans des ports, qui polluent l'environnement. Quelques milliers de bateaux ont été déconstruits par ce biais. La Commission Européenne s'y intéresse de près. Tout cela est en train

d'évoluer, mais le contexte économique n'est pas très favorable en ce moment.

Pensez-vous que la crise sanitaire détourne les priorités en termes de transition écologique ?

Oui et cela peut paraître paradoxal compte tenu de l'importance de ces sujets. Tous les chantiers sont à la peine, absorbés dans les problématiques de court terme. Pour certains, les plans de restructuration gérés dans l'urgence et la panique ont pris le pas sur les réflexions de moyen ou long terme, pourtant essentielles. C'est bien de protéger les marges, mais il faut penser à l'avenir et rester innovant.

Quels sont les grands chantiers sur lesquels vous avez travaillé et que vous souhaitez voir émerger ?

Je viens de l'industrie des matériaux de construction, une industrie beaucoup plus avancée dans ce domaine. J'ai accompagné le Groupe Saint-Gobain pendant près de 3 ans en tant que Directeur de la Stratégie. Le Groupe est extrêmement innovant sur les matériaux, avec des analyses de cycle de vie effectuées depuis des années. Chez Beneteau, nous avons retenu deux grands axes avec le projet Turquoise lancé en 2018. Améliorer les processus de fabrication, c'est-à-dire investir massivement dans les usines pour dépolluer la production et se diriger vers des processus de fabrication propres (infusion, injection, infujection...). Cela s'est aussi traduit par de gros investissements sur les ventilations

et le traitement de l'air ambiant : il s'agit de protéger les salariés des émissions polluantes. On a travaillé avec de grands groupes chimiques, sur des résines à bas taux d'émission de styrènes, l'un des composants qui pose problème. L'autre axe est l'éco-conception. Beneteau, dont la mission est de créer des bateaux, doit faire un gros travail de réflexion sur l'intégration des matériaux et l'ingénierie, pour privilégier l'usage de composants plus recyclables. La fibre de verre, très compétitive et très bien maîtrisée aujourd'hui dans les chantiers, offre beaucoup d'avantages. Mais il faut travailler sur des solutions de long terme qui permettent de remplacer la fibre de verre par des matériaux plus innovants et plus respectueux de l'environnement.

Que faut-il faire pour éveiller les consciences ?

De la pédagogie, montrer des alternatives au grand public et tester les solutions du futur (Energy Observer le fait très bien !*). Il faut ensuite être capable de passer à l'industrialisation à un prix compétitif. La demande du public est encore très versatile. Il suffit d'aller dans des grands salons nautiques internationaux comme à Miami pour constater que des bateaux sur-motorisés au bilan carbone très négatif sont toujours très recherchés. L'honnêteté oblige à reconnaître que les consommateurs sont encore paradoxaux dans leurs comportements et rarement prêts à payer pour des bateaux plus écologiques.

Quelle est votre conviction concernant l'hydrogène ?

L'hydrogène me paraît plus prometteur pour le nautisme que l'électrique au regard des contraintes que nous évoquions précédemment. La pile à combustible présente énormément de mérites et permet de traiter les problèmes liés aux batteries électriques. L'hydrogène peut être produit à bord de grosses unités ou stocké avec des réservoirs adéquats. L'enjeu de l'hydrogène est l'équipement des ports, qu'il faudra doter de capacités de stockage et d'alimentation suffisantes. Un soutien des pouvoirs publics sera nécessaire. D'importants investissements nationaux et européens ont lieu actuellement. On parlera assez vite à mon sens de taux d'équipement plutôt que de problématiques techniques.

Avez-vous l'espoir de voir cette industrie se transformer en profondeur ?

Oui j'ai bon espoir, il y a une tendance de fond extrêmement forte et, je le crois, irréversible, encouragée par la loi PACTE de 2019 et la création du label "société à mission". Il faut encourager les entreprises à faire preuve de responsabilité en ce domaine. C'est tout l'enjeu de la RSE. Oui, on va dans la bonne direction.

* Voir entretien avec Jérémie Lagarrigue.





18

Connaître, impliquer, protéger pour profession de foi

Entretien avec Sabine Roux de Bézieux

Nourrie par la passion de la mer et souhaitant participer à sa protection, Sabine Roux de Bézieux co-crée La Fondation de la Mer en 2015. Elle en est depuis lors aux commandes, fédérant les acteurs du monde de la mer pour porter leur passion et leurs convictions auprès de 70 millions de Français et plus largement 500 millions d'Européens. Comme Sabine le dit si bien "*La mer est l'avenir de la Terre et mère de toutes les batailles*". En effet, quel serait le sens des travaux d'éducation si l'état des océans ne permettait plus la vie sur Terre ?



Sabine Roux de Bézieux

“La mer est l’avenir de la Terre et mère de toutes les batailles”.

Quelle est la première réussite de la Fondation de la Mer ?

Celle d’exister. Avec un espace maritime vaste comme 20 fois le territoire de la métropole, comprenant 10% des récifs coralliens et 20% des atolls de la planète, la France détient le second plus grand espace maritime au monde après les États-Unis. Seul pays sur lequel le soleil ne se couche jamais, la France a un devoir d’exemplarité. Je suis fière de me dire que nous avons, en France, un ministère de la Mer, même

si ses ressources sont limitées au regard des challenges, titanesques.

Quel est le fléau majeur pour l’Océan ?

D’abord le réchauffement climatique et donc l’acidification de l’Océan, régulateur du climat.

Ensuite les pollutions physique et chimique qui se déversent dedans. En amont, sur terre, il faut réduire nos émissions de GES et traiter 2 sujets : les eaux et

les déchets. 3.5 personnes sur 5 sur la planète n'ont pas accès à un système de traitement des eaux usées. Je suis allée marcher à plusieurs reprises dans le désert, j'y ai vu du plastique à des milliers de kilomètres des côtes. Il finira par se décomposer et se retrouver dans la mer. La pollution à terre a des conséquences majeures sur la santé humaine, avant même d'arriver dans l'Océan. Le projet Plastic Odyssey, porté par Simon Bernard* est en cela très astucieux, pensé low-tech pour des populations qui n'ont pas de système de gestion de déchets.

L'Océan est inexploré et il est peu aisé de protéger ce qui nous est inconnu. L'une des missions de votre Fondation est de favoriser l'étude des océans.

On a dévoyé notre rapport à la nature. Connaître, protéger et impliquer, voilà la profession de foi de la Fondation. Nous avons besoin de l'Océan. Des centaines de millions de personnes en vivent. Lorsque l'on cultive, que fait-on d'autre sinon utiliser la nature pour le bien de l'être humain ?

Pouvez-vous détailler ?

Connaître, parce que l'on ne connaît rien de l'Océan. Les molécules issues des mers prennent peu à peu place dans les cosmétiques et la santé. Des start-ups biotech émergent. Mais 90% des espèces marines restent à découvrir. La surface de la Lune a mieux été cartographiée que celle de l'Océan.

Nous soutenons la recherche, encourageons

les jeunes à s'informer et offrons des bourses pour les doctorants en biologie, ingénierie, mais aussi en histoire ou littérature. Ensuite, il faut protéger bien sûr, parce que la mer doit être libre et exploitée avec sagesse. Beaucoup de personnes agissent concrètement sur le terrain, on a donc souhaité rassembler ceux qui travaillent déjà de façon très opérationnelle en éduquant les populations aux enjeux de pollution et en organisant des collectes de déchets. Notre plateforme web "Un geste pour la mer" en est le fruit et réunit une centaine d'associations en France et depuis peu en Afrique francophone. La protection des écosystèmes marins est capitale.

Quels sont-ils ?

Les récifs coralliens sont les plus connus. Avec sa Zone Économique Exclusive, la France détient 10% des récifs coralliens de la planète, qui abritent un quart de la biodiversité marine. Les mangroves, ces forêts marines très menacées, situées entre la haute mer et la terre, qui protègent les populations à terre de la houle, de l'érosion et de tous les phénomènes climatiques majeurs, font aussi partie des écosystèmes à protéger absolument. Protéger les mangroves, c'est protéger ce qui vit à l'intérieur, ce qui s'y reproduit et par effet ricochet les personnes qui vivent à terre. Un quart des mangroves a disparu ou est très menacé. Enfin, les herbiers sont indispensables, ces plantes qui poussent au fond de l'Océan ont un rôle sur la captation du CO2 et

sur la production d'oxygène. Ils favorisent les nurseries et le développement des juvéniles, donc le développement de la vie dans l'Océan. Notre prochaine plateforme "SOS Corail" recensera les projets les plus solides scientifiquement dans l'Outre-Mer français pour protéger ces espaces-là. Nous travaillons avec l'État pour cela, qui a la responsabilité de ces espaces puisqu'il s'agit du domaine public.

Enfin, il faut impliquer : chacun peut être et doit être un acteur en faveur d'une mer protégée. Nous travaillons pour le grand public, en partenariat avec toute une série d'événements, mais également de façon assez étroite avec l'Éducation Nationale, avec laquelle nous avons une convention pour développer des kits pédagogiques pour les enfants. Ces kits sont téléchargeables sur notre site "Merci la Mer" et la Fondation fournit gratuitement le matériel (manuels, clefs USB, outils, etc.).

L'objectif de la France d'atteindre les 30% d'aires marines protégées en 2030 vous paraît-il concevable ?

Nous n'en sommes plus très loin. La France est très à la pointe en matière d'aires marines protégées. Notre ZEE est tellement grande ! Nous protégeons les Kerguelen dans le grand Sud, la Polynésie... il s'agit de millions de km². La France protège aussi des îles éparses du Canal de Mozambique, magnifiques réserves de biodiversité. Les pays frontaliers n'ont pas les moyens de posséder une police des mers ou une marine nationale comme nous. Ils

se retrouvent avec des eaux pillées et très appauvries. Avec notre marine nationale, nous avons la capacité de surveiller ces espaces-là. Il en va de notre responsabilité. Sans surveillance, il ne sert à rien d'avoir des zones marines protégées. Cependant, autour de la métropole, nous sommes bien loin des 30% d'AMP et je ne pense pas que nous y parvenions un jour.

Que pensez-vous du rôle de l'État ?

On peut se plaindre de la lenteur de certaines démarches ou d'un excès de prudence de la part des ministères, mais nous n'avons pas d'autre choix que de travailler avec l'État. Des initiatives privées, comme la nôtre, complètent ses actions. Si l'on veut toucher les 12 millions d'élèves de France, il faut travailler avec l'Éducation Nationale. Même chose pour les aires marines protégées sous surveillance de l'État français. Si l'on ne veut pas faire de l'anecdote, il faut travailler avec le ministère de la Transition Écologique et le ministère des Outre-mer.

Que pensez-vous du rôle de l'entreprise ?

L'innovation n'est jamais venue des États. À la Fondation, nous soutenons ceux qui innovent pour vivre de façon plus sobre. Je viens de vous parler du grand public, des enfants, mais nous visons aussi les entreprises. Si elles sont grandement responsables du mauvais état dans lequel la planète est aujourd'hui, elles sont aussi la solution. On ne trouvera pas de solution

sans elles et FinX en est un exemple. Je suis chef d'entreprise, je crois profondément à l'initiative de l'entrepreneur. Nous sommes d'ailleurs à l'initiative de la création des Mer Angels, les Business Angels de la Mer.

Vous venez de créer le Référentiel Océan. En quoi consiste-t-il ?

C'est une première mondiale, ça n'existe nulle part ailleurs. En collaboration avec le Boston Consulting Group et le ministère de la Transition écologique, nous avons créé cet outil qui permet aux entreprises, quels que soient leur secteur et leur taille, d'évaluer leur impact sur l'Océan et d'adapter leurs modèles économiques. Nous nous sommes appuyés sur les cibles de l'Objectif Durable 14 de l'ONU, relatif à la mer et à la vie aquatique et dont les entreprises se désintéressent totalement. On leur explique donc comment s'y intéresser de façon simple et surtout pourquoi. Je sais que l'OCDE est très intéressée, le Parlement Européen aussi.

Pour plus de facilité, nous venons de lancer Ocean Approved, le site qui permet aux entreprises de récupérer le Référentiel Océan, de participer à des forums avec leurs pairs et d'avoir accès aux experts de la Fondation.

Quelles sont vos sources d'inspiration ?

La mer ! Elle est ma grande source d'inspiration et d'engagement. Les milliers de personnes qui agissent concrètement

pour l'Océan, chercheurs, responsables d'ONG, chefs d'entreprises innovantes, le sont également.

Êtes-vous optimiste pour la suite ?

Par nature ! Je suis une marathoniennne. Je sais que tout prend du temps et que cela en vaut la peine. Nous avons deux valeurs majeures à la Fondation : droiture et imagination. La droiture de pensée, de parole et d'action. Je m'explique. Nous sommes entourés de personnes qui souhaitent nous faire peur. Nous faisons très attention à être solides dans ce que nous disons. Nos paroles doivent être positives et constructives. C'est aussi par des petites actions et des grands projets que l'on peut faire changer les choses. Quant à la droiture d'action, c'est simple : on dit ce que l'on fait et on fait ce que l'on dit. Ensuite, il faut capitaliser sur l'imagination. Encore une fois, c'est d'une évidence déconcertante : la manière dont les sociétés occidentales se sont développées jusqu'à présent ne fonctionnera plus demain. À 7 milliards d'êtres humains, il va falloir faire preuve d'imagination pour faire autrement. C'est ce que fait FinX en concevant son moteur. La planète a besoin de millions de gens imaginatifs, droits, honnêtes, sérieux.

64% de la surface de la planète n'appartiennent à aucun pays : c'est la haute mer. Les Nations Unies travaillent à une base de gouvernance commune et durable pour la haute mer : la BBNJ (Marine Biodiversity of

*Areas Beyond National Jurisdiction).
Qu'en pensez-vous ?*

C'est évidemment une bonne chose. La Convention des Nations Unies sur le Droit de la Mer, signée à Montego Bay en 1982, avait défini des ZEE (Zones Économiques Exclusives). À cette époque, l'envergure des eaux sous juridiction nationale était de quelques milles nautiques seulement, à la portée d'un boulet de canon. Ces distances ont été par la suite rallongées, elles sont de 200 milles nautiques aujourd'hui. Cependant, il ne faut pas oublier que lors de la négociation de Montego Bay, il était très compliqué d'aller en haute mer. Aujourd'hui, nos technologies permettent d'aller très loin et il est donc nécessaire de réglementer la manière dont les pays utiliseront cet espace commun.

La BBNJ, seule convention actuellement en cours de négociation à l'ONU, concerne les ressources de la biodiversité et uniquement la colonne d'eau. Je précise qu'elle ne concerne ni la pêche, qui reste libre, ni l'exploration des grands fonds marins. Au niveau mondial, c'est l'AIFM, l'Autorité internationale des fonds marins, peu connue, qui régit les règles internationales pour l'exploitation des sols et sous-sols marins. Elle accorde des permis d'exploration des fonds marins, ceux des dorsales par exemple, ces lieux de rencontre des grandes plaques océaniques, extrêmement riches en métaux rares. Sur ces dorsales et sous la supervision ultime de l'ONU, l'AIFM a donné des autorisations d'explo-

ration à un certain nombre de pays, dont la France qui a un permis d'exploration dans la zone de Clarion-Clipperton, dans le Pacifique Nord.

La France dispose d'un fort potentiel de développement des EMR (Énergies marines renouvelables), compte tenu des atouts naturels de son territoire. Quelles sont les EMR avec lesquelles il faudra compter ?

Le sujet de l'énergie est très compliqué. Avec le fossile, nous sommes arrivés au bout d'un système, nous ne pouvons plus continuer de prélever du pétrole et du gaz comme nous le faisons depuis plus d'un siècle. Nous n'avons pas réussi à traiter la question des déchets nucléaires et en même temps, la France est l'un des pays qui émet le moins de CO₂, justement grâce au nucléaire. Même les partis écologistes se posent la question du nucléaire. Je suis interrogative, je vous réponds simplement en tant que citoyenne car je ne suis pas scientifique.

Quant aux énergies marines renouvelables, ou autres, elles sont formidables sur le papier. Mais on voit aussi leurs limites : selon le rapport de l'ADEME sur l'autonomie énergétique, il faudrait que le territoire français soit couvert de 17% d'éoliennes en 2050 pour compenser la sortie totale du nucléaire. Ce n'est même pas une question d'acceptabilité par les Français, il n'y aurait de toute façon pas assez d'endroits avec des vents propices.

L'éolien flottant semble en revanche très intéressant contrairement à l'éolien posé en mer, catastrophique pour les fonds marins (la pose des piliers en béton est brutale) et très visible, étant proche des côtes. On peut imaginer des fermes d'éoliennes plus loin des côtes, moins problématiques pour les oiseaux et la vie sous-marine, où la circulation halieutique est moindre et où les vents sont plus intenses et réguliers. Une première éolienne offshore flottante au large du Croisic fonctionne déjà. Mais le transport de l'électricité, une fois produite,

est la nouvelle équation à résoudre, car on constate d'importantes pertes d'énergie entre le moment où elle est captée et le moment où elle arrive à terre.

Notre société a beaucoup fonctionné avec des énergies monolithiques. Je pense que nous sommes à l'aube d'un nouveau modèle qui fonctionnera avec un mix énergétique, en fonction de la géographie, des vents, de la géothermie, etc. L'énergie est selon moi l'actuel véritable enjeu pour l'humanité. ■

** Voir entretien avec Simon Bernard.*

*“You must unite behind the science.
You must take action.
You must do the impossible.
Because giving up can never ever be an option”.*

GRETA THUNBERG



À l'écoute du son du silence

Entretien avec Michel André

Michel André est un homme éclairé, vibrant. En embrassant une profession à mission, il a décidé de dédier sa vie à l'écoute des animaux, ceux que nos capacités humaines ne nous permettent pas d'entendre sous l'eau ou encore ceux que l'on ne voit pas, ou si peu, et que l'on abîme par ignorance.

À la tête du Laboratoire d'Applications Bioacoustiques (LAB) de l'Université Polytechnique de Catalogne, BarcelonaTech (UPC), Michel André a créé, avec son équipe, une technologie d'acoustique intelligente pour écouter et identifier les animaux, leurs comportements et leur santé. Ses compétences en bioacoustique lui ont permis de développer une appréhension fine de la pollution sonore marine, afin d'étudier les effets physiologiques et pathologiques sur les voies de réception acoustique des organismes et animaux marins. Également professeur à l'UPC, ingénieur en biotechnologies de l'Institut National des Sciences Appliquées de Toulouse (INSA), Michel André ouvre les portes d'un nouveau monde, celui du silence. En invitant à une puissante et nécessaire reconsidération de la vie marine, il propose ici un voyage sensoriel, avec dévouement et humilité.



Michel André

“Les océans vont mourir à cause du bruit. Toute la chaîne alimentaire est affectée dans toutes les mers du monde”.

“Les océans vont mourir à cause du bruit. Toute la chaîne alimentaire est affectée dans toutes les mers du monde”. Après 25 années de recherche, votre constat est sans appel. Implacable.

L'équilibre des océans dépend des sons. Imaginons notre planète plongée dans le noir le plus absolu soudainement et pour toujours. Notre voix ne portant qu'à quelques mètres, nous ne pourrions plus communiquer, nous n'entendrions plus les animaux qui pourraient représenter un danger et nous ne pourrions plus nous

déplacer. La seule possibilité que nous aurions pour survivre serait alors de développer d'autres moyens de communication, d'autres aptitudes.

C'est exactement ce qui est arrivé aux habitants de la mer. Le son est leur seule façon de communiquer et d'échanger des informations, puisque la lumière ne pénètre pas sous l'eau à plus de quelques mètres de profondeur. Le son est la vie. Polluer ces canaux de communication revient à condamner les animaux à des déséquilibres irréversibles. Un exemple. Plus de 100 000 porte-conteneurs sillonnent

les mers tous les jours, sans parler des bateaux de pêche, de plaisance, etc. C'est un brouhaha constant, cacophonique. En fonction des sons produits, les dommages sur les animaux deviennent chroniques. Je fais souvent le parallèle avec le smog, vous savez cette pollution atmosphérique, cette espèce de brume jaunâtre qui pèse sur les villes, qui ne tue personne sur le court terme, mais qui entraîne des difficultés respiratoires et des pathologies sur un temps plus long. Rapporté à des sources sonores, ce phénomène est identique sous l'eau et engendre des souffrances auditives considérables.

Vous avez commencé par inventer un ingénieux système pour empêcher les navires d'entrer en collision avec les cétacés et donc protéger la vie marine. De quoi s'agit-il ?

Au début des années 1990, aux Îles Canaries, il y eut plusieurs collisions entre des grands cétacés et des ferries (les bateaux naviguaient à vive allure, plus de 45 nœuds, transportant des touristes entre les îles). Si aucun accident humain n'était encore à déplorer, des baleines et des cachalots perdaient systématiquement la vie. En 1992, survint à la suite d'une de ces collisions un premier décès humain. La compagnie maritime décida alors de financer un projet de recherche pour comprendre les causes des accidents. Et c'est en effet à ce moment-là que notre technologie est entrée en jeu.

La situation était très complexe. Pour vous

donner un ordre de grandeur, un cachalot (le plus grand odontocète avec des dents) se nourrit d'une tonne de calamars par jour. Cette nécessité l'oblige normalement à migrer sur de grandes distances pour trouver ses ressources alimentaires. Or, aux Canaries, de par l'incroyable diversité de vie marine de cette région, ces invertébrés s'y trouvent en abondance, ce qui explique le caractère résident de cette population de plus de 300 cachalots dans les îles. Malheureusement, c'est aussi là que les routes maritimes sont les plus fréquentées. Exposés 24 heures sur 24 à un bruit assourdissant, les cachalots ont, petit à petit, perdu leur capacité auditive jusqu'à ne plus pouvoir éviter les collisions avec ces navires. Le risque est réel : cette population pourrait être décimée dans quelques années. Cela entraînerait un déséquilibre extraordinaire de toute la chaîne alimentaire : 300 tonnes de céphalopodes ne seraient plus ingérées quotidiennement. Cette situation ne représente qu'une goutte d'eau dans l'Océan mais elle n'est nullement un scénario catastrophe de science-fiction. L'Océan est proche du point de rupture et la technologie représente peut-être une de nos dernières chances de rétablir cet équilibre perdu. Pour faire face à ce problème, nous avons décidé de tourner le problème à l'envers. Au lieu de demander aux cétacés de laisser la place aux bateaux, nous avons utilisé le fait que les cachalots émettent 80% de leur temps des sons caractéristiques qui leur permettent de trouver leur nourriture

pour les détecter et alerter les navires de leur présence pour éviter les collisions. Ce système, appelé WACS (Whale Anti-Collision System) est à l'origine d'une approche plus complexe que nous avons développée depuis.

Vous avez fondé un laboratoire en 2003, que vous dirigez actuellement. Comment travaillez-vous ?

La technologie que nous avons développée pour pouvoir écouter sous l'eau et dans les forêts nous a permis d'entrer dans une nouvelle dimension sensorielle et d'acquérir des compétences pour comprendre cette dimension jusqu'à présent ignorée, du fait de notre incapacité physiologique de la percevoir. Notre rôle - et notre responsabilité - est d'extraire des données pour mieux saisir les enjeux de cet équilibre naturel, voire de le restaurer. Cette approche permet en quelque sorte de recréer les paysages sonores qui nous entourent, au-delà de notre propre perception et d'être ainsi en mesure d'alerter des altérations liées au changement climatique ou à des activités humaines qui pourraient menacer cet équilibre. En plus d'être dotés d'un nouveau sens, nous avons la chance, en tant que bio-acousticiens, de pouvoir nous intéresser à tous les écosystèmes simultanément, quels que soient leur position géographique, grâce à la possibilité d'ubiquité qu'offre cette technologie.

La pollution sonore est un problème planétaire. Si ce problème peut commencer à être solutionné dès la construction des

bateaux, en isolant les salles des machines par exemple, nous avons, de notre côté, mis au point des technologies qui permettent aux industries travaillant en mer de limiter l'impact de leurs activités. Nous leur permettons de détecter en temps réel la présence de certaines espèces à risque et de suspendre quelques minutes leurs opérations, le temps que les animaux s'éloignent de la source de pollution qui peut leur être fatale. C'est certes plus compliqué pour les manœuvres militaires qui introduisent volontairement des sons pour détecter la présence de bateaux ennemis.

Pour vous donner quelques exemples, un dauphin côtier a une sensibilité à hautes fréquences, tandis que les baleines, qui communiquent à très longue distance, sont plus sensibles aux basses fréquences. Nous avons établi la sensibilité de nombreuses espèces au travers d'audiogrammes, pour connaître le seuil acceptable de bruit au-delà duquel leur vie serait menacée. Notre laboratoire a également identifié des traumatismes acoustiques chez des invertébrés exposés à des sources de bruit anthropiques (crustacés, coquillages, céphalopodes, méduses, coraux, etc.), eux qui n'ont pas d'oreilles à proprement parler, mais des organes sensoriels leur permettant de percevoir leur environnement à travers les vibrations associées aux sons. Le son comprend en effet deux composantes. La pression acoustique, que l'on perçoit en intensité. Et la composante mécanique associée directement à la vibration des particules qui permettent la créa-

tion et la transmission du son. Ces espèces sont plus sensibles à l'aspect mécanique du son : elles n'entendent pas mais vibrent. Curieusement, la structure de ces organes est d'ailleurs extrêmement similaire à celle de notre oreille interne et les traumatismes engendrés par le bruit, identiques en sévérité. En résumé, le LAB appartient à une université publique. Nous répondons à des appels d'offres sur des sujets identifiés par la Commission Européenne, ce qui ne nous laisse que peu de liberté pour œuvrer dans certaines régions ou sur des espèces menacées qui pour l'instant n'ont pas retenu l'attention des administrations publiques. Nous avons aussi créé une start-up pour accompagner les efforts des industries offshore qui diminuent l'impact sonore de leurs activités. Mais dans ce cas encore, notre contribution est sujette aux nécessités des opérateurs.

Vous avez créé The Sense of Silence Foundation en 2014. Sur quels projets travaillez-vous ?

Avec la même technologie, The Sense of Silence Foundation œuvre exclusivement pour la préservation de la vie sauvage, sans contrainte et en toute indépendance. Depuis 2016, nous développons un projet majeur en Amazonie. Drones et images satellites nous informent tous les jours de l'état d'avancement de la destruction de la forêt. Mais nous n'avons pas de données sur ce qu'est la vie sous la canopée. Quelques études partielles se basant sur peu d'échantillons renseignent ponctuelle-

ment sur l'état de conservation d'un territoire particulier, mais il est impossible d'extrapoler les résultats d'une région à l'autre car la forêt est très diverse (parties immergées, sèches, reliefs, etc.). Pour cette raison, nous avons proposé notre technologie d'écoute en poursuivant un but : identifier et suivre les espèces, telles que les jaguars, grands singes, oiseaux, poissons, dauphins roses, chauves-souris, insectes, etc., pour établir un état des lieux de la santé de la plus grande forêt au monde en établissant des indicateurs éco-acoustiques de sa biodiversité. Nous avons démarré cet ambitieux projet dans la réserve de développement durable de Mamirauá en Amazonie, au Brésil. Afin d'obtenir une carte acoustique de la région, nous avons disposé des nodes, à points fixes et à intervalles réguliers, dotés de capteurs et de caméras qui communiquent entre eux et qui permettent de détecter des sons à très longue distance. D'ici à 2025, nous souhaitons positionner ce réseau de capteurs dans toute l'Amazonie, pour prendre son pouls et juger de sa capacité de résilience face à la multiplication de barrages, à la surpêche mais aussi aux mines qui déversent du mercure dans les rivières. Nous travaillons en étroite collaboration avec les communautés indigènes, garantes de la biodiversité, qui non seulement nous aident à identifier les lieux où nous déployons les nodes, mais nous permettent aussi d'identifier certaines sources sonores que nous ne connaissons pas et qui ne sont pas encore décrites dans la littérature scientifique.

L'objectif fondamental de cette collaboration est de former des jeunes issus de ces communautés pour les intégrer dans l'équipe de recherche.

Nous sommes également engagés sur un autre projet majeur "À l'écoute des pôles", en Arctique et Antarctique, où la glace fond à une vitesse accélérée. Il existe une vraie nécessité d'obtenir des données de référence sur la biodiversité marine de ces deux régions avant que les activités humaines ne les envahissent définitivement. On observe déjà de nouvelles espèces évoluer dans des eaux qu'elles ne fréquentaient pas jusqu'à maintenant. Là aussi, nous allons déployer des capteurs acoustiques permanents, dont les données seront mises à disposition des autorités pour contribuer à la gestion future des Pôles.

Y a-t-il des réglementations environnementales particulières dans ces régions ?

Un traité existe, protégeant le continent Antarctique de toute activité humaine sauf les bateaux de croisière. Avec les bateaux d'exploration scientifique, ce sont les seuls autorisés à pénétrer, en saison, c'est-à-dire de novembre à mars (rappelons que la saison est d'ailleurs de plus en plus longue, dû à la fonte des glaces ; elle débute parfois en octobre).

La taille des bateaux, ainsi que le nombre de passagers autorisés à débarquer à chaque escale, sont limités (maximum 100 passagers). Néanmoins, la pollution sonore créée par ce trafic maritime en croissance

n'est pas contrôlée pour le moment. Il est urgent de mettre en place des mesures de protection de l'environnement. En Arctique, le problème est différent. Il n'y a pas ce genre de traité. Tout dépend du Conseil de l'Arctique et des pays limitrophes. Des données scientifiques sont indispensables pour convaincre les gouvernements d'épargner ces régions qui devraient absolument demeurer des écrans écologiques.

Comment appréhendez-vous l'avenir ?

Le temps est compté. Je suis optimiste quant à notre capacité de résilience. Nous avons à notre disposition des technologies qui peuvent pallier les erreurs que nous avons commises dans le passé, quand nous n'avions pas encore conscience de l'ampleur des conséquences négatives de nos activités. Mais il n'y a pas encore de décision environnementale qui permette de développer de façon généralisée un vrai changement. Notre société n'est pas préparée et je nous mets tous ici dans le même sac : nous sommes co-responsables du développement industriel et de ses effets sur l'environnement. Ce n'est pas parce que nous ne sommes pas physiquement sur le bateau qui extrait du pétrole des fonds marins que nous ne sommes pas directement intéressés par les produits qui en découlent. Je souhaite que la communauté scientifique reçoive les moyens suffisants pour mettre en œuvre les actions nécessaires pour veiller sur la biodiversité et régénérer les habitats endommagés. C'est

désormais une course contre la montre, une question d'années. Les changements à venir sont malheureusement inéluctables et nous allons être témoins, dans 10 à 15 ans, de profonds bouleversements qui vont changer notre société. Il faut nous y préparer et mettre en place tous les mécanismes scientifiques et technologiques pour protéger l'équilibre naturel de la planète duquel nous dépendons.

Comment se fait-il que l'être humain ait mis 80 ans avant de se pencher sur le sujet de la pollution sonore marine ?

Quand on se baigne en mer, on peut être dérangé par un sac en plastique venant rompre la beauté du paysage sous-marin. Moins par un bateau qui fait du bruit. Et encore moins par le bruit de ce bateau sous l'eau. Pourquoi ? Parce que notre oreille n'entend pas sous l'eau, ou très mal. Et que le bruit n'est pas visible. Nous avons introduit dans l'eau pendant 80 ans, inconsciemment et sans questionnement aucun, de multiples sources de pollution

sonore (bateaux, recherche de pétrole, manœuvres militaires, construction de ports, parcs à éoliennes, etc.), qui ont envahi ce monde sous-marin qui nous était complètement inconnu, où les sons se propagent cinq fois plus vite que dans l'air et à des distances qui peuvent atteindre des centaines de kilomètres. Parce que notre perception de ce monde était limitée, nous l'avons ignorée, nous avons décidé qu'elle n'existait pas. Nous avons cette vanité humaine à croire - et c'est peut-être l'un de nos traits les plus intéressants - que la réalité n'existe que si nous sommes capables de la percevoir, de l'entendre, de la toucher ou de la voir. Or, cette dimension sonore sous-marine est vitale pour tous les habitants de la mer. L'équilibre de l'Océan, donc de la planète, en dépend. Le programme scientifique à mettre en œuvre est titanesque mais il devrait permettre de retrouver cet équilibre perdu et de nous donner une opportunité de réparer certaines de nos erreurs avant que leurs conséquences ne deviennent irréversibles pour les vivants. ■



L'éolien offshore flottant, levier décisif pour l'humanité

Entretien avec Antoine Rabain

Fin connaisseur du marché émergent des Énergies Marines Renouvelables, Antoine Rabain, qui accompagne depuis 15 ans des organisations publiques et privées dans leur transition vers la décarbonation, met toute son énergie à essayer de les transformer en profondeur.

Ingénieur conseil, conférencier, président du Club HEC “Économie verte” et président fondateur de Geckosphere, dont l'objectif principal est de réconcilier enjeux écologiques et économiques, Antoine Rabain signe en avril 2020 avec 2 co-auteurs un article scientifique dorénavant considéré comme une référence : “*Mais pourquoi diable chercher à convertir des énergies renouvelables en mer ?*”.



Antoine Rabain

“Au sein des différentes filières des énergies marines renouvelables, l'éolien en mer représente selon moi le plus grand potentiel de toutes les énergies confondues, terre et mer”.

À quel point l'anthropocène a-t-elle radicalement changé le visage de la planète ?

De très nombreux dérèglements climatiques ont eu lieu depuis 4,3 milliards d'années. Mais si l'on s'appuie sur les 20 000 dernières années, l'humanité les a accélérés d'un facteur 100. Le GIEC explique

que les activités humaines ont un impact inédit sur le climat : c'est l'anthropocène. Nous pourrions, si rien ne change, passer de 15 à 20 degrés en 200 ans, soit une accélération d'un facteur 100. Aujourd'hui, la moyenne annuelle sur la planète est de 15 degrés Celsius. Il y a 20 000 ans, la moyenne était de 10 degrés, l'agriculture

n'existait pas, l'Océan avait son niveau 120 mètres plus bas et les glaces de l'Arctique arrivaient à Londres. Ces 5 degrés de différence sont l'un des scénarios du GIEC si l'on ne change pas de trajectoire avec nos émissions de gaz à effet de serre dans les trois prochaines décennies.

Notre compréhension des impacts présents est faible, comme l'acidification de l'Océan sur l'ensemble de la biodiversité marine, alors qu'il observe un rôle déterminant dans la machine climatique et dans sa capacité d'absorption d'une partie de son dérèglement.

Le critère d'exigence autour de l'enjeu environnemental ne fait que croître. Certains projets ne voient pas le jour si la chaîne d'impact est trop risquée et l'incertitude trop forte, ce qui aurait été tout à fait différent il y a 50 ans. Il faut se demander si l'impact est acceptable du point de vue des bénéfices que l'on peut espérer, puis arbitrer, ce qui signifie faire de réels choix de société. Autrement dit, on met la nature dans une balance : les impacts sont-ils tolérables comparés aux avantages ? De la même manière que l'on attribue un prix à la vie dans certains business plans, d'autres déterminent un coût à la nature pour équilibrer les leurs. Cela permet d'arbitrer de manière très/trop rationnelle quant au budget qu'il faut allouer pour la sécurisation des activités et comment réagir lors d'accidents graves. On peut bien sûr s'interroger sur la pertinence de tout cela.

La maritimisation de l'économie est un réel tournant. Vous êtes très engagé sur la promotion de l'éolien en mer. Comment évolue-t-il ?

La France a le 2^e plus grand domaine maritime au monde après les États-Unis : 11 millions de km². Présente dans tous les océans et tous les continents (avec les DOM), sa responsabilité est gigantesque. Pour l'expliquer plus simplement, je dis souvent que le soleil ne se couche jamais en France ! À la suite du Grenelle de l'environnement de 2007, le Grenelle de la mer avait défini pour la France un objectif pour les énergies marines renouvelables (EMR) de 6 gigawatts à l'horizon 2020, équivalent à 6 centrales nucléaires en termes de capacité installée. Or, il n'y a toujours pas, à ce jour, de mégawatt en exploitation... En revanche, 6 projets pilotes ont été attribués, dont le premier à Saint-Nazaire, en cours de construction et le deuxième à Saint-Brieuc, dont la phase de construction a été lancée, menés par EDF et Iberdrola, 2 des 3 énergéticiens qui travaillent en France sur le développement des champs éoliens en mer.

Mais pourquoi diable chercher à convertir des énergies renouvelables en mer ?

Parce que nous n'avons pas le choix. L'enjeu aujourd'hui consiste à construire un avenir où l'on va maîtriser et minimiser les impacts pour continuer de développer un

bien-être. Si l'on veut la neutralité carbone en 2050, il va certes falloir faire preuve de sobriété dans notre consommation et repenser la mondialisation des échanges, mais l'énergie sera toujours nécessaire. Il faut donc absolument décarboner sa production.

La réponse mondiale à la transition énergétique est, selon moi, la montée en puissance drastique des énergies renouvelables, plus grand levier d'atténuation pour viser la neutralité carbone à l'horizon 2050. Mais les seules filières terrestres (hydroélectricité, éolien, solaire, biomasse, géothermie) ne suffiront pas pour répondre à l'équation climatique. Alors pourquoi diable aller chercher les énergies renouvelables en mer ? Encore une fois, parce que l'on n'a pas le choix et parce que les ressources océaniques représentent un potentiel stratégique. Au sein des différentes filières des énergies marines renouvelables, l'éolien en mer représente selon moi le plus grand potentiel de toutes les énergies confondues, terre et mer. C'est aussi le discours, certes récent, de l'Agence Internationale de l'Énergie, qui, dans un rapport publié en septembre en 2019, qualifie le potentiel de l'éolien flottant de "quasi illimité".

Comment le marché mondial de l'éolien en mer est-il aujourd'hui structuré ?

À ce jour, encore 100% - ou presque - du marché commercial de l'éolien en mer est bâti sur des fondations posées (acier,

béton). Mais ces dernières montrent leurs limites : il n'est pas possible de les disposer au-delà de 50 mètres de profondeur d'eau. L'éolien flottant, en revanche, permet de chercher de meilleurs vents plus loin en mer, où la profondeur des eaux peut atteindre 200 mètres, voire au-delà à terme.

Quels sont les grands avantages de l'éolien flottant ?

Je souhaite rappeler tout d'abord que toute activité humaine a un impact sur l'environnement, quelle qu'elle soit. Cependant, l'éolien flottant est vraisemblablement moins destructeur pour l'environnement : l'éolienne est tirée depuis le port et ses flotteurs, ancrés, ne sont pas censés bouger durant 20 ans. Ce qui n'est pas le cas de l'éolien posé, dont les fondations doivent être creusées à l'aide d'énormes machines, provoquant d'importantes vibrations lors de la phase de construction.

Quel est votre regard sur le transport maritime ?

Il est l'élément central du dispositif mis au point par l'humanité pour mener à bien la mondialisation exacerbée des échanges. En 40 ans, l'humanité a choisi de concentrer ses investissements sur les centres de production en Asie et de faire exploser la demande en transport de marchandises et de personnes par bateau. A-t-on besoin d'autant de bateaux et d'échanges ? Je me pose la question.

Il y a donc deux paramètres à faire évoluer, outre le fait de baisser les flux. Il

s'agit de décarboner le transport : même si l'on ne change pas le besoin, il faudra transformer les bateaux. Et décarboner la motorisation, aujourd'hui avec le GNL et demain peut-être avec l'hydrogène et ses dérivés (méthanol, ammoniac...) ou le tout électrique. Les forces véliques peuvent aussi être intéressantes (bateaux à voiles, kites, voiles intelligentes...). Cependant, n'oublions pas que si la technologie est indispensable, elle ne nous sauvera pas. Il nous revient d'abord et avant tout de nous interroger sur notre mode de consommation.

Êtes-vous optimiste ?

Je vois le verre à demi plein, sinon je ne me lève plus. Quand Statoil, l'équivalent de Total en Norvège, investit des milliards d'euros dans l'éolien en mer depuis 2010 et décide de changer de nom pour Equinor, alors oui, j'ai espoir. Quand Dong - Danish Oil National Gas -, l'équivalent de Total au Danemark, décide d'un virage stratégique vers l'éolien en mer et d'un changement de nom pour Ørsted - en référence à l'un des grands inventeurs de l'électricité danois -, alors oui, j'ai espoir. Le fondamental qui se cache derrière le marketing apparent est fabuleux : ces grands industriels experts du milieu marin mettent à profit leur savoir-faire technologique sur de nouveaux marchés d'énergie, plus respectueux de l'environnement. ■

Quel est votre point de vue concernant l'hydrogène ?

Je consacre depuis 2 ans un tiers de mon temps professionnel à l'hydrogène maritime vert (non carboné), formidable opportunité de réponse, néanmoins sous conditions. Dans quels cas l'hydrogène sera-t-il plus intéressant que le tout électrique ? Pour quels usages pourra-t-il l'emporter ? C'est, avant tout, à ces deux questions qu'il faut pouvoir répondre. Demain, peut-être, pourra-t-on produire de l'hydrogène en mer par des champs éoliens massifs qui irrigueront par bateaux le monde entier.

Le mot de la fin ?

Depuis 2 ans, je fais des pas de côté (par le biais de serious game notamment) pour faire prendre conscience à tous types de publics (citoyens, étudiants, élus, dirigeants et collaborateurs) de l'enjeu environnemental et de sa complexité : tout est lié, interdépendant : systémique. Si vous ne les connaissez pas encore, je vous conseille d'expérimenter 2 ateliers, la Fresque du Climat et la Fresque Océane ! Avec des approches holistiques, professionnelles et personnelles, il s'agit de révéler l'enjeu, réfléchir et toucher, non seulement la tête, mais aussi le cœur... et les jambes, pour donner envie de s'engager et de transformer le monde !



*“It always seems impossible
until it’s done”.*

NELSON MANDELA

Le succès d'une entreprise : avant tout une question de croyances !

Entretien avec Jean-François Galloüin

Professeur à CentraleSupélec et à l'ESSEC, responsable d'un Master Spécialisé "Centrale Essec entrepreneurs", fondateur, ancien dirigeant d'entreprises et investisseur, Jean-François Galloüin, doté d'une perception très fine du monde entrepreneurial, suit de nombreux jeunes - et moins jeunes - dans leur parcours de création d'entreprise. Culture business, nouvelles dynamiques, entreprise libérée, il évoque pourquoi l'aventure entrepreneuriale est surtout une histoire de croyances.



Jean-François Galloüin

“L’aventure entrepreneuriale est une aventure très personnelle”.

À quoi correspond, selon vous, la réussite d’une entreprise ?

Tout dépend de votre point de vue. Celui du fondateur, de l’actionnaire, du salarié, de l’État, de la communauté ? Il s’agit de se demander pourquoi je crée une entreprise alors que je pourrais être salarié. Ceux qui créent ont un objectif très personnel, qui peut être très variable d’une personne à une autre. Beaucoup d’études ont été réalisées pour connaître les moteurs qui gravitent autour de la création d’entreprise. L’envie de vivre une aventure ? Le besoin d’indépendance ? Le besoin d’impact positif sur la société, la nature ? L’appât du

gain ? Le critère de la réussite, notion toute relative, dépend des motivations initiales. Prenons l’exemple d’un produit qui trouve son marché, qui a un impact positif mais une performance économique faible. Pour d’aucuns, il s’agira pourtant d’une réussite. Évidemment, pour un économiste ou un professeur de management, les critères demeurent beaucoup plus généraux : ils s’en tiendront d’abord au chiffre d’affaires, à sa progression et à la rentabilité. Cela fait plus de 20 ans que j’accompagne des étudiants. Je leur dis que l’aventure entrepreneuriale est une aventure très personnelle. Je leur dis “*C’est vous qui allez vous faire*

plaisir, c'est vous qui allez décider de ce que vous souhaitez faire et de ce qui vous satisfera !".

Votre regard sur la réussite a-t-il changé ?

Aujourd'hui, il est beaucoup question d'entreprise libérée. Comment peut-on sortir de cette sacro-sainte organisation pyramidale ? Il est vrai que je sens un glissement. L'objectif économique, jadis prépondérant, diminue progressivement au profit d'une envie d'impacter, nouvelle préoccupation des entrepreneurs d'aujourd'hui. Je vous donne un exemple relatif à un cours que j'enseigne depuis 20 ans à CentraleSupélec. Au cours de mes 5 premières années, le sujet des entreprises à impact n'existait pas. C'est à la demande des élèves, il y a une quinzaine d'années, que l'on a commencé à y consacrer des sessions, autour de sujets comme l'énergie, la gestion de l'eau, le vieillissement de la population, etc. Cette année, les étudiants travaillent sur des cas d'entreprises réelles et 3 sur 4 sont des entreprises à impact !

Quelles nouvelles dynamiques ressentez-vous ?

Le mouvement de la GreenTech est arrivé sur le devant de la scène au début des années 2000, avant les fonds à impact. Pour la première fois, on était prêt à abandonner un peu de performance économique pour, en contrepartie, créer un impact social positif. C'est le principe de l'impact investing. En tant qu'investisseur, je me

préoccupe de plus en plus de la façon dont une innovation peut être reçue au regard de l'impact. Le minimum qu'on lui demande, c'est d'être neutre.

En revanche, il faut le souligner, il y a toujours eu des personnes qui ont eu la volonté de changer le monde, d'impacter positivement. Or avant, on séparait ces personnes de celles qui étaient dans une culture purement capitaliste. Les frontières s'estompent dorénavant, on le remarque jusque dans les associations : en adoptant une culture business, certaines verront leur influence amplifiée.

Les jeunes générations sont très sensibles à l'impact écologique. C'est devenu un critère fondamental dans leur choix d'entreprise, autant chez les femmes que chez les hommes. Si l'entreprise n'a pas un impact au minimum neutre, au mieux positif, ils ne s'y engageront pas.

Qu'englobe le concept d'entreprise libérée ?

Il s'agit d'essayer de repenser le "contrat social" créé au sein de l'entreprise entre le patron, les actionnaires et les différents employés, en redonnant plus d'autonomie aux salariés, pour qu'ils s'impliquent davantage, s'approprient plus les projets et soient mieux responsabilisés. Bien sûr, cela devient compliqué quand l'entreprise croît. La notion même du management doit alors être repensée. Il s'agit d'un vrai champ de recherche. Encore aujourd'hui, on ne sait pas bien quel est le bon modèle.

On rejette le modèle ancien, sans avoir bien défini quel pourrait être le nouveau. Les modèles organisationnels sont en perpétuelle évolution.

Que pensez-vous du rôle politique de l'entreprise ?

C'est une question très compliquée, c'est l'histoire du paradoxe de l'œuf et de la poule. L'acteur politique, c'est l'élu. Mais qui est derrière ? Le citoyen. Or, les citoyens sont les consommateurs. Certes, les entreprises peuvent influencer, orienter, mais elles restent pluggées au consommateur. Si l'on reformule, l'entreprise vend à des personnes qui ont envie d'acheter le produit. Le patron de l'entreprise peut en partie influencer, dans la mesure de ce que les consommateurs sont prêts à acheter et de ce que la réglementation permet. Et qui est derrière la loi ? Le citoyen. Tout est très imbriqué. Qui influence l'autre ? Finalement, l'entreprise crée-t-elle ou subit-elle ?

Le succès d'une entreprise est donc lié au contexte...

Tout à fait. Une entreprise peut-elle créer un marché ? Ou ne fait-elle que révéler des marchés, des demandes latentes ? Certains d'entre nous sont prêts à manger des steaks végétaux au goût de viande. Les industriels qui commercialisent ces produits-là aujourd'hui, auraient-ils réussi il y a 20 ans ? Il est permis d'en douter : nous n'aurions probablement pas été prêts. C'est le contexte qui doit être favorable.

Vous évoquez la notion de croyance, fondamentale, en cas de création d'entreprise. On se lance dans l'aventure parce que l'on croit en son projet. Sans preuve, sans savoir s'il va fructifier... Au fur et à mesure, cette croyance devient tangible (ou non). Pourriez-vous développer ?

La création d'une entreprise est un parcours, un ensemble d'hypothèses. C'est d'abord l'hypothèse de la personne qui pense être capable, qui croit que c'est possible, en attendant la preuve. La deuxième hypothèse, c'est la personne qui croit qu'il y a des personnes qui vont être intéressées par ce qu'elle propose et qui vont acheter son produit. La troisième hypothèse, c'est l'équation économique, à minima, rentable. C'est à chaque fois un coup de poker. On connaît des exemples marquants qui n'ont pas fonctionné. Le Newton par exemple, projet d'Apple qui préfigurait la tablette tactile, lancé en 1993 et abandonné en 1998. Ou plus récemment Google et son projet Google Glass, abandonné pour le grand public en 2015. Tous les entrepreneurs font, constamment, des hypothèses, plus ou moins audacieuses. Enfin, il y a la cible que vous visez. Parfois, vendre cher est moins risqué ! Si vous vendez un produit de luxe à 10€, les gens ne l'achèteront pas, ne considérant pas cela comme du luxe. La cohérence dans le luxe impose que ce soit cher. Ce sont là des réflexions autour de la perception de la valeur. Le travail de l'entrepreneur est d'avancer et de valider, ou d'invalider

parfois, des hypothèses. Et la dernière d'entre elles, c'est l'hypothèse d'exécution, que chacun fait, aussi bien l'entrepreneur innovant que celui moins innovant. Pour ce dernier, si son offre est déjà bien connue (par exemple un projet de boulangerie), il émettra l'hypothèse qu'il saura bien proposer ses produits, comme les autres ont su le faire avant lui et deviendra un bon dirigeant plutôt qu'un créateur au sens innovateur.

À quoi pourrait ressembler l'entreprise de demain ?

En 1990, pouvait-on imaginer le télétravail ? Non, cela aurait été de la science-fiction. Il est fascinant de constater l'accélération considérable lors des 3 dernières décennies, notamment au regard de la vitesse d'absorption de certaines technologies par les marchés. En combien de temps un produit atteint-il les 80% de parts de marché ? La voiture a été lancée au début du siècle dernier. Il a fallu environ 80 ans pour que 80% de la population en possède une. La radio ? Il a fallu attendre 60 ans. La télévision ? Ça diminue, c'est 20-30 ans. Les ordinateurs ? 20 ans. Les smartphones, quelques années, 5 ans tout au plus. Plus l'on se rapproche de notre

époque et plus les vitesses d'absorption des technologies augmentent considérablement. En tant qu'entrepreneur et en tant que manager, on a fortement intérêt à être le plus agile possible.

Votre réflexion vise-t-elle seulement les technologies ? Nos cultures changent-elles aussi vite que nous absorbons les technologies ? Les habitudes de consommation sont-elles également concernées ?

On constate qu'on est capable de changer de comportement très rapidement, plus ou moins sous la contrainte. Je pense à l'interdiction de la cigarette dans les lieux publics, les nouvelles habitudes alimentaires, sanitaires (la pandémie de Covid-19 en est l'exemple frappant le plus récent), le rapport à la propriété qui évolue avec la location d'appartement via Airbnb par exemple, l'achat d'une voiture qui n'est plus vraiment un sujet pour les jeunes aujourd'hui, etc. Les générations mutent très rapidement, tout est corrélé. La génération d'après est marquée par l'environnement que lui laisse la précédente. ■



Le mix tech et social au service du bien commun

Entretien avec Jeanne Bretécher

Jeanne Bretécher est co-fondatrice et Présidente du Social Good Accelerator, think-tank qui défend les modèles de la social tech et l'accélération numérique de l'économie sociale en Europe. Elle est également fondatrice et directrice associée de YOurmission, cabinet de conseil en stratégie d'engagement sociétal en lien avec les Objectifs de Développement Durable de l'ONU. Début 2021, elle confiait : *“2021 sera une année de résilience. Puisseions-nous, citoyens et organisations, trouver les ressources et le courage pour régénérer l'économie, la démocratie et relever le défi environnemental et sociétal plus que jamais prégnant”*.



Jeanne Bretécher

“On n’a jamais autant parlé d’économie sociale, que ce soit les décideurs politiques, les jeunes diplômés ou encore les étudiants, de plus en plus nombreux à se diriger vers des métiers qui ont du sens. Ils sont nombreux à privilégier cela à la rémunération”.

Qu’est-ce que le Social Good Accelerator ?

Le développement des social tech et les modèles numériques de l’économie sociale avec deux enjeux : faciliter la transformation numérique des organisations de l’économie sociale et développer les “licornes” numériques de ce secteur. Nous développons le réseau européen des social tech (European network for People, Planet and Social Tech).

Qu’est-ce qui vous a emmenée sur les chemins de l’innovation sociale et technologique ?

Je suis une militante de longue date de l’économie sociale et solidaire (ESS) au niveau européen, farouchement optimiste, attachée à la liberté d’entreprendre et aux coopérations ! Pour préserver notre patrimoine démocratique et social et dans un monde où les ressources sont finies, il va falloir redistribuer davantage la valeur créée et prendre en considération la valeur sociale et environnementale générée par les organisations. Il ne s’agit plus aujourd’hui de se concentrer uniquement sur la valeur économique, mais bien d’avoir une vision globale de la valeur générée.

Nous constatons des signaux faibles* :

l'économie sociale est en accélération. Nous travaillons avec la Commission européenne sur le plan d'action Européen pour l'Économie sociale. Je constate une volonté réelle de faire changer cette économie d'échelle au niveau institutionnel, à la fois à Bruxelles mais aussi dans un certain nombre d'États membres, dans lesquels l'écosystème de l'économie sociale est déjà mature, notamment dans les pays latins et au Royaume-Uni. Nous avons cette particularité en Europe d'avoir une économie sociale qui est extrêmement dynamique et qui se développe ! 1 entreprise sur 8 qui se crée aujourd'hui en Europe fait partie de l'économie sociale.

Quels sont les signaux faibles dont vous parlez ?

On n'a jamais autant parlé d'économie sociale, que ce soit les décideurs politiques, les jeunes diplômés ou encore les étudiants, de plus en plus nombreux à se diriger vers des métiers qui ont du sens. Ils sont nombreux à privilégier cela à la rémunération.

Quant aux contraintes liées au développement durable, à la fameuse Théorie du Donut**, elles sont aussi un moteur pour l'économie sociale, qui est une économie raisonnable, qui fait avec les ressources à disposition et qui plafonne les ambitions de profit. La notion de "lucrativité limitée" est convergente avec la Théorie du Donut.

Avoir conscience que nos ressources sont limitées et que l'on va devoir repenser nos

modes de production et de consommation pour survivre vient alimenter finalement ce que l'économie sociale construit depuis des décennies, accentué par la crise du Covid, laquelle, je l'espère, provoquera un changement de paradigme. L'humanité se rend compte qu'elle est extrêmement fragile et qu'il est temps de relocaliser un certain nombre d'éléments, comme l'alimentation et la production pharmaceutique.

Quels sont les écueils auxquels vous vous confrontez ?

Les acteurs de l'économie sociale utilisent la tech pour résoudre des problématiques. Pourtant, dans les grandes discussions autour du numérique européen, ils ne faisaient pas partie, jusqu'à très récemment, de la conversation politique, alors qu'ils apportent un point de vue critique et alternatif sur les dérives de l'économie technologique numérique, je pense notamment à l'ubérisation. Ils proposent des alternatives concrètes comme des modèles de plateformes coopérativistes respectueuses des droits sociaux, des équipements numériques sobres, ou des technologies ouvertes en open data***.

Quels sont vos grands axes de travail au sein de Social Good Accelerator ?

Nous travaillons sur deux volets principaux. Le premier est le volet lobbying, afin de parvenir à porter notre voix à Bruxelles et à Strasbourg. Nous essayons de faire entrer ces organisations dans le débat avec la

Commission européenne et au Parlement Européen. Ensuite, il y a le volet recherche et prospection. Nous faisons de l'analyse des besoins et des freins de ces organisations de l'ESS dans leur transformation numérique. Nous allons d'ailleurs lancer un travail de recherche sur les écosystèmes génératifs, gouvernés par des organisations à but non lucratif.

Pourriez-vous donner un exemple ?

OpenStreetMap est un projet collaboratif de cartographie en ligne qui vise à constituer une base de données géographiques libres du monde, en utilisant le système GPS. C'est une base de données générées par les citoyens, un peu comme Wikipedia. Des start-ups et des grands groupes vont utiliser la donnée et générer ainsi de la valeur économique. Ensuite, une instance de gouvernance interviendra pour surveiller le fonctionnement et s'attacher à ce que les principes démocratiques soient préservés et la valeur correctement répartie. C'est un modèle extrêmement vertueux! Cela fait partie de l'économie sociale et solidaire numérique, mais ce n'est pas encore très connu du grand public. Avec cet exemple, nous avons un modèle à la fois coopératif, parce qu'il y a 3 parties

prenantes qui travaillent ensemble et à la fois génératif parce que chaque partie prenante contribue activement à la création de valeur collective et de "lucrativité limitée", voire de "non-lucrativité", permettant de garantir un fonctionnement au service du bien commun.

Quel est votre grand défi ?

Le community organizing**** et la création d'un centre de ressources partagé au niveau européen ! En ce moment, nous avons 2 projets. Tout d'abord, la Social Tech Academy, avec des webinaires de sensibilisation aux méthodes et outils numériques pertinents à développer dans les organisations de l'ESS. Il n'existe pas encore de centre de ressources, c'est pour cela que l'on veut documenter les métiers numériques de l'ESS. Ensuite, nous souhaitons créer une communauté européenne des social tech. Cela n'existe pas encore non plus ; nous venons, dans ce cadre, de publier notre "Social Tech Atlas", répertoire qui référence les social tech au niveau européen !

Et puis bien sûr, l'un de nos prochains grands défis est la demande de financement.

* *Éléments de perception de l'environnement, opportunités ou menaces, qui doivent faire l'objet d'une écoute anticipative.*

** *Théorie de Kate Raworth, ancienne économiste au sein de l'ONG Oxfam. Le Donut, ou Doughnut model, est un schéma en forme de beignet symbolisant une économie durable, alliant le concept de frontières planétaires avec le concept de frontières sociales.*

*** *L'open data sont des jeux de données numériques, privées ou publiques, dont l'accès et l'usage sont laissés libres aux usagers.*

**** *Le community organizing décrit le processus par lequel des organisations ou des individus construisent et animent une communauté d'intérêts pour avoir plus de pouvoir et mieux faire valoir leurs intérêts communs face aux institutions publiques, aux entreprises, aux propriétaires, et dont les décisions impactent leurs vies.*





Lamazuna invente l'entreprise de demain

Entretien avec Laëtitia Van de Walle

Laëtitia Van de Walle, pionnière consciente et engagée, a créé, avec Lamazuna, un nouveau modèle d'entreprise. Lamazuna, boutique de cosmétiques naturels et leader de la cosmétique zéro déchet en France, est une promesse de bouleversement pour le modèle économique tel qu'on le connaît aujourd'hui. Bâti comme un éco-lieu dans la Drôme, il abritera, demain, une crèche d'entreprise et sera entouré de vergers et de jardins dont les potagers alimenteront le restaurant d'entreprise.



Laëtitia Van de Walle

“J’ai pris conscience de l’impact qu’ont les entrepreneurs. J’ai remis en question leur rôle et le développement des produits, ce qui m’a incitée à aller le plus loin possible : je fais du bio, du vegan, du zéro déchet, du made in France et avec tout cela l’envie de faire toujours mieux”.

Comment vous définiriez-vous ?

Lamazuna ou moi ? (rires)

Les deux !

Vous avez la réponse dans ma question ! Je suis entrepreneuse, visionnaire et pionnière du zéro déchet et mue par l’envie de faire.

Comment Lamazuna est-elle née ?

Lamazuna est née avec les lingettes démaquillantes lavables et réutilisables, idée produit pourtant très basique. Avant, je conditionnais mes premières lingettes dans un sachet en plastique. J’ai acheté 10, 100 sachets, 1000 sachets. Et puis un jour, j’ai compris que des personnes fabriquaient du plastique quelque part dans le

monde pour mon idée, censément écologique. C'est ainsi que j'ai pris conscience de l'impact qu'ont les entrepreneurs. J'ai remis en question leur rôle et le développement des produits, ce qui m'a incitée à aller le plus loin possible : je fais du bio, du vegan, du zéro déchet, du made in France et avec tout cela l'envie de faire toujours mieux.

Racontez-nous les débuts de Lamazuna.

Lamazuna a été créée en 2010 et s'est construite au fil du temps. Les premiers salariés sont arrivés il y a 5 ans. Aujourd'hui, la marque imagine un modèle d'entreprise dans sa globalité. J'avais envie de permaculture. Nous allons donc remplacer les tickets restaurant par le jardin ! Il fut un temps, la poubelle de la cuisine débordait, mais je ne pouvais pas demander aux collaborateurs de ne pas manger de fast-food. Il fallait que j'invente la solution pour régler ce problème !

D'où vient l'idée de la micro-crèche ?

Nous sommes dans la Drôme, loin de tout, il fallait pouvoir attirer des profils de qualité si l'on voulait pouvoir continuer de grandir. La micro-crèche est un argument car la moyenne d'âge des collaborateurs est très jeune. Et puis, je suis de nature curieuse ! Une micro-crèche zéro déchet est-elle réalisable ? Personnellement, je pense que oui. Maintenant, il va falloir le prouver ! Par ailleurs, nous voulons obtenir la

labellisation "Jardin remarquable" pour notre futur jardin en permaculture, qui est en train d'être dessiné. Il sera planté l'année prochaine. Cette envie de jardin m'est venue après avoir visité des jardins labellisés "remarquables", je souhaitais m'ouvrir au grand public. En fait, Lamazuna a des allures d'atelier d'artiste avec une touche de folie. Je ne veux pas que l'on soit juste une entreprise commerciale.

Parmi vos 5 engagements pour 2021, celui de faire de vos produits des produits "écologiques", en réduisant peu à peu leur prix. Comment ?

Nous réduisons les prix d'une gamme de produits par an, tous les ans et depuis 3 ans. Vous savez, nous sommes sur de l'innovation, il est toujours très cher de développer un produit (frais d'investissement en coût travail, en coût formules et en moules). Dès que l'on rentabilise ces achats de moules qui coûtent très cher car réalisés en France (ce qui n'a d'ailleurs aucun autre intérêt que celui de l'écologie car personne ne le voit), on baisse le prix public. Il y a une vraie réalité économique derrière ces baisses de prix.

Constatez-vous de grandes évolutions dans le monde de la cosmétique ?

Je suis toujours très optimiste. On le voit aujourd'hui avec la concurrence qui arrive de toutes parts. Même l'Oréal se met à faire des shampoings solides ! On leur a prouvé qu'il y avait un marché pour cela. Il faut souvent que les grands groupes changent

pour que les choses évoluent vraiment. Ça va dans le bon sens. Je remarque une vraie prise de conscience et une connaissance de la part des consommateurs concernant les produits qu'ils mettent sur leur peau. Ils lisent les ingrédients, ils deviennent à même de pouvoir choisir. À partir du moment où le consommateur sait lire une étiquette, on ne peut plus mentir. C'est grâce à la connaissance que l'on va obliger les entrepreneurs et les entreprises à faire mieux.

Le capitalisme responsable est-il possible selon vous ?

Oui. Même si l'on va dans 2 directions en même temps. Il y a tellement de fonds qui financent des projets qui n'ont pas d'enjeux réellement écologiques... il y a beaucoup de greenwashing.

Votre porte est fermée aux fonds d'investissement. Pourquoi est-il si important pour vous de tout réinventer ?

Pour être totalement libre de toute décision. J'ai voulu monter une entreprise pour être libre. Les fonds sont là pour des enjeux purement financiers, pour des envies d'aller plus vite. Comparer le montant des levées de fonds est, selon moi, une habitude d'école de commerce.

Allez-vous développer d'autres produits que les produits cosmétiques ?

Oui, nous sortons de la salle de bains ! Nous souhaitons toujours être dans l'innova-

tion, mais nous ne voulons pas ajouter de nouveaux besoins. Il va donc falloir changer de pièce. Nous avons pensé à la lessive, or il est possible de la fabriquer à la maison avec un succès presque garanti. En revanche, ce n'est pas le cas pour le produit vaisselle. Nous avons donc trouvé une alternative : un pain de vaisselle solide, labellisé, écodétergent.

Vous avez une boutique à Paris. Bientôt une deuxième ?

Non, si nous le faisons, nous ferions concurrence à nos revendeurs qui sont des boutiques zéro déchet, très actives et militantes. Nous avons remplacé cette idée par un tour de France durant 2 étés consécutifs, avec Ulysse, notre camion ambulancier.

Que mettez-vous en place pour le bien-être des salariés en termes de logistique, horaires ?

Une salariée a demandé si elle pouvait venir à cheval ! On va envisager un enclos pour son cheval, ce serait bien sûr avec grand plaisir. Mais nous faisons attention de ne pas déborder sur la vie privée des collaborateurs. Et puis, le vendredi, c'est le même régime pour tout le monde : on finit le travail à midi. Organiser les 35 heures en 4 jours et demi fonctionne très bien !

Quelles sont les limites à ne pas franchir pour rester une entreprise à impact ?

Je pense qu'il faut limiter le nombre de salariés. On s'est mis à grandir très vite :

nous sommes passés de 30 à 70 collaborateurs l'an dernier. Nous ne dépasserons pas les 150 personnes au sein de l'équipe. Ce nombre est issu d'une étude scientifique selon laquelle 150 est un nombre raisonnable pour garantir un bon fonctionnement à l'entreprise : il est suffisamment petit pour ne pas nécessiter de cadre trop strict et permet à tout le monde, à priori, de se connaître.

Pourquoi avez-vous lancé The Green Emporium, marque de produits cosmétiques écologiques pour la grande distribution ?

De prime abord, nous étions réfractaires

à cette idée. Mais lorsque l'on a su que l'Oréal voulait aussi se lancer dans le shampoing solide, on s'est dit qu'il fallait y aller ! Nous avons souhaité être face aux acheteurs, pour pouvoir expliquer en quoi consiste un bon shampoing solide. Alors, nous avons fait du Lamazuna, mais différemment, en changeant les ingrédients, pour ne pas aller puiser les mêmes matières premières. Là où Lamazuna finance des plantations d'arbres en agroforesterie, The Green Emporium finance des nettoyages de plages avec Surfrider Foundation. On a ainsi préservé 32 000 mètres carrés de plage l'an dernier et l'on espère faire beaucoup plus !





Investissement-chance et ingéniosité : les conseils d'un Business Angel

Entretien avec Didier Boullery

Comment transformer un problème en opportunité? Voilà qui pourrait être la devise de Didier Boullery. Investisseur, Business Angel depuis 2011 et coprésident d'ESSEC Business Angels, European Innovation Manager chez IBM et intervenant à l'ESSEC, Didier Boullery assouvit sa curiosité débordante en accompagnant de jeunes entreprises qui ne se ressemblent pas. Rencontre avec un Géo Trouvetou primesautier dont les idées foisonnent tellement qu'il en dépose des demandes de brevets.



Didier Boullery

“L’ingéniosité permet de penser différemment”.

Quelles sont les principales caractéristiques d’un BA ?

Sa fibre originelle réside dans le plaisir de partager son expérience avec les entrepreneurs. Elle se double d’un goût certain pour l’innovation, ainsi que pour une prise de risque réfléchie s’il décide d’apporter son soutien financier. Le BA qui participe au comité stratégique joue le rôle de mentor associant bienveillance, aide et conseils, sans jamais intervenir dans les

opérations. Son expérience aussi bien en entreprise que dans l’accompagnement de start-up épaula les fondateurs pour déjouer les pièges.

Quelle est la recette pour accompagner de façon constructive une start-up ?

Pour qu’un échange s’effectue dans les meilleures conditions possibles, la relation personnelle doit précéder l’entente

financière entre le BA et l'équipe fondatrice. En cas de doute ou de problème, la disponibilité s'avère fondamentale, car le BA représente l'interlocuteur de référence vers lequel se tourner pour trouver immédiatement des réponses ou des informations, d'autant plus que, neutre, il regarde en priorité l'intérêt de la société, avant celui des dirigeants ou des investisseurs. Ainsi, il n'est pas rare pour moi de recevoir des appels jusque tard dans la soirée ou le dimanche. Qu'importe l'heure ou le jour, l'engagement d'un BA envers ses "poulains" est permanent.

Quelles sont les qualités d'une équipe qui parvient à tenir le choc et avancer en temps de crise ?

Sa capacité d'adaptation. Le propre d'une crise est d'offrir un horizon hasardeux avec une visibilité à court terme ; les objectifs de l'équipe sont alors susceptibles de changer à tout instant. Dans de telles conditions, il devient difficile de réagir correctement et, par conséquent, de surfer sur les conséquences de la crise avec la certitude d'en tirer des bénéfices. En conclusion, une vigilance renforcée s'impose pour contourner les nouveaux obstacles, nécessitant une écoute toute particulière du marché afin de détecter des opportunités de développement.

Vous dites "Je regarde l'équipe plus que le projet". Vraiment ?

Tout à fait ! J'accompagne d'ailleurs une start-up dans la pâtisserie, alors que je ne

n'aime pas spécialement les gâteaux ! J'ai commencé par accrocher avec l'équipe qui m'a ensuite "vendu" sans problème son idée originale.

Dans quelle mesure le projet porté par une entreprise contribue-t-il à vos choix ? Vous êtes-vous tourné vers des start-ups à impact ?

Curieux par nature et, par conséquent, avide d'en apprendre plus sur les sujets inconnus, je me révèle particulièrement sensible à tous les projets fondés sur des concepts novateurs ou prometteurs, d'autant plus s'ils contribuent à l'avenir de mes enfants. Par exemple, avant FinX, j'ignorais tout des mécanismes de la propulsion marine. À présent, je suis capable de vous écrire un article à ce sujet !

Le facteur chance est-il déterminant pour la réussite d'une entreprise ?

La chance conserve toujours sa part de mystère dans l'évolution d'une start-up. Elle devient maximale quand une idée débarque à point nommé dans un créneau qui n'attendait qu'elle. Mais aucune entreprise ne compte sur elle seule. Multiplier les approches, comme participer à des concours ou des émissions, constitue un tremplin indispensable pour être vu et entendu, voire simplement découvert. À contrario, un startupper qui se contente d'un business plan concocté avec minutie sur son ordinateur et dans sa sphère privée ne connaîtra pas les mêmes opportunités. En conclusion, pour accroître ses chances

de réussite, toute entreprise doit évaluer le retour sur son investissement médiatique.

La crise a-t-elle stoppé les levées de fonds?

Toutes les crises débouchent inmanquablement sur une préjudiciable insuffisance de liquidités. Nous avons pu l'observer en 2008 et, malheureusement, nous réitérons ce constat avec la crise actuelle. Des start-ups, qui ont cessé leur activité par manque de cash, auraient pu poursuivre leur activité en d'autres circonstances et se seraient probablement développées. Parallèlement, le BA actionnaire peut se heurter à un choix quasi cornélien : augmenter son investissement dans une entreprise afin de renflouer sa trésorerie ou financer une nouvelle aventure dans une autre start-up qui l'inspire. Changer de cheval en plein milieu d'une course peut mener plus loin qu'avec la monture initiale, mais ce grand écart reste délicat, car aucune certitude de réussite n'existe dans un cas comme dans l'autre... Ainsi, une part des décisions repose sur la relation avec les fondateurs et l'évolution de l'entreprise. Pour ma part, je n'ai pas une conviction arrêtée. Quoiqu'il en soit, à présent, le parcours des start-ups se révèle nettement plus périlleux.

Dans quel secteur faut-il se lancer aujourd'hui, en tant que BA?

Dans celui qui nous motive ou nous excite !

Depuis combien de temps constatez-vous que de plus en plus d'entre-

prises veillent à avoir un impact, sinon positif, au moins neutre sur l'environnement?

Elles sont sûrement apparues avant que je ne leur prête l'attention nécessaire. Cependant, j'assiste depuis 5 ans à leur montée en puissance. Les entreprises sont très smart dans ce business-là, certaines gagnent beaucoup plus d'argent que des start-ups dites normales.

Quels conseils pourriez-vous donner à des étudiants ou entrepreneurs?

Lors de mes cours à l'ESSEC, j'explique aux étudiants que les fondateurs élaborent des business plans plus théoriques que pratiques, par conséquent, à l'écart de la réalité du terrain, sauf sur un point : les dépenses. Leurs prévisions de dépenses sont habituellement très concrètes, bien éloignées de celles concernant le chiffre d'affaires et du délai de développement que j'ai tendance à respectivement diviser par 2 et multiplier par 3. Mon conseil aux entrepreneurs : suivez votre trésorerie avec la plus grande assiduité, car il s'agit de survie !

Dans la création d'entreprise, les fondateurs affrontent régulièrement des imprévus et, en l'absence d'expérience, risquent de commettre des erreurs. Rien de plus normal ! Je reconnais un bon entrepreneur lorsque, confronté à un problème, il n'hésite pas à solliciter l'avis de ses proches, de son comité stratégique, de son équipe d'experts afin de mieux évaluer la situation et de proposer un plan d'action.

De plus, parce que les fondateurs ont le nez dans le guidon, le BA doit voir plus loin qu'eux. Ainsi, percevant les signaux faibles de l'écosystème, il se révèle utile pour détecter les futures opportunités, ouvrir son propre réseau de contacts ou proposer des synergies avec d'autres start-ups. J'adore cette dernière partie de mon activité.

Dernier point essentiel, susciter l'intérêt en jouant sur la transparence. Ainsi, des communiqués réguliers démontrent en permanence la réactivité et l'évolution de la start-up à ceux qui la soutiennent. Trop peu de fondateurs y songent et c'est bien dommage. Ce partage me permet de mieux vendre la start-up chaque fois que l'occasion se présente. Si je mets de l'argent, j'estime que c'est pour rêver et participer. Imaginez que, suivant une régata autour du monde, vous ne receviez que deux informations : "*Ils partent de Saint-Malo*" et "*Ils ont rejoint Saint-Malo*". C'est sans intérêt!

Vous qui êtes chez IBM, comment voyez-vous le futur de l'entreprise, notamment de grands groupes ?

Auréolées par leur statut, les grandes entreprises apparaissent comme des moteurs de l'industrie, ne serait-ce que par le nombre de brevets accordés. Pourtant, leur taille les emprisonne dans un modèle bien plus statique que celui des start-ups. Il faudra ainsi à de telles sociétés entre dix et vingt ans pour pivoter, tandis que la start-up, bien plus dynamique, rebon-

dira presque instantanément, s'emparant de marchés inédits au détriment de grands groupes. Accor et Marriott ont laissé Airbnb développer une offre parallèle, accaparant aujourd'hui une part importante du business des séjours avec le succès qu'on lui connaît.

Lors de mes premiers cours en tant qu'étudiant à l'ESSEC, un enseignant nous avait demandé la définition d'une entreprise. De très nombreuses propositions furent avancées. Pourtant, ce jour-là, j'ai compris qu'il n'en existait aucune. Diriger une société consiste à ajuster en permanence les intérêts de différents acteurs : actionnaires, collaborateurs, fournisseurs, clients et pouvoirs publics, dont les objectifs ne convergent pas nécessairement. En ce moment s'ajoute à cette problématique complexe l'environnement social, responsable et écologique avec un bénéfice évident; l'entreprise ne doit plus seulement servir l'intérêt de ses actionnaires et collaborateurs, mais aussi la société pour le bien commun. Par conséquent, réussir dans le monde de l'entreprise aujourd'hui exige de s'adapter à toutes ces variables et d'offrir aux consommateurs une image qui répond à leurs attentes ou leurs engagements.

Quelle est la qualité indispensable d'un entrepreneur ?

L'ingéniosité, sans aucun doute : grâce à elle, il devient possible de penser différemment. En face d'une problématique, quelle qu'elle soit, la réflexion doit s'affranchir

des modèles préexistants pour “disrupter”. Une fois sur trois, une demande de brevet est déposée et une fois sur dix, une start-up prend son envol. Mon poste d’innovation manager ne m’a jamais permis une telle ouverture d’esprit.

Dans ma carrière de BA, j’ai rencontré environ 1500 start-ups et je reste fasciné par leur effervescence créative. Elles arrivent sur des créneaux où personne ne les attend, catalyseurs d’idées et connecteurs

d’innovations! J’aime beaucoup la métaphore de la pomme de Newton. N’importe qui se prenant ce fruit sur la tête aurait fulminé, lui aussi peut-être, mais il ne s’est pas arrêté là. Il a réfléchi et développé la notion de gravité. Le capital chance se cultive. Voilà l’objectif que doit poursuivre un startupper : transformer une perception en opportunité et en chance.







La cosmétique change de teint

Entretien avec Clémentine Granet

Elles ont fait naître de leur amitié d'école de commerce et de leur joyeux dynamisme une entreprise qui trouve son ADN dans le "less is more" : faire mieux avec moins. Les Petits Prédiges est l'une des premières marques de cosmétiques 100% naturels, made in France et éco-responsables à avoir émergé en 2016. Clémentine Granet, co-fondatrice avec Camille Brégeaut, explique cette success story dans un secteur en pleine mutation.



Clémentine Granet

avec Camille Brégeau (à droite)

“Nous avançons avec l’évolution de la société et ses nouvelles problématiques. Nous avons envie de créer une marque qui puisse convaincre les personnes peu motivées de prime abord, mais qui, petit à petit, parviennent à changer de comportement sans que cela ne soit un choc pour elles”.

Comment vous définiriez-vous ?

Camille et moi sommes amies depuis l’école de commerce ! Au-delà de notre passion pour l’écologie et les cosmétiques naturels, c’est avant tout la question de l’entrepreneuriat qui nous animait. Très attentives aux composants que l’on applique sur la peau, nous nous sommes rendu compte qu’il était dommage que cette

vigilance face aux compositions nocives se fasse souvent au détriment du plaisir que procure la routine beauté.

Comment voyez-vous l’entrepreneuriat ?

L’entrepreneuriat est le fait d’entreprendre un projet auquel on croit profondément en essayant d’atteindre les objectifs fixés, avec

flexibilité et positivité ! Réussir son entreprise, c'est rester proche des valeurs de l'entreprise définies au départ et avancer avec l'évolution de la société et ses nouvelles problématiques. Il y a 3 ans, nous cherchions des marques écologiques, naturelles et sexy, aux jolis packagings et aux senteurs agréables, qui ressemblent finalement aux cosmétiques conventionnels, mais nous n'en trouvions pas. C'est ainsi qu'est née les Petits Prôdiges. Nous avions envie de créer une marque qui puisse convaincre les personnes peu motivées de prime abord, mais qui, petit à petit, parviennent à changer de comportement sans que cela ne soit un choc pour elles.

Qu'est-ce qui vous rend particulièrement fière ?

Avoir réussi à être où l'on est aujourd'hui sans avoir levé de fonds ! Nous souhaitons conserver cette autonomie financière et choisir où l'on va, même si, sur le principe, nous ne sommes pas contre la venue d'investisseurs pour consolider notre position sur le marché. Ce challenge a été relevé parce que nous faisons plus d'un million d'euros de chiffre d'affaires. Le concept a fait ses preuves dans un marché aujourd'hui très concurrentiel.

Envisagez-vous la commercialisation d'autres produits ?

La marque s'articule autour des essentiels de la routine hygiène beauté uniquement, les basiques dont il est difficile de se passer. Après le baume multi-usages pour tout le

skincare (cheveux, visage et corps), le déodorant, nous prévoyons de sortir le dentifrice ! Nous voulons rester sur des produits très utiles pour des besoins simples, avec un packaging en carton biodégradable et éviter le marketing mensonger. Notre gamme de produits ne sera donc pas, à priori, extensible sur les cosmétiques. Alors pourquoi pas, à moyen terme, s'étendre sur la cosmétique de l'intérieur (compléments alimentaires) et sur le quotidien, avec la lessive. En revanche, s'il y a des acteurs bien installés sur ces segments, nous ne viendrons pas les concurrencer.

Quelles sont les surprises que vous avez pu avoir ?

Nous avons découvert que le baume fonctionne très bien sur l'eczéma ! Ce n'est pas forcément une chose à laquelle nous nous attendions.

De façon générale, les compliments qui reviennent unanimement concernent les couleurs agréables, au-delà du pur produit d'hygiène. Cela fait plaisir d'exposer de jolis produits dans sa salle de bains ! Il s'agit des produits que l'on utilise le plus au quotidien, mais auxquels l'on accorde le moins d'importance, que ce soit en composition ou en packaging.

Au quotidien, jusqu'où va votre engagement ?

Camille et moi trions évidemment. Nous ne nous déplaçons plus qu'à vélo ou en transports en commun. Nous n'avons pas de véhicule motorisé et limitons l'avion

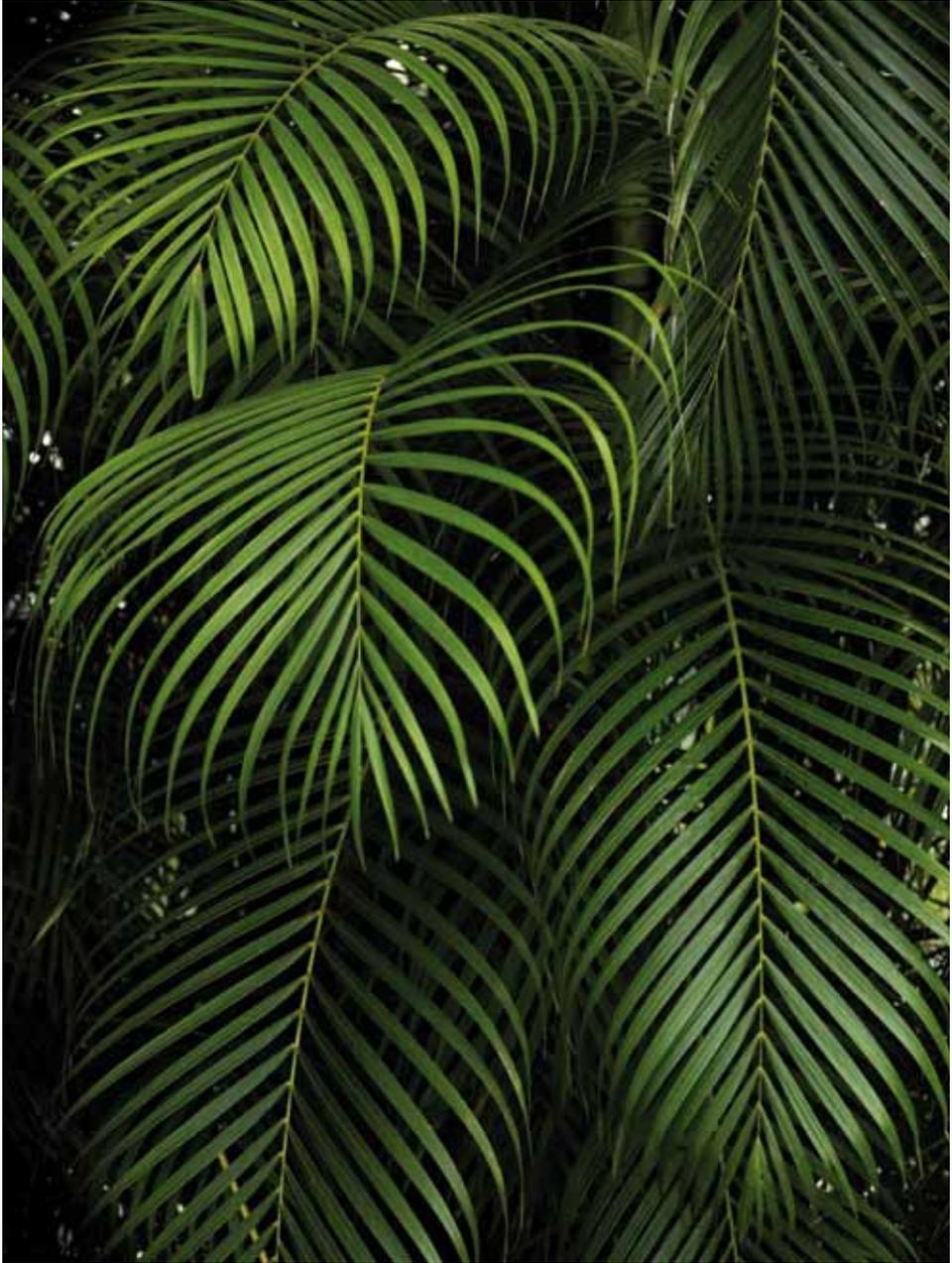
pour les déplacements nationaux. Quant à la nourriture et aux cosmétiques, nous regardons attentivement tous les ingrédients et composants.

Avez-vous réfléchi à reverser des fonds pour des associations par exemple ?

Oui ! Nous l'avons déjà fait pour des événements plus ponctuels, avec des partenaires aux dimensions soit sociales, qui recrutent

notamment des personnes en situation de réinsertion, soit environnementales. Nous aimerions systématiquement pouvoir reverser une partie de nos bénéfices à une association écologique par exemple, or aujourd'hui nos marges sont extrêmement réduites. Nous oscillons entre la volonté de soutenir ces associations et la réalité. C'est encore trop juste pour faire quelque chose de systématique qui ait un impact, mais nous l'envisageons vraiment à terme !







Parité dans la tech : objectif 2050

Entretien avec Caroline Ramade

Bouleversement sur la planète tech en vue ! En 2050, 50% des entrepreneurs pourraient être des entrepreneuses. C'est le souhait de Caroline Ramade, entrepreneuse, fondatrice et directrice de 50inTech, communauté engagée et progressiste qui relie les talents féminins avec les entreprises. Aujourd'hui en France, 10% des femmes sont des fondatrices de start-ups tech. 3% en sont les CEO. Quant aux investisseuses, elles ne sont que 8%. Caroline Ramade est bien décidée à créer un tsunami dans l'écosystème tech. Rencontre.



Caroline Ramade

“Le Covid a retardé de 36 ans l’égalité femmes-hommes. Quant à l’égalité salariale, le retard est maintenant de 200 ans”.

De quand date votre engagement ?

Je suis une personne engagée depuis très longtemps ! J’ai commencé ma carrière comme journaliste, avant de bifurquer en politique comme responsable communication à la Mairie du 18^{ème} arrondissement de Paris, puis à la Mairie de Paris. J’ai très vite souhaité utiliser le digital pour atteindre et engager les citoyens de

manière qualitative. C’est ainsi que je suis devenue responsable adjointe de département du numérique de la ville de Paris, portant un engagement très fort sur l’égalité femmes-hommes. Durant ma carrière, j’ai toujours été militante et j’ai toujours eu un lien particulier avec les start-ups. Je suis devenue logiquement, par la suite, Directrice Générale d’un incubateur de

start-ups pour femmes entrepreneures, Paris Pionnières, plus tard renommé Willa. C'est à ce moment-là de ma vie que le vrai combat s'est intensifié ! Notre économie a trop peu de femmes ou de profils issus de la diversité. Et pourtant, les femmes représentent 52%, voire 53% de l'humanité ! Il me semblait tout à fait aberrant que les besoins des femmes, ou ceux des personnes non binaires, puissent ne pas être représentés dans le développement des algorithmes par exemple. Des solutions de crédit Apple sont biaisées car les algorithmes considèrent que les femmes gagnent moins que les hommes, et sont de fait moins solvables. Ce n'est même plus une question de futur, il s'agit de notre quotidien !

Comment les femmes se situent-elles dans la tech ?

Il y a très peu de femmes entrepreneures de façon générale et encore moins dans la tech : elles sont 25% au niveau mondial. En France, elles sont 16% dans le domaine de l'intelligence artificielle, contre 26% en Lettonie ! J'ai dirigé pendant 3 ans des programmes d'entrepreneuriat et d'intra-preneuriat, dans lesquels il fallait forcément une femme co-fondatrice. Résultat, une grande diversité régnait au sein de ces structures. La mixité était parfaite et les profils, pour la plupart, n'étaient pas issus des grandes écoles. C'est un gros enjeu pour les écoles d'ingénieur. Des cours d'éthique et de géopolitique devraient y être dispensés ! En Occident, une femme sur deux quitte

la tech après 8 ans d'expérience, pour des questions de discrimination et de harcèlement. Pourquoi ? Parce que tout est centré sur la vision masculine. Les femmes se plaignent de la toxicité au travail qui conduit souvent au burnout et c'est encore pire pour les personnes de couleur. Il y a aussi un problème de management : pendant des générations, on a beaucoup misé sur les hard skills pour les managers hommes. Or, les soft skills sont fondamentales pour faire progresser les collaborateurs ! En outre, les femmes ne se sentent, bien souvent, pas soutenues. En cas de congé maternité par exemple, le retour est souvent très violent, car il s'agit fréquemment d'univers de start-ups qui ont des environnements extrêmement jeunes.

Quels sont les grands accomplissements qui vous rendent fière et heureuse depuis la création de 50inTech ?

Lorsque je vois des femmes se lancer même s'il leur est plus difficile d'avancer au regard des financements. La diversité est devenue non négociable, elle n'est plus un sujet et on sait que c'est un facteur de performance et d'innovation ! Beaucoup d'hommes aussi se préoccupent de cela désormais. En fait, les entreprises n'ont pas d'autre choix que de changer même si elles ne savent pas bien le faire et qu'elles en sont empêchées par ce que leur demandent leurs investisseurs : une grande adaptabilité et donc une pression trop forte par rapport à ce que l'humain peut supporter. Imaginez, on vous donne

100 millions, il va falloir alors recruter 200 personnes en 1 an, comment voulez-vous faire ? Comment gérer l'humain dans une machine qui doit juste créer du profit ? En cas de discrimination, comment réagir, comment parvenir à ce que l'entreprise soit inclusive au maximum ?

Comment votre communauté 50inTech fonctionne-t-elle ?

Nous voulons atteindre la parité dans la tech en 2050. Chez 50inTech, nous attirons énormément - et sans surprise - les profils féminins. Je souhaite que l'univers tech soit demain à 50-50 ! Pour cela, on essaie de placer les femmes au plus haut niveau, dans le top management. On met donc en relation ces femmes actives ou en recherche d'emploi, avec des entreprises inclusives avec lesquelles on signe un engagement qui doit répondre à un certain nombre de critères. Nous fonctionnons toujours au départ avec un principe d'évaluation automatique, qui permet de valider rapidement si la personne correspond aux critères souhaités par les entreprises et vice versa.

Vous dites que le Covid a retardé de 36 ans l'égalité femmes-hommes.

Oui, et il faut compter 136 ans pour les domaines culture, santé, social, politique et économique. Quant à l'égalité salariale, le retard est maintenant de 200 ans. Pendant la période Covid, les femmes ont encore moins levé de fonds que d'habitude et ont été davantage licenciées, en partie

en raison de leur surreprésentation dans des secteurs liés à la consommation qui ont été les plus directement affectés par les mesures de confinement. Aussi, beaucoup de femmes leaders se sont mises à la maison avec les enfants et toutes les problématiques que ce cadre de vie représente, ce qui a accru la double charge entre le travail et le quotidien du foyer. Je pense que ce n'est pas un choix, mais vraiment une réalité : le monde du travail n'est pas fait pour celles qui gèrent encore le foyer. Le monde du travail n'est pas adapté à ceux qui ont envie d'avoir une vie de famille ou qui la gèrent. Il n'est pas adapté non plus à ceux qui ont envie d'avoir une vie à côté. La réalité, c'est que ce monde-là a été construit par les hommes, pour les hommes. Or aujourd'hui, c'est toute une génération d'hommes qui n'a plus envie de cela et c'est pourquoi il faut accompagner ces mouvements de modernité sur le congé paternité ou le congé second parent. C'est comme si les femmes qui donnaient la vie portaient une espèce de fardeau. Lorsque l'égalité existera vraiment, lorsque les femmes, les hommes et les seconds parents pourront partir en congé en même temps sur des périodes de temps similaires, et lorsque cela cessera d'être vu comme une faute, alors à ce moment-là, la société aura gagné, du moins en partie. Ce n'est pas en revenant au travail au bout de 10 jours que l'on noue une relation à l'enfant. Aujourd'hui, toute une génération de pères ou de seconds parents a envie de s'investir.

Aujourd'hui vous êtes administratrice au comité national ONU Femmes France, qui vise à promouvoir les programmes pour l'égalité femmes-hommes. En quoi votre engagement consiste-t-il ?

Je suis membre du Conseil d'Administration d'ONU Femmes depuis 2018 en tant que volontaire. ONU femmes est un organisme qui sensibilise, prend position et fait du lobbying auprès des pouvoirs publics. Il collecte par ailleurs des fonds pour mener des opérations internationales destinées à des pays qui ont besoin de beaucoup progresser sur le sujet. Pour ma part, je par-

ticipe aux conseils, en aidant à la mise en relation, à la collecte de fonds et à l'implémentation de nouvelles idées.

La prochaine étape pour 50inTech sera Londres. Pourquoi ?

Parce que nous avons déjà Berlin et parce qu'il faut vraiment être sur place, à Londres. Il y a énormément de start-ups et le marché s'est refermé ! Il est probable qu'il y ait un manque de talents, je pense que c'est le bon moment d'y aller. Enfin, les gros fonds d'investissement demeurent à Londres, dont les fonds nordiques. ■



Un grand vent nouveau souffle sur la planète start-up

Entretien avec Anita de Voisins

Près de 20 années d'expérience en finance, conseil, investissement d'impact et environnement start-up en France et à l'étranger, ont conduit Anita de Voisins à accompagner les entrepreneurs en herbe, côté école cette fois-ci. Directrice de l'Entrepreneuriat de CentraleSupélec depuis près de 2 ans et dotée d'un goût prononcé pour les sujets sociétaux et environnementaux, créatifs et innovants, elle nous explique les enjeux majeurs auxquels sont confrontées les start-ups, à fortiori dans l'univers tech.



Anita de Voisins

“Une grande majorité des projets d’étudiants, au sein de nos parcours et filières Entrepreneuriat de CentraleSupélec, portent des projets avec une dimension sociétale ou environnementale. Cette prise de conscience environnementale devient importante dans de nombreux projets d’innovation, c’est très encourageant”.

Comment vous définiriez-vous ?

Curieuse et empathique ! L’empathie permet de faire attention à autrui et au monde qui nous entoure.

Croyez-vous au capitalisme responsable ?

J’y crois, avec un bémol. Pour qu’il fonctionne, il faut arriver à prouver qu’il existe une rentabilité avec les modèles privilé-

giant l’impact. Force est de constater qu’il y a désormais une prise de conscience des clients, des employés et qu’il y a une pression de plus en plus importante sur les entreprises pour qu’elles prennent en compte ces dimensions si elles veulent les attirer et les retenir. En revanche, la recherche de la rentabilité à tout prix et une vision assez “court-termiste” peuvent ralentir ce développement.

Quelles sont les avancées majeures que vous avez constatées dans l'environnement start-up en général, au cours de ces dernières années ?

En 2013, j'ai participé au développement d'un fonds "d'Impact Investing", Investir&+. Nous étions à l'époque quelques pionniers sur ces sujets et les start-ups affichant la recherche d'un impact positif au cœur de leur activité n'étaient pas si nombreuses. S'il y avait quelques fonds préexistants au nôtre, ils se comptaient vraiment sur les doigts d'une main. Depuis que j'ai quitté ma casquette "investisseuse" pour rejoindre CentraleSupélec, je constate une vraie tendance de fond sur ces sujets d'impact. Il existe aujourd'hui plus d'une vingtaine de fonds d'impact au niveau français, sans compter les fonds classiques qui comprennent désormais qu'il leur faut intégrer la dimension de mesure extra-financière de leurs investissements. Alors certes, il y a encore des fonds qui s'arrêtent à un affichage marketing et de surface, mais certains commencent vraiment à changer leur pratique. Il y a une vraie prise de conscience poussée par la nouvelle génération qui veut, plus que jamais, se saisir des problématiques environnementales ou sociétales.

Est-ce ce que vous constatez au sein de CentraleSupélec ?

Une grande majorité des projets d'étudiants, au sein de nos parcours ou filières Entrepreneuriat, portent des projets à dimension sociétale ou environnementale.

Cette prise de conscience environnementale devient importante dans de nombreux projets d'innovation, c'est très encourageant. Il y a également une deuxième génération d'entrepreneurs, plus aguerris, qui ont déjà entrepris, mais qui souhaitent intégrer, dans leur nouvelle aventure entrepreneuriale, plus de sens et la notion d'impact. Les entrepreneurs se sont vraiment rendu compte qu'ils pouvaient faire partie de la solution.

Et quelles sont les avancées majeures dans l'environnement tech ?

Ce n'est pas très différent des start-ups en général. La tech a un rôle intéressant à jouer, qu'elle soit low-tech, deep tech ou high-tech, elle peut apporter des réponses pertinentes sur la circularité des procédés par exemple, l'éco-conception, la décarbonation, l'accès à des populations défavorisées, etc.

Comment le ratio femmes-hommes évolue-t-il dans la tech ?

Il évolue doucement, tout comme dans l'entrepreneuriat d'ailleurs. L'avantage du développement des sujets d'impact dans l'univers entrepreneurial et tech est qu'ils portent en leur sein une meilleure représentation de femmes, bien plus que dans des domaines "plus classiques". Ce qui est très clair en revanche, c'est que la proportion des femmes reste faible dans la deep tech.

C'est l'un des grands enjeux du moment pour CentraleSupélec. Comment encou-

rager les femmes à suivre des études d'ingénieur ? Aujourd'hui, nous atteignons 18-20% de profils féminins dans le cursus ingénieur classique de CentraleSupélec. Ce n'est évidemment pas assez mais il n'est pas évident d'agir rapidement et facilement car nous sommes en bout de chaîne : nous arrivons après la prépa, après l'éducation. Or, certains de ces sujets peuvent se jouer dans la petite enfance.

Nous avons donc choisi de diversifier les origines de recrutement des élèves. Nous allons chercher, par exemple, des talents féminins là où les femmes sont davantage présentes, notamment dans des prépas BCPST (biologie, chimie, physique et sciences et vie de la Terre). Nous ouvrons aussi notre sélection aux profils universitaires, même si les élèves issus de classes préparatoires plus « classiques » demeurent largement majoritaires chez nous.

Enfin, nous venons de créer une Summer School qui vise à casser les a priori que peuvent se faire certains lycéens sur les études d'ingénieur. Dès cet été, des élèves de première ayant choisi mathématiques comme option au Bac viendront découvrir, pendant une semaine, l'écosystème de l'école et ses laboratoires. Côté entrepreneuriat, nous interviendrons pendant une demi-journée pour les sensibiliser à ces sujets et leur montrer la diversité des thématiques abordées. C'est la première fois que nous organisons cette Summer School et notre objectif est déjà rempli ! Nous voulions accueillir au moins 50% de profils féminins, 50% de profils bour-

siers et plus de 60% de lycéens venant de province. Nous avons eu énormément de demandes et nos objectifs sont largement remplis. Nous souhaitons ainsi démystifier les études d'ingénieur. Par exemple, nous leur proposerons un atelier de type "Fresque du climat" afin de répondre à la question "En quoi un ingénieur peut-il apporter des solutions aux enjeux climatiques ?".

Quel est le prérequis indispensable d'un entrepreneur ?

Ah ! C'est la grande question. Naïssons-nous entrepreneur ou le devenons-nous ? Je crois, pour ma part, qu'être entrepreneur requiert des qualités capitales que tout le monde n'a pas : il faut être profondément résistant et très optimiste car l'entrepreneur passe son temps à défendre son idée devant des personnes qui n'y croient pas toujours et le chemin est parfois long et peu linéaire...

À quoi la réussite d'une entreprise correspond-elle ?

Tout dépend des objectifs que l'on s'est fixés au départ. Pour un entrepreneur, c'est donner vie à une vision de départ, souvent en lien avec un besoin constaté. Il est très important de ne pas perdre son ADN dans la croissance de son entreprise. Il faut vraiment travailler les valeurs que l'on souhaite conserver à chaque étape de développement et dans les recrutements que l'on fait.

Ce sujet est-il plus prégnant pour

les entreprises à impact ?

Oui peut-être. Les fondateurs sont souvent très motivés par la thématique d'impact qu'ils ont souhaité transmettre avec leur entreprise. Ils ont envie de changer le monde. Les premiers employés sont souvent très en phase avec cet objectif, mais, avec la croissance de l'entreprise, des thématiques plus classiques arrivent, comme le développement commercial, la gestion de la rentabilité, etc. Ce sont des problématiques très concrètes mais nécessaires, qui peuvent attirer, petit à petit, des profils plus éloignés des objectifs d'impact initiaux. L'enjeu est de parvenir à garder le cap, tout en réussissant à attirer des profils capables de faire grandir l'entreprise.

Le facteur chance est-il déterminant pour la réussite d'une entreprise ?

Oui, il y a le fameux "momentum". On peut avoir une excellente idée entrepreneuriale, avoir toutes les capacités pour

son développement, mais échouer juste parce que le marché n'est pas encore prêt. L'entrepreneuriat est également une histoire de rencontres. Mais ce dernier élément se provoque... un bon entrepreneur provoque cette chance ! L'entrepreneuriat n'est pas, en revanche, uniquement une question de chance. La capacité d'exécution est clé. C'est surtout cet aspect qui est déterminant pour la réussite d'une entreprise ! Bien plus que l'idée d'origine d'ailleurs. Nous recevons souvent des entrepreneurs qui nous disent : "*J'ai une idée mais je ne préfère pas la partager pour le moment*". Cela leur sera peu utile... Plus ils la partageront et plus ils recevront des feedbacks intéressants qui les feront avancer. Nous sommes plusieurs milliards sur cette planète. La probabilité que plusieurs personnes aient la même idée au même moment est forte ! L'entrepreneur qui réussira est celui qui rendra concrète cette idée, avec talent !





Trouver les talents là où ils sont

Entretien avec Estelle Barthélémy

80% des offres n'apparaissent jamais sur les sites de recherche d'emploi. Originaire de Villiers-le-Bel (95), Estelle Barthélémy s'est très tôt impliquée sur les questions jeunesse, avec l'inclusion économique pour moteur. En 2008, elle co-fonde Mozaïk RH, leader du recrutement des talents des quartiers et de la diversité, aujourd'hui devenue entreprise à mission. Elle y a développé des programmes ambitieux d'accompagnement de jeunes demandeurs d'emploi, avant de fonder OYA Agency en 2018, cabinet de conseil et formation à impact social positif. Rencontre avec une entrepreneure sociale qui promeut un modèle permettant à chacun de trouver sa place sur le marché du travail s'il y est accompagné et mis en confiance.



Estelle Barthélémy

“De nombreux nouveaux termes sont entrés dans notre vocabulaire, comme “inclusion”, venu disrupter ce qui existait. Aujourd’hui, personne ne remettra en cause le fait qu’il y a des talents dans les quartiers”.

Comment vous définiriez-vous ?

Comme quelqu’un qui a envie de laisser une marque ! J’accompagne des associations et des entreprises sociales qui, au quotidien, travaillent à réduire les inégalités, protéger les plus fragiles et favoriser le lien social.

Comment expliquez-vous votre métier ?

Mon métier consiste à transmettre la connaissance sur le développement d’une

entreprise sociale, accélérer la croissance de l’innovation sociale appuyée par des porteurs de projet de talent, leur faire gagner du temps sur des questions RH et les aider à développer leur modèle. Le tout avec convivialité, un peu d’humour et beaucoup d’ardeur.

Vous avez commencé par créer un cabinet de recrutement. Pourquoi ?

C’était une évidence, un peu comme un retour aux sources pour moi qui suis issue

des quartiers. J'étais la première de ma famille à avoir le bac et à pouvoir accéder aux études supérieures. J'ai d'ailleurs repris un Master à l'ESSEC il y a 3 ans ! Je suis économiste de formation, c'est pour cela que la dynamique Mozaïk RH, où se croisent l'efficacité économique et la problématique sociale, m'a intéressée, car on parlait des besoins des entreprises. Beaucoup d'entre elles veulent recruter des talents et ne savent pas toujours comment s'y prendre pour avoir recours à un recrutement qui ouvre « le sourcing » ; ce n'est ni une réponse philanthropique, ni larmoyante, c'est du bon sens. Dans mon quartier et dans mon réseau, je voyais beaucoup de jeunes diplômés qui peinaient à trouver un emploi. Je me suis rendu compte qu'il y avait un gros gâchis de talents. Avec OYA, experte sur le volet conseil et formation, je continue mon travail et accompagne depuis presque 3 ans 35 porteurs de projets dans l'économie sociale, des entreprises et associations qui contribuent à l'intérêt général. Je travaille également pour Antropia, l'incubateur et accélérateur d'entreprises sociales de l'ESSEC.

Avez-vous vu le vent tourner depuis la création de Mozaïk RH ?

Mozaïk RH a participé à la mise en place de la loi El Khomri, relative au travail, à la modernisation du dialogue social et à la sécurisation des parcours professionnels. Dorénavant, les entreprises ont une obligation de formation, c'est une avancée

majeure, c'est l'un des axes qui peut faire levier en somme.

En outre, quand l'entreprise adopte une réelle démarche RSE, quand elle prend conscience de ses externalités positives et négatives et de son rôle, alors oui, il y a une démarche de diversification de sa part. Antoine Jouteau, CEO du Bon Coin, fait cela très bien et a doublé ses équipes en très peu de temps ! Il va chercher les talents là où ils sont.

Enfin, de nombreux nouveaux termes sont entrés dans notre vocabulaire, comme "inclusion", venu disrupter ce qui existait. Aujourd'hui, personne ne remettra en cause le fait qu'il y a des talents dans les quartiers. Mais pour moi qui suis au cœur de ces questions, cela ne va pas assez vite et les statistiques le démontrent bien. Lorsqu'il y a des problématiques en lien avec la crise économique liée au Covid par exemple, ce sont les plus fragiles qui sont impactés.

Vous avez été vice-présidente du réseau MOUVES, devenu Impact France, où vous avez fait du mentorat pour des projets féminins. Désormais, vous êtes administratrice au sein de Positive Planet France, collectif co-fondé par Jacques Attali, qui promeut l'économie positive en luttant contre la pauvreté et toutes formes d'exclusion grâce à l'entrepreneuriat positif. Quel y est votre rôle ?

Je fais partie de cette gouvernance associative qui intervient aux côtés de l'équipe

de direction et donne de son temps, selon le besoin des équipes. Le conseil d'administration, dont je fais partie, donne sa vision et la confronte avec ce que propose l'équipe opérationnelle. Ensuite, nous essayons de trouver des opportunités de levées de fonds (grâce à des fondations par exemple), en mettant en réseau des entreprises qui auraient un intérêt à travailler avec Positive Planet France.

Qu'est-ce qui vous rend heureuse ?

Être utile ! Changer les vies, changer les trajectoires, à mon échelle. Voir évoluer les personnes que j'ai recrutées quand j'étais manager. Mesurer directement les fruits de l'accompagnement de petites entreprises sociales en train de devenir grandes, essaimer, solutionner des problématiques sociales. C'est ma mission de transmission, c'est aussi pour cela que je fais du conseil.







*“The people who are crazy enough to think
they can change the world
are the ones who do”.*

STEVE JOBS

La sororité pour changer le monde

Entretien avec Soazig Barthélémy

300 millions de femmes se sont lancées en tant qu'entrepreneures dans le monde. Pourtant, l'entrepreneuriat n'a pas été pensé pour elles. Forte de ce constat, Soazig Barthélémy a créé Empow'Her en 2013, organisation à but non lucratif visant à autonomiser les femmes dans le monde grâce à l'entrepreneuriat et à la mise en œuvre de programmes de formation et d'accompagnements protéiformes : format, durée, niveau d'engagement et localisation. Soazig parcourt aujourd'hui la planète pour tenter d'exporter son rêve d'un monde égalitaire.



Soazig Barthélémy

“Je me suis toujours demandé pourquoi les femmes n’avaient pas compris qu’elles étaient plus nombreuses que les hommes sur cette Terre. Et pourquoi, à un moment donné, elles ne s’étaient pas rebellées”.

Qui êtes-vous ?

Je suis bretonne ! Cette terre d’aventures m’a ouvert énormément de perspectives. Je suis également obsédée par l’impact, je ne conçois pas ma vie sans cette dimension.

Enfin je dirais que j’ai l’impression d’être restée une éternelle adolescente. J’aime vivre avec un peu de légèreté, le travail doit être fait de rires et de joies !

En quoi consiste Empow’Her ?

C’est un réseau d’organisations et de personnes qui ont envie de faire de l’entrepreneuriat un vrai outil d’émancipation pour les femmes. Nous sommes à la fois un incubateur, un accélérateur, un organisme de formation, de coaching et un réseau. Notre métier principal est la formation auprès de femmes aux profils très divers, entrepreneures ou qui souhaitent se lan-

cer dans l'entrepreneuriat. Nous suivons des femmes dans la tech, dans l'industrie, certaines portent des projets d'agroécologie et exercent une activité de maraîchage. Toutes ces femmes sont liées par une réalité : l'entrepreneuriat n'a pas été pensé pour elles, comme à peu près le reste de notre société. Elles ne représentent pas le secteur, en tout cas pas le système de représentation qui émane du secteur. Il y a un vrai enjeu d'identification à redéfinir.

Quelles sont les limites majeures que les femmes rencontrent dans l'entrepreneuriat ?

Elles sont nombreuses, c'est une catastrophe. C'est très lié à la structuration financière des entreprises qu'elles portent en fonds propres, sous-capitalisées. Elles ont moins accès aux services financiers, moins accès aux services de soutien... L'entrepreneuriat est un travail extrêmement difficile qui exige de tout savoir - faire en même temps. C'est un sprint qui se court sur une distance de marathon. Je ne connais aucun entrepreneur qui a réussi seul, c'est une aventure collective et dans ce collectif, il faut être soutenu, par des mentors, par des structures d'accompagnement. Or, cet accès aux réseaux leur est limité. Nous sommes là pour celles qui n'ont pas accès à l'information, aux technologies, aux finances, à la formation. Tous ces problèmes sont présents aussi dans le reste du secteur privé, on sait que ce sont les femmes qui occupent les postes les plus précaires, donc davantage soumis

au chômage partiel, avec les conséquences que l'on connaît dans la vie du foyer. Les inégalités ne se mesurent pas seulement à l'aune d'un écart de salaire.

Pourquoi les femmes lèvent-elles beaucoup moins de fonds ?

Il y a 3 choses. La première, c'est qu'il y a un sujet socio-émotionnel qui imprègne notre société : est-ce dans la nature des hommes et des femmes ? Non, je ne le crois pas. En revanche, c'est un concept qui se construit. Les normes sociales définies au sein de notre société influencent le parcours des femmes, baignées dans une culture qui a fléchi la façon dont elles ont construit leurs forces.

Ensuite, ce n'est pas que les femmes ne lèvent pas de fonds, c'est le secteur financier qui ne leur donne pas d'argent ! Empow'Her, en tant qu'association, ne lève pas de fonds, mais je me souviens avoir été confrontée à des jurys m'ayant posé des questions relatives au fait que je suis une femme et donc au potentiel impact sur ma capacité de diriger des équipes, de voyager à l'international. C'était il y a 5 ans... Hier en somme. Le secteur des fonds d'investissement est un miroir. Il est composé en très grande majorité d'hommes. Il n'y a rien d'anormal à donner à ses pairs, à ceux en qui l'on se reconnaît. Le problème vient de là aussi.

La troisième chose, sur laquelle nous travaillons, est de redéfinir la définition du succès, vue du prisme de l'entrepreneur. Le succès d'une entreprise se mesure-t-

il à la taille d'une levée de fonds ? Je suis persuadée que non. Se mesure-t-il à l'aune d'un pourcentage de croissance ? Je suis persuadée que non, non plus. Il n'est pas question que les femmes que nous suivons adoptent des comportements ou des éléments de code masculins, ou que l'on pourrait envisager comme tels. Il n'est pas question non plus qu'elles essaient de se conformer à un secteur qui n'a pas été pensé pour elles. Nous souhaitons redéfinir un secteur beaucoup plus inclusif et cela passe aussi par les outils de mesure de succès. La question de la levée de fonds chez les femmes est pertinente car elle permet de traquer les inégalités, mais elle ne peut être suffisante pour mesurer le degré d'inclusion du secteur, c'est trop restrictif.

Les crises sont-elles bénéfiques pour ce genre de combat ?

Je ne saurais dire. Néanmoins, la crise du Covid est très négative pour les femmes. En un an de Covid, nous avons perdu 35 ans d'égalité, passant de 100 à 135 ans. C'est monstrueux. Cela démontre à quel point le moindre caillou dans les rouages augmente drastiquement les inégalités d'un système déjà profondément inégalitaire. La capacité des femmes à porter la révolution féministe est croissante. Il y a une universalité dans ce qu'elles vivent. J'ai beau avoir lu énormément de livres sur le sujet, je me suis toujours demandé pourquoi les femmes n'avaient pas compris qu'elles étaient plus nombreuses que les hommes sur cette Terre. Et pourquoi,

à un moment donné, elles ne s'étaient pas rebellées. Je pense que personne n'est capable d'y répondre... En revanche, cela fait des dizaines d'années qu'elles construisent, petit à petit, un monde différent. Aujourd'hui, avec les enjeux de sororité, on touche à quelque chose d'intéressant sur l'entraide, la façon de ne pas reproduire les schémas de domination au sein même du genre féminin et de s'élever tous ensemble, avec les hommes. C'est un processus qui est long car très collectif.

Quelles sont les solutions que vous leur donnez, pour sortir de l'oppression, atteindre leur plein potentiel et développer au mieux leurs activités ?

Nous donnons 4 outils principaux. Tout d'abord, le savoir, notamment pour les femmes qui n'ont pas eu l'occasion d'aller plus loin que le primaire. L'humain est un être curieux, nous n'avons jamais fini d'apprendre ! C'est tellement valorisant, ça les fait grandir, renouer avec une partie d'elles-mêmes, leur ouvre des perspectives et les arme pour avancer, entreprendre, challenger leur propre savoir et leurs conceptions...

La deuxième chose est relative au leadership, même si je préfère parler de posture ou de pouvoir personnel. Empow'Her est, sur ce sujet-là, un catalyseur, qui leur permet de réfléchir à qui elles sont, ce que sont leurs valeurs, leurs forces. Qu'est-ce que le leadership finalement ? Être la meilleure version de soi-même. Nous leur permettons d'être sur ce chemin et donc

de s'incarner.

Ensuite, le relationnel avec autrui est capital, c'est une source d'apprentissage. Il n'y a pas une seule manière d'apprendre. Il faut être en contact avec, cultiver l'entraide et réduire l'isolement que peut impliquer l'aventure entrepreneuriale.

Enfin, nous redéfinissons la notion d'espace. Nous offrons l'accès de centres ouverts, les Sist'Her, espaces de parole où elles viennent se rencontrer.

Depuis un an et demi, vous dispensez des cours d'entrepreneuriat social à l'ESCP. Constatez-vous une nouvelle mouvance, des nouvelles croyances dans le public féminin ?

Oui ! Et dans le public masculin aussi ! Le cours d'entrepreneuriat social que je donne a un public très majoritairement féminin, mais ce n'est pas étonnant. Les 2 tiers des postes dans l'ESS (Économie Sociale et Solidaire) en France sont occupés par des femmes. Pourtant, elles ne sont qu'un tiers à avoir fondé ces sociétés. Des écoles et de nombreuses structures de formation se saisissent de ces sujets.

Vous qui avez été élève à l'ESCP, à quoi sert de créer une entreprise ?

C'est une vraie question. Je ne pense pas que le but d'une entreprise est de maximiser un profit pour des actionnaires, ce qui est pourtant encore enseigné.

De profonds bouleversements se structurent et comme dans tout processus de transformation, il y a des personnes qui

s'accrochent à des anciens modes de fonctionnement. Mon cours fait partie de cette mouvance mais reste une goutte d'eau, j'enseigne à 30 ou 40 élèves par an. J'y définis ce qu'est l'entrepreneuriat social et me détache d'une vision très commerciale. Selon moi, il faut innover, repenser le système, s'attaquer aux inégalités, aux dysfonctionnements et les briser. Cela dépasse le concept de forme juridique, de création et de génération de revenus.

Vous êtes actuellement en Colombie. Quels projets y mûrissez-vous ?

Je travaille sur de nouveaux écosystèmes, en allant dans des pays où Empow'Her n'a pas encore d'activité, pour comprendre à quoi ressemblent les droits des femmes dans ces pays et comment les solutions que l'on déploie pourraient y être applicables. Sans ingérence aucune cependant. Nous souhaitons simplement envisager des partenariats locaux pour créer des alliances gagnant-gagnant qui permettraient de faire avancer les droits des femmes. Hier, j'étais au Rwanda et demain je serai au Mexique !

Êtes-vous optimiste ?

Honnêtement, à l'échelle de l'organisation, il y a des jours où je vois le verre aux trois quarts vide. Mais j'ai de l'espoir, bien sûr. Nous vivons une époque très intéressante, ponctuée de tellement de crises humaines et environnementales, qu'il y a un vrai enjeu. Il ne faut surtout pas perdre l'objectif de l'égalité, ce n'est pas un sujet

annexe à repousser sous prétexte qu'il y a des enjeux d'emploi avant. Il faut penser ces sujets de façon transversale.

Le modèle actuel de société est fini, on le ressent tous les jours. Il est terminé. Il faut changer la manière dont nos leaderships sont incarnés et se constituent. Cela passe par de la diversification, pas seulement hommes/femmes d'ailleurs.

Je pense que la plus grande force et la plus grande victoire de l'humanité, au-delà de tous les droits qui ont été acquis, c'est la prise de conscience de la société. La nouvelle génération sera intransigeante sur le sujet du féminisme, du droit des femmes. Ces sujets reviennent de façon récurrente

dans les conversations, dans les médias, il y a des choses que l'on ne peut plus cacher. Le mouvement "Me too" a énormément servi, mais la violence et les schémas patriarcaux font encore beaucoup trop de mal.

Qu'est-ce qui vous rend heureuse ?

Lorsque les femmes mènent leurs projets avec succès, lorsqu'elles prennent conscience de leur pouvoir d'accompagner d'autres femmes, jouent le jeu du collectif, créent des projets pour répondre à des problématiques qu'elles rencontrent ! C'est ça la sororité. ■





“Cap sur l’économie du nouveau monde”

Entretien avec Corinne Lepage

Corinne Lepage fait partie de celles et ceux qui ont choisi de dépasser les combats des carcans politiques aux clivages passésistes.

Avocate associée au sein du Cabinet Huglo-Lepage, premier cabinet d’avocats spécialisé dans le droit de l’environnement, ancienne Ministre de l’Environnement sous le gouvernement Juppé, euro-députée de 2009 à 2014, cheffe d’orchestre d’un rapport pour la création d’une Déclaration Universelle des Droits de l’Humanité, Présidente du mouvement citoyen Cap21, Corinne Lepage est une figure phare de l’écologie politique en France.

Entretien avec l’avocate, la femme politique, mais avant tout avec la citoyenne engagée, passionnée, ô combien soucieuse pour demain.



Corinne Lepage

“Toujours se poser la question de savoir si ce que l’on fait est juste. On ne peut pas toujours faire ce que l’on doit faire. Mais on peut toujours éviter de faire ce qu’il ne faut pas faire”.

Nous souhaitons interroger tout d’abord la citoyenne engagée que vous êtes. Quels sont les sujets qui vous touchent particulièrement ?

Je répondrais sans hésiter l’équité intergénérationnelle : notre responsabilité vis-à-vis des jeunes, notre responsabilité vis-à-vis de nos ressources et du vivant.

Et ce qui vous inquiète ?

J’ai par ailleurs une très grande inquiétude à l’égard de la place que les intérêts économiques et les lobbys ont pris dans les

sociétés contemporaines. Les décisions ne sont pas celles qu’il faudrait prendre dans l’intérêt de nos concitoyens et de manière plus générale de l’humanité, du bien commun.

Notre société évolue dans une sorte de triptyque : citoyen/État/entreprise. Or, en 2009 vous disiez “La société civile ne peut plus compter que sur elle-même pour assurer son avenir”. C’était après le sommet de Copenhague. Aujourd’hui vous présidez le

rassemblement citoyen Cap21 et votre slogan est “Construisons Nous-mêmes Demain !”. À l’été 2020, la 1^{ère} Convention Citoyenne pour le Climat allait dans ce sens. Quel est votre regard quant à cette initiative ?

J’étais très sceptique au départ. Mais nos concitoyens ont fait un formidable travail en démontrant la capacité de la société en général, qu’ils représentent, de comprendre parfaitement les problématiques. Malheureusement, certains sujets qui fâchent ont été écartés. Prenons le sujet de l’énergie. La question du mix énergétique est complètement sortie du débat. Pour moi, il est impensable parler d’énergies renouvelables et de sobriété énergétique si l’on occulte le sujet du nucléaire dont il faut sortir à l’horizon de 20 ans.

Dans le cadre du Plan de relance mis en place à l’été 2020, 30 milliards d’euros (sur 100 milliards) sont destinés à la transition écologique. Avez-vous espoir quant à la concrétisation des propositions de la Convention Citoyenne ?

La question est double. Dans ces 30 milliards, qu’y a-t-il de nouveau ? Qu’est-ce qui n’est pas du recyclage de mesures déjà décidées ? Et que met-on dedans ? Si l’on inclut des opérations qui touchent au nucléaire, je ne considère pas qu’il s’agisse de transition écologique. Si l’on inclut une aide pour l’achat de moteurs thermiques moins polluants, cela n’est pas non plus pour moi de la transition écologique. Je

reste très attentive à tout ce qui sera inclus dans ces investissements.

Vous avez été membre du CoPol (Comité Politique) pour l’élection d’Emmanuel Macron. Aujourd’hui quels sont vos liens avec le gouvernement ?

Je n’entretiens aucun lien avec le gouvernement. Au sein de Cap21, mouvement que je préside (je précise que j’ai pris le parti de ne plus me présenter à des élections), nous ne défendons absolument pas la politique menée actuellement par le gouvernement. Je me suis complètement éloignée à la fois des choix environnementaux, des choix sociaux et du mode de gouvernance actuel. Il me semble que l’on s’éloigne de plus en plus d’un système réellement démocratique. Cela ne me convient pas du tout.

Que manque-t-il pour que les consciences évoluent rapidement ?

Les consciences évoluent lentement. Je promeus depuis 2015 - au départ à la demande de François Hollande -, un texte qui s’appelle La Déclaration Universelle des Droits de l’Humanité, qui commence à prendre une ampleur internationale très encourageante. Il s’agit d’un texte très simple, que chacun peut s’approprier, qui a l’avantage d’avoir été porté sur les fonts baptismaux par l’État français, par le Président de la République. Aujourd’hui, il est porté par la société civile, y compris par les collectivités territoriales, par un

certain nombre d'entreprises et d'ONG. Il se diffuse beaucoup parce qu'il peut justement servir de base universelle pour savoir ce que l'on peut faire aujourd'hui pour assumer ses responsabilités. Traduit dans une quarantaine de langues et signé par de très grandes villes, comme San Francisco, New-York, Madrid, Copenhague, Paris etc., il est soutenu par l'organisation internationale CGLU (Cités et Gouvernements Locaux Unis), regroupant 240 000 villes dans le monde.

Vous avez été, il y a quelques années, mandatée par Ségolène Royal, alors Ministre de l'Écologie, pour créer un groupe de travail sur l'Économie du Nouveau Monde. Qu'est-il devenu ?

Nous avons déposé notre rapport en 2015. De là est né un mouvement que je co-préside avec Myriam Maestroni, le MENÉ, le Mouvement des Entrepreneurs de la Nouvelle Économie. Nous évoquons tout à l'heure les entreprises et les lobbys. Je ne mets pas tout dans le même panier.

De plus en plus d'entreprises sont axées sur l'économie du nouveau monde, dont c'est l'intérêt économique. Il y a une vraie bataille entre le vieux monde et le nouveau monde, c'est indéniable. Mais l'économie n'est pas nécessairement l'ennemie de l'écologie.

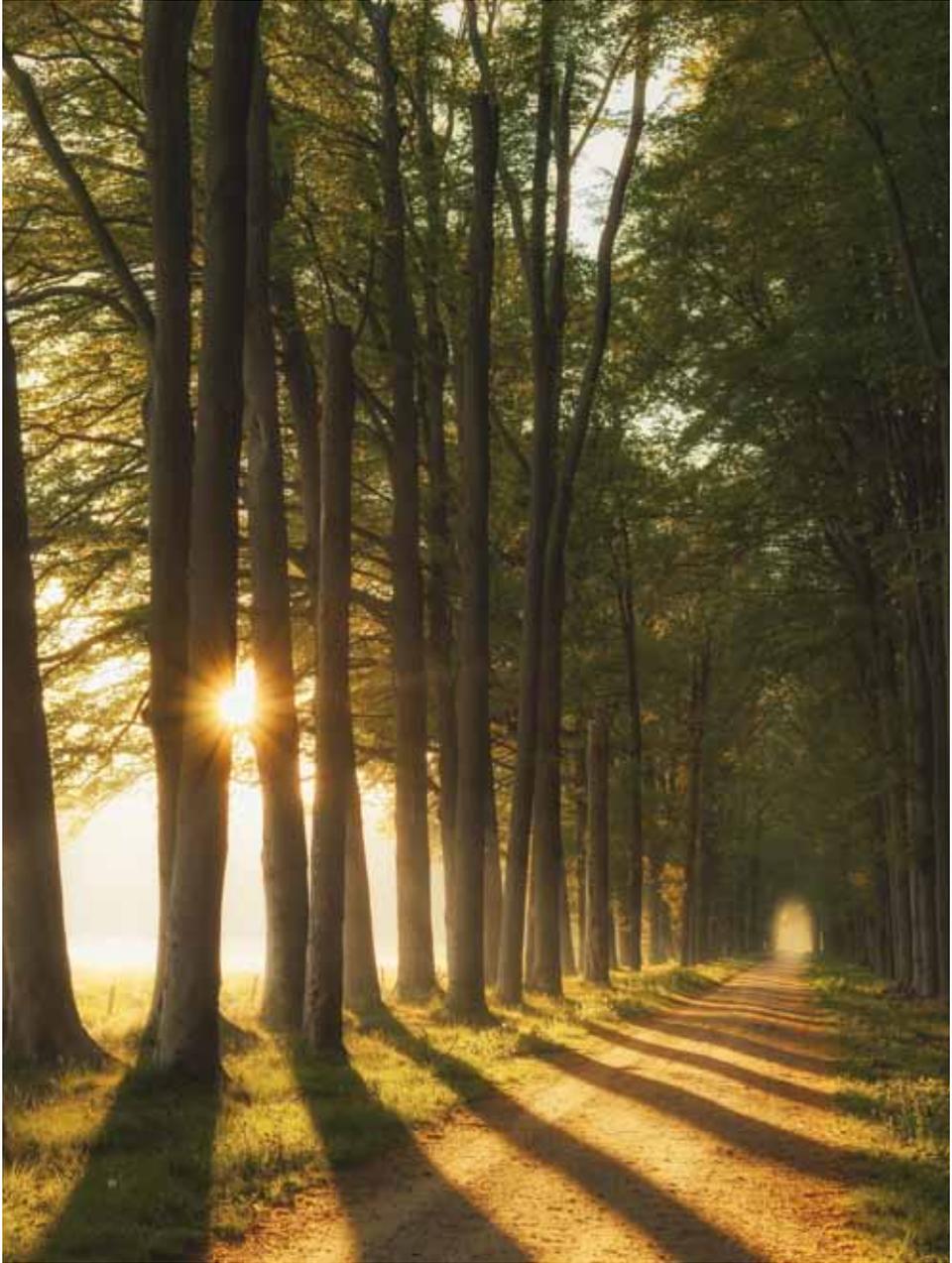
Avez-vous confiance pour demain ?

Jamais les choses ne m'ont paru aussi graves et difficiles qu'aujourd'hui. Mais il n'est pas bon de céder au pessimisme. On ne peut pas avoir le luxe de ne pas être optimiste.

Comment pourriez-vous résumer votre discipline de vie ?

Avoir le sens de la justice. Dans le temps, dans l'espace et en permanence. Toujours se poser la question de savoir si ce que l'on fait est juste. Il y a toujours la possibilité de faire le choix de ne pas faire.

On ne peut pas toujours faire ce que l'on doit faire. Mais on peut toujours éviter de faire ce qu'il ne faut pas faire. ■





Lobbys, transition écologique, bien commun : tout est politique

Entretien avec Dina Rahajaharison

Dina Rahajaharison a commencé sa carrière dans le secteur privé avant de rejoindre le Parlement européen pour être plus proche de ses convictions et œuvrer pour le bien commun. Entretien avec un ancien directeur de cabinet au Parlement européen, acteur du changement au parcours atypique.



Dina Rahajaharison

“L’éducation est l’élément transformateur et catalyseur des changements dans une société. Il s’agit d’une priorité absolue”.

Quelles étaient vos missions au sein du Parlement européen ?

Je devais m’assurer que les régulateurs (autorités en charge du maintien de l’équilibre du système économique) et les établissements financiers prenaient en compte les risques liés au dérèglement climatique dans leurs activités. Les banques et les régulateurs ont un rôle à jouer pour que les moyens soient investis dans des projets plus sobres en ressources naturelles. L’argent n’a pas la même répercussion sur

la planète selon qu’il est investi dans des actifs comme le pétrole ou dans un moteur à nageoire comme FinX.

À quel point la transition écologique est-elle engagée au Parlement ?

Le débat sur les enjeux environnementaux existe depuis longtemps au niveau européen. Mais ce n’est que récemment que l’Union Européenne s’est dotée d’une stratégie pour atteindre la neutralité carbone d’ici à 2050. Ce plan s’inscrit dans le cadre

plus global de l'Accord de Paris de 2015. Il y a un engagement politique évident au niveau macro, mais insuffisant. S'assurer de l'intégration de la composante écologique dans chaque loi européenne est un combat de chaque instant.

Ce qui nous amène à cette réflexion : un capitalisme responsable est-il possible ?

La recherche du profit reste l'un des moteurs du capitalisme, mais elle ne pourra pas s'exonérer de la prise en compte de la dimension écologique.

L'État est-il tout puissant ?

Si l'État ne régule pas, le changement est moins rapide. L'État a une puissance de frappe intéressante : il peut inciter, soutenir, encadrer ou empêcher quand c'est nécessaire. Par exemple, interdire les OGM rend la production plus difficile. Les agriculteurs concernés doivent délocaliser ou faire différemment.

Que pensez-vous de son rôle dans la transition énergétique ?

Faut-il aujourd'hui aider le secteur de l'aviation civile qui a été durement touché par la crise, ou, au contraire, en profiter pour se dire que ce type de mobilité est néfaste pour l'environnement ? C'est là une vraie question. En tant qu'arbitre des projets de long terme, l'État a sa carte à jouer et doit avoir un rôle de stratégie. Il doit réfléchir à la notion de bien commun face à des citoyens ou des entreprises plus

orientés vers des décisions qui concernent leur quotidien. L'entrepreneur qui a envie de gagner beaucoup d'argent n'a pas forcément, tout seul, l'envie de respecter l'environnement. Mais si l'État organise l'activité économique de telle sorte que celle ou celui qui entreprend puisse gagner de l'argent et préserver la planète, alors il bâtit un partenariat gagnant-gagnant. La Norvège est passée d'une flotte de véhicules polluants à une flotte électrique en une décennie. Certes, il s'agit d'un pays peu peuplé, mais c'est un formidable laboratoire à petite échelle. Il ne faut pas oublier que les dimensions économique et écologique sont indissociables de la dimension sociale. Le gouvernement norvégien a dû ainsi penser à celles et ceux qui n'avaient pas les compétences pour monter des moteurs électriques. L'État doit aussi avoir un rôle d'accompagnement dans la reconversion professionnelle.

Qui l'État écoute-t-il ?

On vit dans un monde caractérisé par la fragmentation des expertises, dans lequel il est devenu difficile de parler de vérité en raison de l'essor des théories du complot. Il faut pourtant que l'État apprenne à mieux écouter la science. C'est là par exemple l'atout du GIEC, qui alerte la communauté internationale depuis des décennies sur les dangers du réchauffement climatique. Son rôle est politique, ayant en vue notre bien commun. La noblesse de la politique réside dans la défense du bien commun et la construction du vivre ensemble.

Comment est-il possible de composer avec les lobbys ?

Tout d'abord, il faut bien préciser que certains intérêts mis en avant par les lobbys peuvent être compatibles avec ceux de la société. Parfois, leur expertise technique peut éclairer le débat démocratique. Ensuite, il faut se rappeler que les lobbys ont toujours hanté les couloirs des institutions, en Europe comme en France, sans forcément se cacher.

Le discernement est essentiel. Il faut savoir afficher un comportement éthique et les traiter à la place qu'ils méritent : ce sont des organisations qui défendent un intérêt particulier, qui n'ont pas nécessairement en vue le bien commun et peuvent disposer d'une force de frappe colossale. A-t-on des normes qui permettent d'améliorer la transparence ? Sait-on qui les lobbys rencontrent-ils, sur quels sujets ? Si oui, on favorise l'éveil des consciences. On se donne une chance de contrer les initiatives, opposées à l'intérêt général, de grandes entreprises privées comme BlackRock, dont le moindre mouvement peut faire bouger le marché dans son ensemble. Au bout du compte, les politiques ne pourront pas ignorer les voix de celles et ceux qui les ont élus.

En France, quelle est selon vous notre conception du pouvoir ?

Nous en avons une vision très hiérarchique. Celle ou celui qui le détient doit pouvoir s'imposer aux autres. Or, un diri-

geant devrait parvenir à modérer, équilibrer, apaiser. On gagnerait beaucoup à transformer notre conception du pouvoir. Mais pour le moment, le pouvoir est là pour contraindre, du haut vers le bas. Ce qu'il manque ? Sagesse et humilité.

Les mouvements citoyens sont-ils nécessaires pour que l'État bouge ?

L'individu tout d'abord, en tant que citoyen, a un rôle capital. Il a le droit et le devoir d'aller voter. Ensuite, les mouvements citoyens sont des respirations qui permettent de dialoguer avec l'État, en faisant remonter des urgences. On a tous en tête le mouvement des gilets jaunes. Évidemment, la limite est l'exercice de la violence. Je crois au progrès à travers les institutions quand elles sont démocratiques, tout comme je crois aux mouvements de protestation, à partir du moment où ils sont non-violents.

Quels sont les pays qui vous inspirent ?

Les pays nordiques et leur conscience accrue de l'équité. Leur système éducatif ne vise pas à produire des élites. Chacun doit pouvoir avoir un socle solide de connaissances fondamentales pour que toute la collectivité puisse en bénéficier, pas seulement quelques individus éclairés.

Le Costa Rica aussi, pour sa politique environnementale extraordinaire. On pourrait s'en inspirer pour mener nos politiques publiques en matière de biodiversité.

Enfin l'Allemagne, du point de vue du respect des libertés fondamentales.

Pour un meilleur demain, quelle est selon vous la priorité absolue ?

L'éducation. C'est l'élément transforma-

teur et catalyseur des changements dans une société. L'État n'est que le reflet d'une démocratie vivante, la représentation d'une volonté générale. Il faut apprendre aux enfants les notions de responsabilité collective et de bien commun.





L'entraide, une vertu des temps modernes

Entretien avec Maud Sarda

Pas de recherche de profit, pas de dividende, pas de capitalisation : avec la marketplace Label Emmaüs, Maud Sarda (cofondatrice et directrice), bouscule les codes. Cette coopérative, qui a vocation à insérer professionnellement des personnes éloignées de l'emploi grâce à la vente en ligne de produits d'occasion, est une innovation numérique issue du mouvement Emmaüs, dans lequel Maud s'est épanouie dans un premier temps. La marketplace compte désormais plus d'un million de références, tous domaines confondus. Rencontre avec une militante qui a fait de ses combats un chemin de vie.



Maud Sarda

“Les valeurs de solidarité et d’entraide sont le ciment de notre société”.

Vous dirigez Label Emmaüs, que vous avez créé en 2016. De quoi s’agit-il ?

Il s’agit d’un site e-commerce de produits d’occasion, construit dans les pas du mouvement Emmaüs. Les produits référencés, mis en ligne par des personnes en insertion que l’on forme aux métiers du e-commerce, proviennent des boutiques

Emmaüs et des structures de l’économie sociale et solidaire. Tout le monde peut souscrire en ligne et peut prendre une part du capital ! Il s’agit du premier site e-commerce proposant une ouverture de la gouvernance, appartenant ainsi à ses acheteurs, vendeurs et salariés. C’est un contre modèle fort aux sites marchands classiques et un très beau mouvement de

solidarité, d'entraide, basé sur un modèle économique. Nous ne vivons ni des dons, ni de la charité. Nos recettes d'activité nous donnent la liberté d'accueillir de façon inconditionnelle les personnes les plus exclues de notre société. Qui peut faire cela aujourd'hui ?

Qu'attendez-vous du milieu associatif ?

J'aime les challenges économiques et financiers, que l'on n'attend pas forcément du milieu associatif justement. J'aime casser les codes et sortir des cases ! Ma mission est de montrer que l'on peut créer de la valeur ajoutée, économique et financière, voire chatouiller les modèles prédominants du privé, avec les objets dont on se débarrasse, accompagnés des personnes que la société rejette. Nous sommes tout petits, certes, mais nous avons le mérite d'exister. J'aime bien ce côté David contre Goliath et l'inspiration que l'on peut procurer. Label Emmaüs déstabilise l'ordre établi et les idées reçues.

Croyez-vous à la méritocratie ?

Peu. Pour moi, elle serait pertinente si nous avions tous les mêmes chances au départ. Ce n'est pas uniquement une question de justice sociale : chaque être est différent et porte en lui des fragilités plus ou moins grandes. Pour moi, les valeurs de solidarité et d'entraide sont le ciment de notre société, bien plus importantes que la méritocratie. C'est ce que j'ai trouvé chez Emmaüs : la possibilité de s'attaquer aux fragilités de

notre société et d'accueillir les plus exclus.

Vous avez travaillé pendant longtemps chez Emmaüs avant de fonder Label Emmaüs. Quel fut le déclic ?

Il n'y en a pas vraiment eu. Je suis une militante de longue date. J'ai toujours été frappée par les injustices sociales et ce qu'implique la naissance dans la répartition des chances au départ. J'ai toujours souhaité travailler dans le développement durable ou le social. Je suis restée 5 ans chez Accenture, où j'ai beaucoup appris, avant d'embrasser l'engagement auquel j'ai toujours aspiré !

Vous expliquez faire de l'innovation sociale. Pourriez-vous développer ?

Être dans l'innovation signifie ne pas se reposer sur un modèle traditionnel, être en veille par rapport à l'évolution de la société, aux modes de consommation et de communication. Nous sommes un projet de mutualisation, de connexions. Les vendeurs de notre marketplace, les compagnons, sont très connectés avec nous : nous organisons des sondages régulièrement et c'est toujours la majorité qui décide. Depuis 2019, nous avons créé une école inclusive, Label École, qui forme gratuitement des demandeurs d'emploi aux métiers du e-commerce.

Pour vous, que signifie réussir son entreprise ?

J'aurais pu créer Label Emmaüs uniquement avec des Bac + 5. Sauf que ça

n'aurait pas été, pour moi, une réussite. Réussir, c'est faire avec. C'est faire avec les gens pour qui l'on existe. Et c'est ce que j'aime chez Emmaüs. Bien loin de nous l'idée d'appeler "bénéficiaires" les compagnons. Ils ne bénéficient pas de notre aide, ils partagent la même aventure, ils travaillent aux côtés des permanents. C'est avec eux que l'on définit à quoi ressemble notre outil de process, notre grille tarifaire avec les transporteurs, nous sommes dans la co-construction. Emmaüs leur appartient autant qu'à nous. Voilà comment j'ai essayé de construire Label Emmaüs.

Vous êtes également membre du conseil d'administration du Mouvement Impact France, qui rassemble les structures engagées dans la transition sociale et écologique de l'économie. Pourquoi ?

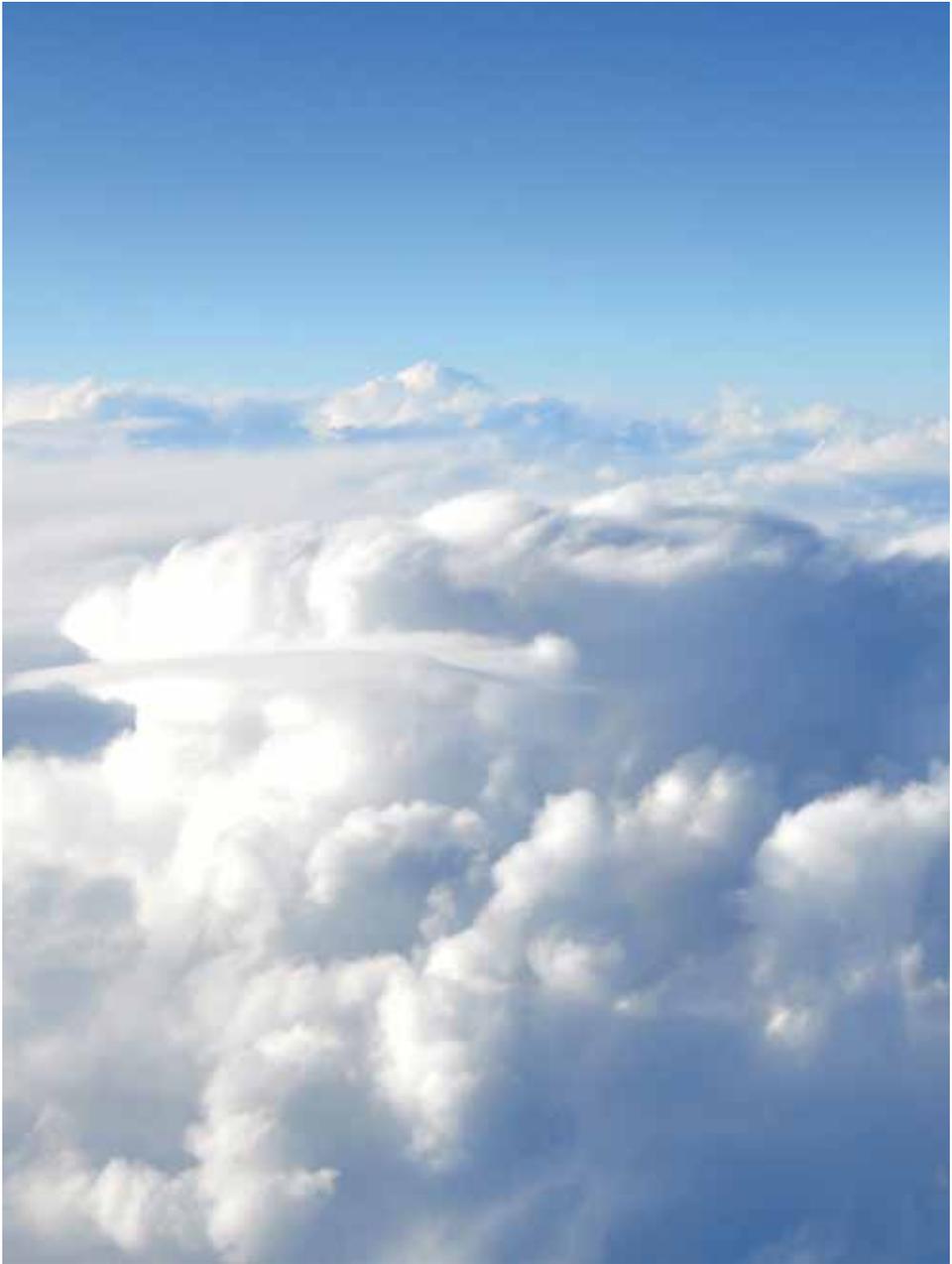
Ce qui m'intéresse, c'est la vision long terme, le souhait de défendre une autre vision de l'entreprise, qui vise un impact social, environnemental, basée sur le partage de richesses et de pouvoirs. J'interviens principalement sur les sujets d'économie circulaire, notamment sur les lois anti-gaspillage, qui commencent à entrer

en vigueur d'ailleurs. Et encore, cette réglementation ne concerne pas la filière du livre. 25% de ce qui est édité est détruit en France ! Avec cette nouvelle interdiction de détruire, les marques chercheront des solutions. Des organisations comme Emmaüs ou Phenix sont autant de solutions pour récupérer ces invendus et les réemployer. À ce sujet, le dernier rapport de l'ADEME de 2014 chiffrait à 600 millions d'euros la valeur monétaire des biens détruits, par an. Le nouveau rapport, qui devrait voir le jour rapidement, devrait doubler ou tripler ce montant. C'est purement vertigineux. En 2023, les marques n'auront plus le droit de détruire les invendus.

Quel message souhaiteriez-vous transmettre ?

Les personnes finissent par s'en sortir, retrouvent leur dignité, en aidant autrui. Lorsque l'Abbé Pierre rencontra Georges Legay, le premier compagnon avec qui il fonda Emmaüs, Georges était désespéré, il voulait se suicider. L'Abbé Pierre lui dit alors "*Je ne peux rien faire pour toi, mais tu n'as rien à perdre, alors viens m'aider à aider*".







Cultiver le lien de proximité : un métier à tisser

Entretien avec Anne Charpy

Anne Charpy est une figure de l'engagement dans les relations de proximité. Avec le réseau VoisinMalin, elle emploie, forme et anime un réseau d'habitants qui ont envie de changer la société en faisant du porte-à-porte, dans les quartiers populaires, pour améliorer les échanges des habitants avec les acteurs locaux.

Avec son réseau, soutenu par Antropia, l'incubateur d'entreprises sociales de l'ESSEC, Anne s'engage à faciliter la vie quotidienne, travailler sur les problématiques d'urbanisme et permettre aux entreprises et institutions d'améliorer le service rendu aux habitants. Rencontre avec l'initiatrice d'un projet riche et porteur d'avenir.



Anne Charpy

“Quand les personnes se sentent en confiance, elles libèrent leurs horizons, constatent qu’elles sont capables de s’approprier des sujets, les transmettre et avoir une parole légitime”.

Quelle est la genèse de l’aventure ?

Je suis une défricheuse qui aime gravir les montagnes, aller à la rencontre de, comprendre autrui. Je suis une personne qui écoute ses désirs profonds et qui est capable d’y croire.

Tout a commencé au Chili il y a 30 ans, lors d’une expérience professionnelle dans le microcrédit, que j’effectuais à la sortie

de mon école de commerce. J’y ai découvert un système de mise en réseau, d’information et d’entraide élaboré entre micro-entrepreneurs habitants de quartiers pauvres, apportant ressources et richesses ! Cette alliance entre habitants et institutions permit de passer un cap en matière de développement des activités. C’est un système très vertueux pour le développe-

ment d'un territoire. Il en est de même en France, je suis donc rentrée avec l'idée de décliner ce système chez nous. On a besoin de grandes politiques publiques, mais il faut qu'elles sachent s'appuyer sur les habitants, qui ont envie de changer leur réalité.

Comment choisissez-vous les villes dans lesquelles vous vous implantez ?

Si nous les choisissons, c'est qu'elles ont une impulsion donnée par un maire qui a une vision de développement pour sa ville, avec une vraie ambition de donner une autre place aux habitants. Ensuite, la mairie nous ouvre des portes dans le monde institutionnel, puisqu'elle croit en notre fonction, ce qui nous permet de nous entretenir avec les acteurs locaux (bailleurs sociaux par exemple), qui envisagent de réaliser des changements. L'objectif ? Que ces acteurs comprennent qu'ils ont tout intérêt à changer leur méthode de travail pour inclure les habitants dès la conception des projets. Ensuite, nous recrutons un responsable local pour aller rencontrer les habitants, comprendre où sont les ressources et expliquer notre approche. Nous demandons aussi à celles et ceux qui bénéficient d'une aura locale (commerçant, médecin, gardien, etc.), de nous recommander des habitants de confiance, pour leur proposer de devenir des membres du réseau, des messagers en porte-à-porte ! C'est alors qu'intervient l'étape du recrutement ! Depuis la création de Voisin-Malin fin 2010, nous avons échangé en

porte-à-porte avec 250 000 personnes qui sont sorties d'une position d'isolement, de repli. Nous sommes comme une ONG en zone de crise. Nous apportons un cercle de confiance et d'apaisement qui repose sur une position de neutralité, de respect de la confidentialité et sur une capacité d'écoute sans agressivité, considérant que l'autre a une légitimité. Aujourd'hui, nous sommes aussi à Barcelone et nous avons été appelés par le Québec.

Comment travaillez-vous avec les politiques publiques ?

Nous avons l'accord de la mairie en arrivant et nous précisons bien que nous ne souhaitons pas qu'elle nous finance, car nous voulons rester indépendants. En revanche, les services publics ou les bailleurs sociaux construisent avec nous et financent ces campagnes de porte-à-porte, pour améliorer leur service. Avec cette participation citoyenne, je veux montrer que l'on peut créer de la valeur et que l'on a besoin de ces ressources des habitants.

Comment le réseau fonctionne-t-il ?

En moyenne, nous avons 10 personnes pour un quartier de 10 000 habitants, d'horizons très différents, sous contrat de travail à temps partiel. Tous ces profils forment une micro société - 36 langues parlées - et évoluent dans un cadre de confiance et de liberté afin de s'approprier des sujets qui les concernent sur l'éducation, la santé, l'accès à l'emploi, l'urbanisme, etc. Nous sommes présents dans 18

villes en Ile-de-France et autour de Lille, Lyon et Marseille. Quant à nos partenaires, ils payent des prestations au juste prix. Pour ma part, je me déplace beaucoup. Je délègue le pilotage opérationnel, mais c'est moi qui accueille les nouvelles équipes, avec deux questions "*Quel est votre talent essentiel et pourquoi voulez-vous le mettre au service de VoisinMalin*" ?

Comment les visites chez l'habitant se déroulent-elles ?

Les Voisins Malins arrivent chez les habitants avec un message ciblé relatif à la santé, l'emploi, la formation, le logement (etc.), préparé avec un partenaire qui nous rémunère. Tout cela demande une réflexion sur la façon d'aborder les questions intimes et délicates. À la suite de ces échanges, les Voisins Malins sont capables d'orienter les habitants vers des structures. Les personnes que nous employons sont souvent timides au départ, mais ont l'envie de se dépasser. Il suffit qu'elles se sentent en confiance pour libérer leurs horizons, constater qu'elles sont capables de s'approprier des sujets, transmettre et com-

prendre que leur parole est légitime. Leur quotidien est ainsi ponctué de victoires concrètes. Et leur lecture de leur environnement est bien meilleure. Cela se produit aussi pour les responsables d'équipes : je confie des responsabilités à des personnes qui n'auraient jamais imaginé, un jour, devenir directeurs. Il faut bousculer les codes ! Rien ne doit rester figé.

Quel message voulez-vous faire passer ?

Nous sommes fiers de la richesse des rencontres que nous réalisons autour de sujets compliqués, avec ces personnes que nous arrivons à rejoindre et qui sont « en-dehors des radars ». Dans ces quartiers délaissés, 40 à 50% des habitants vivent sous le seuil de pauvreté, cela concerne 5 millions d'habitants et nous en avons déjà touché 250 000. La bonne nouvelle, c'est qu'il y a dans ces mêmes territoires des ressources humaines inouïes, beaucoup d'agilité, de sens de l'accueil, de créativité, de solidarité et de résilience ! Ce sont justement les valeurs dont on a besoin aujourd'hui.



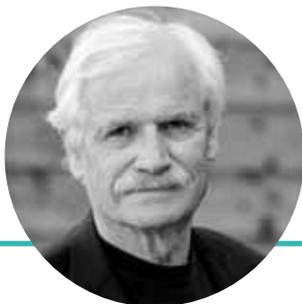




L'orée d'un nouveau monde à travers l'objectif

Entretien avec Yann Arthus-Bertrand

Il est l'un des apôtres de l'écologie humaniste. Photographe, journaliste reporter, réalisateur, Président Fondateur de la Fondation GoodPlanet, Yann Arthus-Bertrand se confie sur son nouveau challenge en tant que cinéaste. Dans la lignée de ses films témoignages (plus de 10 000 interviews récoltées à travers le monde), après *6 milliards d'Autres* (2004), *Human* (2015), *Woman* (2020) et récemment le bouleversant *Legacy* (2021), il s'est lancé, avec *Les 150*, dans un projet qui marquera peut-être l'Histoire de notre pays et du combat climatique.



Yann Arthus-Bertrand

“Chacun est responsable de la planète et doit la protéger à son échelle”.

En quoi votre projet cinématographique Les 150 consiste-t-il ?

Il s’agit d’un film d’interviews sur les 150 citoyens qui ont été tirés au sort, représentatifs de la société française, dans le cadre de la Convention Citoyenne pour le Climat. Je veux mettre en lumière celles et ceux qui ont pris le temps de réfléchir à des propositions concrètes pour notre avenir. C’est une grande première en France, notamment à l’initiative de Cyril Dion et du collectif Gilets Citoyens. La seule façon pour que cette initiative fonctionne, c’est que les débats ne restent pas au cœur des 150, mais qu’ils aillent vers l’ensemble des Français. Nous devons évoluer vers une dynamique de solidarité générationnelle. Avec le contexte sanitaire actuel, le film

prendra sûrement du retard. Mais je reste globalement assez positif. Je suis convaincu que cette convention citoyenne est le début d’une nouvelle politique sur l’environnement.

Qu’est-ce qui vous intéresse particulièrement avec ce format de film-interviews ?

Voir évoluer ces citoyens, savoir ce qu’ils ont appris, ce qui les a marqués. Et les remercier bien sûr. Comment leur prise de conscience est-elle arrivée ? Comment leurs familles ont-elle réagi ? Les écologistes ont tendance à oublier qu’il y a des personnes qui ne connaissent rien à l’écologie. Ce style d’interviews apporte plus qu’un témoignage écrit. Certains étaient

climato-sceptiques au début. Je suis certain que cette convention citoyenne a un peu changé leur vie. J'aimerais qu'ils me le disent.

À la Fondation GoodPlanet, les nombreuses entreprises qui vous soutiennent vous sollicitent-elles pour des conseils ?

Il y a en effet tout un programme RSE à la Fondation. Nous accompagnons certaines entreprises sur des sujets variés afin de limiter leur impact environnemental (émissions carbone, cycle de vie de produit, sourcing...). Mais nous ne sommes pas dans le business pur et dur. Nous ne sommes pas des économistes. Ici, chacun décide selon ses convictions !

Croyez-vous en l'écologie politique ?

Je crois en l'écologie tout court. Chacun travaille dans sa zone d'influence. Mais je pense que nous sommes prisonniers de notre religion et de notre mythe de la croissance. Cette tyrannie revient aujourd'hui, avec l'angoisse du chômage. Mais oui, définitivement, il faut lutter contre la croissance telle qu'on la connaît aujourd'hui.

Nous vous demandions cela au regard du départ du gouvernement de Nicolas Hulot, en août 2018.

En effet, c'est une fonction presque impossible. L'écologie devrait être un dénominateur commun à tous les partis. Si l'on n'est pas activiste, on s'en sort, à peu près. Mais si l'on est activiste, comment lutter

par exemple contre le lobby des chasseurs ? Nicolas Hulot n'était sûrement pas fait pour ça et je ne serais pas non plus fait pour ça. Il est très difficile d'être dans le compromis en permanence. Être Ministre écologiste, c'est un peu la religion du compromis. Je pense que Nicolas Hulot n'a tout simplement pas accepté.

Pensez-vous que la "décroissance" soit une condition sine qua non à un meilleur demain ?

Nous nous dirigeons - forcément - vers la décroissance. Donc autant l'accepter et la préparer. Toutes les bonnes initiatives sont nécessaires. Les jeunes générations sont bien conscientes que nous sommes à l'orée d'un nouveau monde, que le monde actuel est un monde un peu fini. Je constate une très forte énergie chez les jeunes entrepreneurs qui veulent donner du sens à ce qu'ils font. C'est devenu une priorité absolue. Ils ont bien conscience qu'on ne peut plus aujourd'hui travailler uniquement pour gagner de l'argent.

Y a-t-il une figure universelle, phare, emblématique, qui vous inspire ?

Greta Thunberg. Pour moi, c'est elle. Elle est incroyable. Si jeune, ayant créé un mouvement planétaire. J'admire aussi énormément les anonymes, les volontaires qui travaillent pour Emmaüs, les Restos du Coeur, le Samu Social, etc. Tous ceux qui s'engagent, partagent, aiment, sans rien dire à personne. ■



Un artisan de paix

Entretien avec Laurent Gounelle

Il est de ceux qui inspirent avec sagesse, douceur, justesse. D'autres parleraient de lui en évoquant une âme ancienne. Dans sa vie - terrestre - d'avant, Laurent Gounelle travaillait comme jeune cadre au sein de la direction financière d'une grande entreprise, avant de bifurquer vers le développement personnel : d'abord se former et puis accompagner, à son tour. Par la suite, "*sur le tard*" selon ses dires, il embrassa l'écriture.

D'un verbe sémillant, Laurent Gounelle partage ici avec générosité et sollicitude ce qu'il retient de 2020, les missions qui incombent à son rôle de père, ses inspirations et aspirations artistiques et surtout ses souhaits pour un monde plus harmonieux et une biodiversité reconsidérée.



Laurent Gounelle

“Là où sont nos forces et nos talents, là est notre mission”.

Comment expliquez-vous le monde à vos enfants ?

Pierre Rabhi narre dans l'un de ses livres une anecdote assez édifiante. Alors que l'un de ses amis vint, un jour, l'aider à couper du bois, celui-ci remarqua un arbre majestueux dont le soleil, de sa lumière vespérale, cerclait d'or les contours. Son ami s'exclama : *“Il y a là au moins 10 stères !”*. Cette anecdote est sans appel : elle illustre notre dissociation absolue de la nature, nous qui passons notre temps à l'exploiter. Notre lexique même le démontre...

Comment appelle-t-on un agriculteur ?

Un exploitant agricole. Or, l'écologie devrait être au centre de nos vies. Elle pose la question de la place de l'être humain sur Terre. Élément de la biosphère à part entière, il a bien trop souvent tendance à s'en extraire, à s'en croire séparé. Il faut (ré)apprendre à aimer, à mettre l'attention sur, à admirer. Le rôle des parents est en cela crucial. Les valeurs écologistes se transmettent tout simplement par l'amour de la nature. Il est essentiel d'amener les enfants à sentir qu'ils appartiennent à la

nature. Il s'agit, selon moi, d'une éducation de l'esprit.

Comment appréhendez-vous l'évolution du monde ?

Les peuples premiers d'Amazonie formulaient une prière après avoir prélevé un animal à la nature. Nous, nous exploitons les animaux et exterminons ceux qui nous gênent, à commencer par ceux que nous appelons les nuisibles. Cependant, si la situation est très préoccupante, j'ai foi en l'être humain et en l'éveil des consciences. Je suis quelqu'un d'optimiste, sans pour autant faire montre d'un optimisme béat car l'optimisme à toute épreuve peut être une façon de mettre la tête dans le sable et donc de ne rien changer.

Néanmoins, de plus en plus nombreux sont ceux qui réalisent que l'humanité appartient à la nature. Nous évoluons au sein d'un réseau, en interaction avec les animaux, les insectes, les plantes, le grand tout. Je pense que l'on évoluera vers une préservation de l'harmonie de l'ensemble, vers une certaine forme de sobriété. Il n'est évidemment pas question de retour à la bougie, comme s'en gaussent très volontiers certains de nos politiques. L'agriculture de demain sera selon moi locale, ce qui changera tout : nos relations aux autres, le business et la mondialisation, sans que les échanges n'en soient pour autant exclus.

D'aucuns manifestent une foi aveugle en la technologie, leur permettant de ne pas remettre en question leurs modes de vie. Il

est pourtant illusoire de croire que la technologie nous offrira toutes les solutions. Les décisions à prendre passent avant tout par des responsabilités individuelles, j'en suis convaincu. Je ne crois pas qu'il suffise de demander à nos gouvernants de prendre des décisions et je ne dis pas ça pour les blâmer. Lorsque l'on est au pouvoir, on est là pour gérer un pays pendant quelques années et il est humain de souhaiter être réélu. La transition écologique, comme toutes les transitions, est coûteuse et implique des souffrances. Or, on n'aime pas demander d'efforts aux citoyens. En revanche, je mise sur l'individu. C'est moi qui suis en train de créer le monde de demain, par mes décisions, par mes choix de vacances, par mes choix d'alimentation, avec mon porte-monnaie. Ces actes nécessitent des efforts personnels.

À quoi l'entreprise de demain pourrait-elle ressembler ?

Je crois qu'il y aura beaucoup moins de très grandes entreprises et c'est tant mieux. Plus l'entreprise devient grande de par sa taille, plus l'écart se creuse entre les décisionnaires et ceux qui œuvrent sur le terrain. Il est humainement plus aisé de prendre des décisions difficiles et d'imposer des choses aux personnes quand on ne les voit pas. L'empathie est forcément moindre. Je pense aussi qu'il y aura de moins en moins de salariés. Les jeunes d'aujourd'hui sont très attachés à leur liberté, ils n'ont plus nécessairement envie d'appartenir à une entreprise. Ils

sont davantage à l'écoute de leur cœur et de leurs envies. Il leur sera plus motivant de rejoindre ponctuellement une société autour d'un projet que d'en devenir salarié et de suivre une évolution de carrière selon l'ancien modèle... Demain, je pense que nous serons, pour la plupart d'entre nous, consultants. Nous nous rejoindrons sur des projets.

À quoi correspond la réussite d'une entreprise selon vous ?

Au fait de croire en son projet. Si l'entrepreneur parvient à transmettre sa croyance en ce qu'il fait et à donner l'envie d'y croire, alors il gagne. La notion de sens est essentielle. L'allégorie du tailleur de pierre et du bâtisseur de cathédrale est souvent mise en avant dans le monde du consulting. Le tailleur de pierre taille ses pierres 7 heures par jour en mettant en œuvre ses compétences mais en n'y trouvant pas forcément de sens. En revanche, si son patron lui annonce "*Nous sommes en train de bâtir une cathédrale*" et s'il est de surcroît chrétien, il se sentira participer à un projet qui aura du sens pour lui. Ses compétences se verront décuplées, il sera porté, animé et donnera le meilleur. L'entreprise peut soulever des montagnes, à condition que les membres de l'équipe partagent la vision de l'entrepreneur.

Comment transposer cela dans le monde concret de l'entreprise ?

Pour moi, dans la direction d'équipe, il conviendrait de dissocier les rôles de lea-

dership et de management. Le management est la gestion du quotidien, tandis que le leadership est la transmission de la vision, c'est-à-dire la mission, le "why" et ce que l'on a envie de transmettre en tant qu'entrepreneur. Quand les entreprises se développent, cela devient plus compliqué car l'entrepreneur n'a plus le temps de porter son message et les relais managériaux ne savent pas forcément transmettre l'envie ou ne peuvent le faire, faute de temps. En fait, il faudrait que chaque personne en position managériale connaisse la vision de l'entreprise, comprenne l'importance de la porter et sache la partager. Les belles phrases qui vous sont présentées sont souvent élaborées par des consultants et il y a parfois peu de rapport avec ce qui a vraiment façonné l'idée originelle. Elles correspondent à un positionnement, une segmentation marketing, souvent loin de ce qui a allumé la lumière dans les yeux de l'entrepreneur.

Je vais vous relater une anecdote, issue de mon parcours d'écrivain. Mon premier livre a été traduit en Espagne, mais n'a pas été très vendu là-bas. Plus tard, mon éditeur français a proposé mon 2^e livre (un vrai pavé !) à l'éditeur espagnol. Celui-ci a demandé une coupe du texte de 20%, selon l'argument suivant : les livres épais sont difficiles à vendre. Je m'y suis formellement opposé. Mon livre était dans sa version aboutie et il n'en changerait pas. Vous vous en doutez, mon éditeur espagnol a refusé de me publier. En revanche, un autre éditeur, l'un des plus grands édi-

teurs au monde, intéressé, m'a contacté. J'ai signé. Résultat : l'éditrice en a fait un best-seller en Espagne et j'étais numéro 1 des ventes en Argentine et en Colombie. Alors pourquoi ? La raison ne vient pas des qualités intrinsèques du livre, mais bien de cette éditrice qui croyait profondément en mon ouvrage. Elle a su transmettre son envie, ses croyances, sa conviction aux commerciaux du réseau dans les différents pays et aux libraires. Voilà la clef. Y croire, absolument.

Que souhaitez-vous retenir de 2020 ?

Le virus a changé notre vie, induisant des comportements de méfiance vis-à-vis d'autrui. Il est complètement effrayant de considérer son alter ego comme une menace.

Il est fort probable que notre relation à la nature soit la cause de ce virus, directement lié à la surpopulation. On ne peut plus continuer de parler d'écologie sans parler de cela. Si ce virus fait autant de ravages aujourd'hui, c'est parce que l'on est trop nombreux. En moins d'un siècle, l'humanité est passée d'un milliard à 8 milliards d'individus. C'est une question de responsabilité individuelle. L'être humain a cette croyance qu'il est au-dessus des autres espèces. Je m'oppose à cette idée. 2020 aura eu le grand mérite de nous rendre un peu plus humbles ("humble" vient d'ailleurs de "humus" et "homo" qui signifient "terre"). 2020 est l'opportunité extraordinaire de changer les choses qui doivent l'être, de changer de paradigme. À

nos dirigeants aussi de saisir cette occasion.

Artistes, musiciens, écrivains, quelles sont vos inspirations ?

J'ai une évidente prédisposition pour le classique. Chopin me touche très particulièrement, il était inspiré par Dieu, si Dieu existe. J'avais arrêté le piano pendant 20 ans, mais voilà que je m'y remets depuis 2 ans ! J'aime beaucoup Rachmaninov, Beethoven, Bach, Brahms et Liszt également. En littérature pure, je pense que les Mémoires d'Hadrien de Yourcenar est mon livre favori. S'il y a un livre que j'emporterais sur une île déserte, ce serait celui-là. Ensuite, je citerais le plus psychologue des écrivains, Dostoïevski avec qui on en apprend plus sur la psyché humaine qu'en lisant Freud ou Jung. Il avait une compréhension extraordinaire des fonctionnements humains.

Joseph Campbell, grand mythologue et professeur américain, m'a également beaucoup inspiré, ainsi que Milton Erickson, père de l'hypnose et grand psychiatre américain ou encore Robert Dilts, auteur et conférencier spécialiste de la PNL. En philosophie, je suis très attiré par les stoïciens bien sûr, parce qu'ils étaient convaincus du rôle de chacun dans l'atteinte du bonheur, par la façon de voir le monde, de vivre, de penser et de faire évoluer le prisme du regard, là où d'autres considéraient qu'il incombait à la société de rendre l'être humain heureux.

En peinture enfin, je suis très touché par les grands maîtres hollandais. Souvent,

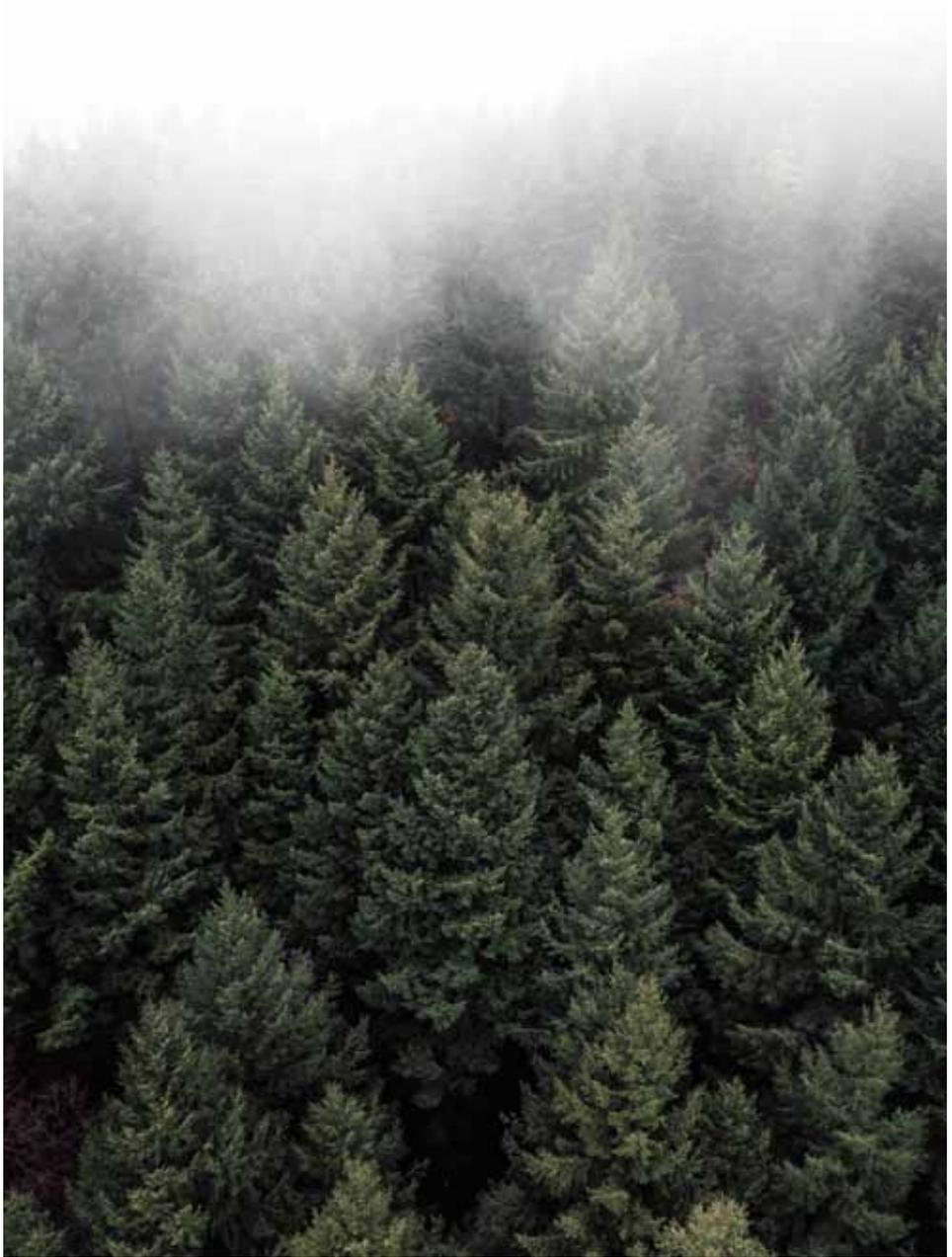
les artistes ont cette capacité de percevoir de façon non intellectuelle la réalité du monde qu'ils transmettent dans leur art en donnant des messages. Rembrandt peut me permettre d'accéder à un autre état de conscience. Lorsque l'on est touché par un tableau, on perçoit cette réalité-là, on la comprend, on la fait sienne, jusqu'à ressentir une forme de vérité.

Comment parvenir à découvrir ses talents ?

Chacun de nous a des talents propres. Je crois que l'on vient sur Terre avec une mission et un bon moyen de la découvrir est d'être à l'écoute de ses talents. Qu'est-ce que j'aime faire dans la vie ? Qu'est ce qui allume cette petite lumière au fond de mes yeux ? Je pense que notre conscience s'incarne. Elle vient habiter un corps, pour nous permettre d'expérimenter et de réaliser notre mission. On vient avec une âme et un ego. Notre ego voudra nous faire croire que l'on est meilleur que les autres

en s'accrochant à des fausses identités. En nous amenant vers tout ce qui nous valorise, l'égo nous éloigne de notre mission et donc de nous-mêmes. A contrario, certaines choses vont nous mobiliser et l'on se sentira complètement investi, à tel point que l'on sera dans le dépassement de soi. Croire en une mission signifie qu'elle touche une fibre profonde en nous-mêmes. Quand on est happé par notre mission, on fait corps avec l'action, on devient l'action, on devient ce qui est notre mission. Chacun gagne à découvrir ses talents. Cela peut passer par un travail d'introspection. Là où sont nos forces et nos talents, là est notre mission. Vous savez, je suis resté deux ans au chômage. Cette période m'a permis de réaliser une chose que j'ignorais jusqu'alors : j'existais indépendamment de cela, indépendamment de la réussite professionnelle. J'ai compris qu'il n'était pas si important de réussir ou d'échouer. Mais j'ai surtout compris que ma valeur était ailleurs.







Vers une économie régénératrice

Entretien avec Guibert del Marmol

Perspectiviste, conférencier, écrivain, il fait partie des personnes éclairées à l'esprit vaste. À 30 ans, Guibert del Marmol est dirigeant d'entreprise. Mais la vie se charge rapidement de lui faire emprunter un autre chemin. Une tumeur à l'hypophyse, une opération lourde et une sentence médicale sévère lui font appréhender la vie différemment. Malgré sa gratitude envers la médecine, rien de ce qui lui avait été annoncé ne s'est avéré exact. À force de résilience et avec une hygiène de vie nouvelle, il élargit son champ de conscience et comprend le lien entre corps et esprit. De chef d'entreprise, Guibert del Marmol devient accompagnateur pour dirigeants (notamment), les aidant à œuvrer pour le bien commun. Depuis, il met l'humain, le sens et la sagesse au centre de tout projet de vie et d'entreprise. Guibert del Marmol est également co-dirigeant de la Lunt Foundation (créée en 2012), qui participe à l'éveil des consciences en soutenant l'entrepreneuriat social, durable, en identifiant les pionniers qui changent le monde et en les faisant rayonner, portant ainsi un nouveau modèle de société. Modèle sociétal régénérateur, entreprise bio-inspirée, nouvelles mesures de performances et de valeurs, voici quelques réflexions proposées par un "utopiste pragmatique", comme il se plaît tant à se définir.



Guibert del Marmol

“Si nous ramenons 4,5 milliards d’années à 24 heures, l’Homo sapiens apparaît sur Terre à 23 heures 59 minutes et 50 secondes”.

Débutons en prenant un peu de hauteur. Vous dites : “On vit sur un astre qui existe depuis 4,5 milliards d’années. Si on ramène 4,5 milliards d’années à 24 heures, l’Homo sapiens apparaît sur Terre à 23 heures 59 minutes et 50 secondes”. Nous avons besoin d’un sursaut de conscience. Le chemin vers un meilleur avenir passe, selon vous, par l’avènement d’une “société intégrale”. De quoi s’agit-il ?

La société intégrale englobe selon moi les éléments clefs que sont le souci du bien commun, l’accès à la dignité et la conscience de l’interdépendance entre toutes choses. Nous sommes abreuvés de

fausses croyances. Nous pensons que nous sommes séparés les uns des autres, en compétition. C’est faux, tout est interconnecté. Le bien commun doit être envisagé avec une force étatique au service de, et non pas au pouvoir. Un changement de gouvernance est absolument nécessaire. Il faut passer d’une logique de compétition à une logique de coopération, d’une logique de chef de guerre à une logique de chef d’orchestre. L’économie, quant à elle, doit être une force de réalisation (on a besoin d’un travail pour se réaliser et non pour réussir). Or, aujourd’hui, on voit bien que c’est l’exact inverse qui se déroule. La finance régit tout. L’économie gravite au-

tour. La politique est au service des deux et parfois, on parle du bien commun. Avec la Lunt Foundation, c'est tout ce système que nous essayons de bousculer.

Comment peut-on imaginer l'avènement d'une telle société ?

Pour que le système change, il n'est pas nécessaire que tout le monde change. C'est la mission d'une minorité éclairée, agissante, qui montrera le chemin. Il faut imaginer un nouveau modèle politique et économique et une invitation à passer du je au nous. Le modèle économique qui peut y conduire est une économie régénératrice, relocalisée, collaborative, fonctionnelle et circulaire, donc bio-inspirée. Les modèles inspirationnels sont des modèles symbiotiques qui s'inspirent forcément du vivant. Le nouveau modèle économique doit passer d'un modèle de prédation et de capitalisme vers un modèle régénératif, c'est-à-dire qu'il créera plus de valeur qu'il n'en consomme. Le biomimétisme est une formidable source d'inspiration. En permaculture, il s'agit de respecter l'humain, les environnements et de créer de l'abondance partagée. C'est exactement le concept de l'économie régénératrice, une permaéconomie qui respecte l'humain, les environnements et qui crée de l'abondance partagée pour l'ensemble de l'écosystème. Ces solutions existent, j'en fus le témoin ces 15 dernières années en me déplaçant à travers le monde, à la rencontre des entrepreneurs qui changent les sociétés.

En quoi consistent les piliers sur lesquels repose ce concept d'économie régénératrice ?

L'économie régénératrice, c'est d'abord la nécessité d'une économie globale, locale et locale. Elle doit être relocalisée pour la production des fondamentaux : la production alimentaire (agriculture urbaine par exemple) et la production énergétique et monétaire (usage de monnaies locales, citoyennes). Beaucoup de villes pensent à leur résilience en termes d'autonomie alimentaire. Albi a par exemple prévu, en 2022, d'être autonome d'un point de vue alimentaire, en fruits, légumes et petites volailles. La couverture des toits avec des potagers en permaculture peut être une solution, ainsi que la mise à disposition d'espaces publics pour les maraîchages, l'aménagement de tours et d'immeubles en fermes exploitées de façon bio, la création de ceintures vertes autour des villes, etc. Il est plus pertinent d'avoir davantage de petites fermes en polyculture plutôt que des grandes en monoculture.

Ensuite, il y a la question de l'autonomie électrique et énergétique. On a la capacité de mettre des maisons, immeubles en autonomie énergétique. Le Danemark le fait, l'Écosse aussi, en utilisant du solaire, de l'éolien, de l'hydrolien et d'autres solutions de biomasse. Ce sont les communautés de citoyens propriétaires des infrastructures qui y recourent. Non seulement ils ne payent plus leur facture énergétique, mais ils revendent leur électricité sur le territoire et bénéficient d'un rendement.

Quant à la production monétaire, il serait, je pense, pertinent d'avoir un usage éclairé d'une monnaie locale, ce qui ne signifie évidemment pas de se soustraire à l'euro ou au dollar. En Suisse et en Allemagne, les monnaies locales et citoyennes boostent la consommation locale. C'est bon pour les taxes locales et pour l'emploi.

L'économie glocale permet de rester connecté au monde, ne serait-ce que pour échanger les bonnes informations et les meilleures pratiques. Quels sont les autres piliers ?

L'économie collaborative d'abord. Je pense à KisskissBankBank, BlaBlaCar, ces plateformes d'échanges citoyens qui font appel à l'intelligence collective. Cette économie est dotée en son sein des ressources clés pour la vie d'une communauté, appelées communs (l'eau, l'air, l'énergie). Gérer un commun, c'est réfléchir ensemble aux processus de gestion, d'usage et de sauvegarde qui garantissent la pérennité de ce commun.

Ensuite, l'économie doit être fonctionnelle plutôt que de propriété. Fondamentalement, vous n'avez pas besoin d'être propriétaire des objets que vous avez. Vous n'avez pas besoin de posséder votre frigo, mais vous avez en revanche besoin d'une solution de froid. Et si vous payiez une location mensuelle ? Dans un cercle vertueux, le producteur deviendrait responsable du produit dans sa création, son exploitation et sa récupération et ferait en sorte que celui-ci soit recyclé et recy-

clable. L'obsolescence programmée ne serait alors plus qu'un lointain souvenir ! Ce qui m'amène au dernier pilier, celui de l'économie circulaire : recycler et être recyclable. Dans cette économie, les déchets des uns constituent l'énergie ou la matière première des autres. C'est ainsi que fonctionne la nature. Tout ce que je viens de vous évoquer mène à une économie bio-inspirée. La nature est par définition locale, collaborative, fonctionnelle et recycle tout. C'est la courbe d'expérience de 4,5 milliards d'années. Tout est interdépendant. Le sentiment de séparation, de compétition ou de dualité n'a pas lieu d'être car il n'existe pas.

À quoi pourrait ressembler l'entreprise de demain ?

Je pense qu'elle sera, dans sa forme et son mode d'organisation, moins hiérarchique et plus symbiotique, holistique, comme un organisme vivant. Il faut être agile, flexible et agir avec efficacité. L'efficacité, ce n'est pas l'efficacéité, c'est poser le geste juste au bon moment au bon endroit, avec un minimum d'efforts et un maximum d'impact. Comme le fait la nature ! Il faut s'inspirer de la biologie moléculaire. Comme nous, l'entreprise a plusieurs corps, elle n'est pas rigide, elle interagit avec son corps physique (structure, infrastructure), mental (savoir-faire, intellect), émotionnel (personnalité) et spirituel (raison d'être, ce qui donne un sens).

Je pense également que l'entreprise de demain sera à mission. Le but d'une entre-

prise est d'aller au-delà de la simple rentabilité. Elle doit réfléchir au sens de son existence. Pas pour être la meilleure du monde dans son secteur d'activité, mais pour être la meilleure pour le monde dans son secteur d'activité. L'essentielle finalité est la création de valeurs partagées. Le profit n'est que la conséquence.

Les dirigeants sont-ils capables de développer cette vision ?

Oui, bien sûr. Ce qui est plus compliqué, c'est de faire bouger les lignes en interne. Si vous décidez de changer les règles du jeu, vous allez réjouir la jeune génération qui attend autre chose, mais peut-être moins les cadres qui ont fait leur carrière dans l'ancien modèle.

Beaucoup d'entreprises se sont récemment manifestées pour un autre modèle économique. Danone a par exemple adopté en juin 2020 le cadre juridique d'entreprise à mission et est devenue la première société cotée à revêtir cette forme introduite par la loi PACTE de 2019.

Il est aussi absolument nécessaire de changer les mesures de performances et de valeurs, trop souvent basées sur les ratios financiers, ce qui est une aberration totale. C'est comme si vous alliez chez le médecin et qu'il vous annonçait, pour unique retour : "Votre tension est de 12,8". Soit. C'est une mesure. Mais qu'en est-il du reste ? Je fais un parallèle avec le PIB, utilisé comme juge de paix. S'il mesure la vente, le chiffre d'affaires, il ne mesure en revanche ni les effets induits, ni les externalités. Un exemple

très concret : plus il y a de cancers, plus le PIB augmente ! Mais je reconnais tout de même que nous voyons émerger des certifications internationales comme B Corp qui mesurent la performance et la valeur en considérant les externalités créées.

Qu'imaginez-vous pour les très grosses entreprises, dites "paquebot", moins agiles, qui ont peut-être moins cette dynamique collaborative ?

Elles doivent bifurquer d'un capitalisme dévorant vers un capitalisme de régénération et embrasser une autre posture managériale. Peut-être en rendant les salariés responsables vis-à-vis de leurs alter ego plus que de leur direction. Ou encore en mettant en exergue les fonctions plutôt que les titres. Enfin, penser que la seule raison d'être d'une entreprise est la maximisation du profit est une hérésie, une fausse croyance qui va à l'encontre des lois universelles. Je pense que les entreprises qui ne perçoivent pas cela commettent des erreurs stratégiques de gouvernance. L'entreprise doit être au service du bien commun. Absolument.

Quelle est la clef pour l'épanouissement de l'être humain ?

Être à l'écoute. À l'écoute de soi-même, d'autrui, de la nature car nous en faisons partie intégrante et à l'écoute des lois universelles pour éviter tout dogme (à l'instar des religions). Il faut écouter pour comprendre, avant de pouvoir répondre et agir de manière alignée.



L'étoile à suivre

Entretien avec Claire Vallée

“*Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait*”, disait Mark Twain. Qui mieux que Claire Vallée pour porter ces mots ? Dans sa vie d'avant, Claire était docteure en archéologie. Mais ses nombreux voyages, sa passion pour la cuisine et sa conscience écologique devenue prépondérante lui firent emprunter un autre chemin. Celui de la restauration.

Elle choisit Arès, dans le bassin d'Arcachon, pour installer ONA, son premier restaurant vegan (Origine Non Animale). Audacieux pari : le bassin est éloigné, très éloigné de la cuisine végétale. Mais “*à cœur vaillant, rien d'impossible*”, confie Claire. Portée par des proches qui crurent en elle, l'appui de la Nef, banque responsable, des campagnes de crowdfunding et d'innombrables âmes bienveillantes venues prêter main forte pour la création du lieu - plus de 80 bénévoles -, ONA ouvrit finalement ses portes à l'automne 2016. Le succès fut éclatant. 2 toques attribuées par le Gault & Millau 6 mois seulement après son ouverture, 1 assiette et 1 fourchette décernées par le Guide Michelin en février 2018, et voilà 2021 qui sacre ONA d'une étoile... ainsi que d'une étoile verte, récompense pour les établissements à la démarche éco-responsable !

ONA est ainsi entrée dans le cercle très fermé de la gastronomie française et mondiale, indéniable preuve d'un éveil des consciences grandissant.



Claire Vallée

“Dans mon monde idéal, l’humanité cultiverait un lien intrinsèque, beaucoup plus profond avec la nature. La nature est, depuis toujours, la grande source d’inspiration de ma vie”.

À quoi ressemblerait votre monde idéal ?

Dans mon monde idéal, l’humanité cultiverait un lien intrinsèque, beaucoup plus profond avec la nature. La nature est, depuis toujours, la grande source d’inspiration de ma vie. Comment, de par mon travail, moins faire souffrir le monde ? Cette réflexion m’a longtemps habitée, c’est

elle qui m’a amenée à changer de voie. Il m’était devenu indispensable de faire partie de la grande famille des bâtisseurs d’un avenir plus souhaitable.

Quel est votre regard sur l’évolution des habitudes alimentaires en France ?

Nous sommes en retard. La France est un pays de traditions. Un pays de tradi-

tion carnée et de tradition laitière. C'est encore laborieux d'amener le végétal dans l'assiette. En revanche, une valorisation du territoire français a été engagée depuis plusieurs années, ainsi qu'une réelle réflexion autour du végétarisme, voire du véganisme. Il faut saluer toutes ces avancées. Les consommateurs reviennent au biologique, privilégient pour beaucoup les circuits courts et de plus en plus de chefs proposent une diversité de plats végétariens et végétaux, faisant appel à des producteurs locaux. Il en est de même pour le vin : il y a une grande demande de vin biologique. Au-delà de la mode, je constate une réelle prise de conscience. Les consommateurs souhaitent se nourrir de façon plus équitable, raisonnée et en conscience.

Comment imaginez-vous la cuisine d'ici quelques dizaines d'années ?

Vous savez, nous n'allons pas avoir le choix. Du temps de nos grands-parents, la consommation animale et laitière était minime. Et la planète n'abritait pas 8 milliards d'être humains. Si nous persistons à cautionner une surexploitation animalière féroce, nous irons droit dans le mur. Je ne me bats pas contre les petits élevages, mais je me bats contre les lobbys et les industriels. Ils abîment la planète, les vivants et notre santé.

La Thaïlande, où vous avez vécu, vous inspire. Pourquoi ?

J'ai remarqué une réflexion intéressante autour de la valeur nutritionnelle et spiri-

tuelle des aliments. Les Thaïlandais sont, pour beaucoup, végétariens, ils se nourrissent de légumes, d'épices, d'insectes, de racines. Ils sont minces et en bonne santé. L'alimentation thaï est intéressante à divers égards. En termes de quantité d'abord. Les plats sont plus équilibrés que chez nous et ne s'articulent pas autour de la viande ou du poisson, consommés avec parcimonie. C'est sans commune mesure avec nos côtes de bœuf d'1 kilo que l'on se partage à 3. Ils se nourrissent par ailleurs beaucoup moins de blé et de gluten. Enfin, les produits laitiers sont très peu présents dans leur alimentation (sauf par l'importation) : il n'y a pas d'élevages de vaches. Ils utilisent le lait de coco, très riche nutritionnellement parlant.

En France, nous avons une culture de blé, une culture carnée et une culture laitière, tandis qu'eux ont la culture tofu et seitan, qui n'ont rien d'une mode : ils existent depuis la nuit des temps en Asie. On peut vraiment faire autrement, avec beaucoup de saveurs.

Quelles seraient les priorités pour sortir de l'alimentation animale ?

Tout passe principalement par l'éducation. Il faut avoir une vraie proposition végétale, inciter les restaurateurs, les cantines des écoles et les industriels à suivre cette voie. Il nous revient, en tant qu'adultes, d'insuffler un nouvel élan, qui passe aussi par le vote : nous avons le pouvoir d'élire des représentants plus sensibles à la planète et à la biodiversité qu'au profit.

Que pensez-vous des industriels qui se lancent dans les plats similicarnés ?

Il faut comprendre qu'il y a des personnes qui auront du mal à se diriger vers le légume. Il faut trouver des palliatifs intéressants au niveau nutritionnel. Les industriels le font parce qu'il y a une demande. Je ne suis pas contre, j'en fais aussi. Il est tout à fait pertinent de permettre au consommateur de se détourner de l'animal tout en retrouvant la saveur animalière. Alors pourquoi les en éloigner ? Mais comme pour tout, il faut rester vigilant avec les plats industriels qui ajoutent des additifs, des graisses, du sucre, etc. Mais si, par ce biais, l'industriel amène le consommateur vers une alimentation plus végétale, alors tant mieux. Néanmoins, je pense que tout cela n'est qu'une étape, c'est un travail de long terme.

Vous avez eu raison de choisir l'audace. Votre succès fut presque immédiat et l'écrasante majorité de votre clientèle est non végane (95%) ! Avez-vous fidélisé cette clientèle ? Devient-elle amatrice de plats plus végétaux ?

J'ai une clientèle curieuse, gastronome, attirée par le bouche-à-oreille, les guides et les magazines. Nous sommes assez médiatisés depuis quelques années. Il faut dire que le lieu est un écrin ! Certains clients, qui avaient en effet une alimentation très carnée, sont devenus flexitariens, voire végétariens. La cuisine d'ONA ouvre l'esprit et participe à l'éveil des consciences.

J'ai même reçu la visite de chasseurs et de bouchers, venus par curiosité, qui m'ont confié à la fin du repas "*Votre cuisine est une poésie, riche en herbes, en saveurs et en textures. Elle dégage une réelle émotion qui nous fait oublier l'absence de viande*".

Quelle est la principale source de motivation pouvant conduire à un changement d'alimentation ? La santé, la planète, les animaux ?

Pour moi, c'est tout cela à la fois. En revanche, d'aucuns pensent davantage à leur santé et arrêtent les produits laitiers par exemple, ou les diminuent drastiquement. Concernant le bien-être animal, beaucoup ferment les yeux sur cette cause. Même s'ils y sont sensibles, ils préfèrent ne pas voir. Je ne leur jette pas la pierre. Le choix du végétarisme ou du véganisme est un acte engagé, issu d'une réflexion et d'une prise de conscience personnelles. Je ne suis pas une ayatollah du véganisme. Si les personnes sont intéressées, j'estime qu'elles viendront à moi. Elles constateront d'elles-mêmes que cette alimentation est bonne, gourmande, saine et responsable. La meilleure façon de convaincre est, selon moi, la preuve par l'exemple. Comment voulez-vous changer les habitudes avec un discours virulent ?

Cuisiner végétal est-il plus cher ?

Je ne pense pas que cela soit plus cher, bien au contraire. C'est toujours la même chose, si vous prenez des produits de saison et locaux, ils seront moins chers. Vous

ferez des économies sur la viande, sauf, bien sûr, s'il s'agit de la viande de batterie.

Quels sont les bénéfices de l'alimentation végétale ?

Une énergie et un dynamisme retrouvés. C'est la première chose qui m'a frappée quand j'ai arrêté de manger de la viande. La sensation de lourdeur à la fin du repas n'existe pas. Les clients le disent d'eux-mêmes. Vous sentez que vous mangez plus sainement. Votre peau le manifeste aussi. C'est un tout. Et c'est sans parler de la masse musculaire. De très nombreux sportifs sont vegan. Les protéines végétales sont très nutritives. Il faut cesser de penser que la viande rend costaud et fait grandir. C'est faux.

Que dites-vous aux personnes persuadées que l'alimentation animale est nécessaire ?

Je suis archéologue de formation. Je l'ai vu dans ce métier, de nouvelles thèses apparaissent constamment. Rester figé dans des démarches passéistes n'est pas bon. Il faut évoluer avec son temps. L'ère de la viande est révolue. Il faut sortir de sa zone de confort, se poser les bonnes questions, trouver des solutions. Évoluer. Les cantines scolaires évoluent et commencent par exemple à proposer des plats végétariens. La cuisine végétale est naturelle,

élégante et raffinée, subtile, avec un panel de saveurs, de textures et de couleurs inégales. Or, il demeure encore compliqué de sortir du schéma qui nous a été martelé depuis notre enfance. Vous souvenez-vous du slogan des années 80 "*Les produits laitiers sont nos amis pour la vie*" ? C'est une question de reconditionnement. Je pense qu'il faut prendre conscience que nous sommes la seule espèce - au monde - à consommer un lait qui n'est pas issu de notre propre espèce. Les humains ne donnent pas leur lait à d'autres animaux. Le lait, c'est pour les veaux.

D'une façon générale, le végétal est, selon moi, la cuisine de l'avenir, répondant précisément à nos besoins : écologie, biologie, éthique, humain et santé.

Souhaitez-vous étendre votre projet ailleurs, en ville par exemple ?

Au départ, j'avais un projet à Bordeaux. Mais l'étoile a redistribué les cartes. Je vais rester ici et ouvrir quelque chose de beaucoup plus grand, au bassin. ONA deviendra un autre concept, peut-être une épicerie. Je suis très attachée à la région, il y a d'excellents producteurs. Et le cadre, exceptionnel, est propice pour développer ce que je souhaite. Depuis l'étoile, nous avons une visibilité mondiale qui est encore amenée à croître... les propositions abondent !



Suzane donne une voix à ses combats

Entretien avec Suzane

Auteure, compositrice et interprète, Suzane fait partie de cette Nouvelle vague d'artistes, engagée, vibrante et libre. Son travail, multicolore, est pétri d'une perception ultra fine et empathique du monde qui l'entoure et de ses angoisses. Végétarienne et féministe - son engagement féministe prend racine dans la cour de l'école primaire -, Suzane profite de sa notoriété pour célébrer les causes et associations qui lui tiennent à coeur, proposant une société plus juste et humaniste. Elle vient notamment de signer une collaboration avec Awake, dont les montres favorisent l'upcycling et la valorisation des déchets (filets de pêche recyclés). Les fonds récoltés sont, quant à eux, intégralement reversés à l'ONG The SeaCleaners*. Aujourd'hui, Suzane a 31 ans et prépare déjà la tournée qui l'emmènera, en avril 2022, sur la scène mythique de l'Olympia. Entretien avec une artiste au grand coeur et aux allures futuristes, figure de proue de son époque.



Suzane

“Le sentiment d’injustice déclenche chez moi une volonté d’engagement”.

Comment vous définiriez-vous ?

Je me sens humaine avant tout, connectée aux autres et à ce qui m’entoure. Je peux être utopiste et de façon générale trop sensible car je ne mets pas d’ocillères. Or, il m’est brutal de constater la violence, la détresse et la misère dans lesquelles le monde évolue chaque jour.

Comment vos engagements pour la planète et le féminisme sont-ils nés ?

C’est arrivé par étapes. Le sentiment d’injustice déclenche chez moi une volonté d’engagement. Je pense que mon

engagement pour le féminisme est né très jeune, dans la cour d’école en primaire. À l’époque bien sûr, je n’étais pas consciente du fait qu’il s’agissait d’engagement. J’ai beaucoup joué au foot avec les garçons jusqu’à mes 7-8 ans et puis un jour, c’était fini, ils m’ont interdit de jouer avec eux. Ils m’ont dit : *“tu ne joues plus avec nous parce que tu es une fille”*. C’était le choc. On me privait de quelque chose que j’adorais, parce que j’étais une fille. C’est à ce moment-là que j’ai pris conscience qu’il y avait vraiment quelque chose de prégnant autour du concept de sexe fort et de sexe faible.

L'école appuie la chose : on nous répète toute la journée que le masculin l'emporte sur le féminin. À force, on se sent rejeté. J'ai alors monté un club de filles : nous nous retrouvions aux toilettes pour préparer notre défense contre les garçons et essayer de faire changer des choses au sein de cette cour de récré. Avec le recul, je me rends compte que sous couvert de jeu enfantin, nous nous réunissions car nous avions déjà conscience du problème. Finalement, je ne suis pas étonnée quand je me vois aujourd'hui écrire des chansons comme SLT, ou même parler de ces sujets dans ma vie en tant que citoyenne. Je fais le lien.

Vous êtes engagée aux côtés du Collectif NousToutes qui se bat contre les violences faites aux femmes. Racontez-nous.

Je suis engagée avec NousToutes et pour NousToutes. Je les suis sur les réseaux sociaux et je partage au maximum leurs actions, à mon humble niveau. Les personnes qui me suivent et m'écoutent se sentent très certainement concernées par ces causes et parmi ces personnes, il y a beaucoup d'hommes.

Et votre engagement pour la planète ?

Il est venu plus tard. Enfant, je me souviens que je voyais des pique-niques jetés sur l'autoroute ou des mégots écrasés par terre, et cela choquait bien peu de monde. Ma première tristesse fut de découvrir la

plage de l'Espiguette en Camargue, (la plage de mon enfance), magnifique et censément protégée, jonchée de cannettes, mégots, glaces... Cette plage représente tellement pour moi que je me suis sentie salie.

Ensuite, ce sont des amis biologistes qui m'ont sensibilisée à ces sujets-là. Ils ont travaillé au Canada, à la Réunion, aux Kerguelen sur les animaux polaires et les oiseaux, et ont étudié les impacts du réchauffement climatique sur leur vie et leur façon de se nourrir. Ils m'ont raconté combien certaines espèces, ne pouvant plus se nourrir, disparaissaient. C'est à ce moment-là que j'ai souhaité comprendre l'impact de nos gestes. Cette Terre ne nous appartient pas. J'ai l'impression de vivre en pleine conscience depuis que je sais qu'il y a un monde qui m'entoure, des animaux qui m'entourent et que l'écosystème est entièrement lié. Comme le dit Yann Arthus-Bertrand : "*Tout est lié, rien ne se suffit en soi*". Et ça fait du bien de se rendre compte de tout cela ! J'éprouve de la peine pour ceux qui n'en ont pas conscience et qui continuent d'avancer tête baissée. Il en va de même pour la viande. Un steak, c'est de la maltraitance animale et énormément d'eau. Il est important d'être conscient de ce système que l'on a créé.

Constatez-vous des évolutions dans le monde musical ?

Oui, les gens sont globalement plus sensibilisés, je pense notamment aux festivals. Mais s'il y a moins de déchets par terre, il

faut quand même ramasser. Je note aussi une réduction de consommation plastique et beaucoup de toilettes écologiques construites sur des festivals à petite échelle. Tout cela évolue dans le bon sens, même si, à mon goût, on voit encore trop de bouteilles plastiques ; les équipes et les artistes devraient tous être équipés de gourdes. C'est ce que nous faisons sur notre tournée. Et bien sûr, les artistes s'engagent. Ils respirent le même air et voient le même décor anxiogène qui s'effondre. Et forcément, cela se ressent dans leur art. Je fais partie de cette nouvelle génération d'artistes.

Quand je chante "*On a cassé la planète*", je le dis de façon très simple pour que les enfants aussi puissent écouter cette chanson. Le message passe avec eux. En revanche, d'autres ne sont pas d'accord avec ce message et sont dans le déni total, quand bien même ils savent qu'on est dans un monde qui va mal et qui a besoin d'être soigné. La nature a besoin d'être soignée, vraiment. Ces personnes-là vous diront qu'il ne suffit pas de jeter une cigarette à la poubelle pour que les choses changent. Mais en fait si, c'est par des petits gestes que l'on fait de grandes choses. D'autres personnes encore n'ont tout simplement pas envie d'entendre ce message.

Pour ma part, je ne veux pas rester passive. Se réunir, ne serait-ce qu'en écoutant une chanson, est déjà un pas vers l'autre. En tant qu'artiste, avec des textes, on peut ouvrir le débat. La musique permet de créer le lien et le débat, dans la bonne humeur,

là où il y a un fossé. Finalement, on danse quand même sur "*Il est où le SAV ?*" et il y a tout de même un message d'espoir à la fin.

Quelles sont vos inspirations ?

Je dirais que ce sont mes angoisses, liées à ce que je vis en dehors de la musique, quand je sors de chez moi, quand je suis sur les réseaux sociaux, ou par exemple quand je vais sur le profil d'Hugo Clément. Je n'ai alors qu'une envie, pleurer. Ce qui m'inspire, c'est ce qui m'entoure, ceux qui m'entourent, la violence du décor dans lequel nous évoluons et que je digère. L'humain est fascinant. Avec un même modèle, chacun peindra un tableau différent. L'art, c'est ça. Et la vie, c'est ça aussi. Nous n'avons pas tous la même vision des choses et c'est source d'inspiration que d'écouter ce que pense autrui.

Vous signez une collaboration capsule Awake x Suzane. Les fonds sont reversés à l'ONG The SeaCleaners. Cette marque vous est chère. Pourquoi ?

Awake élabore des montres recyclables et fabriquées à partir de filets de pêche recyclés des mers du nord - renforcés par du verre -, sélectionnés pour leur impact environnemental catastrophique. La montre fonctionne à la lumière : son capteur en absorbe n'importe quelle forme. Il a fallu beaucoup d'innovation, de travail et de détails pour arriver à cette montre qui a le plus faible impact écologique environnemental du marché. En plus, l'intégralité

du montant des bénéfices est reversée à l'ONG The SeaCleaners, qui conçoit un bateau du futur, le Manta, qui collectera les déchets pour en faire de l'énergie, participant ainsi à la préservation des écosystèmes marins.

La collaboration est récente et pourtant j'ai déjà vu beaucoup de monde avec cette montre au poignet sur les réseaux ! J'ai récemment été invitée sur le plateau de Yann Barthès, il a beaucoup apprécié ce concept de boucle écologique entre Awake, The Sea Cleaners et moi ! Il a fini par acheter la montre en coulisses.

Vous serez sur la scène de l'Olympia le 12 avril 2022, magnifique consécration. D'ici là, quel est le programme ?

Je prépare le prochain album et la tournée ! C'est fantastique, mais c'est aussi source d'angoisses car je suis sur deux

fronts simultanément : la création et la tournée. Pour créer, j'ai besoin d'être en phase d'introspection or en ce moment, je suis en pleine exposition.

En général, les cycles des artistes fonctionnent plutôt ainsi : scène, introspection, puis lumière de nouveau et introspection, etc. Je souhaite que ce deuxième album soit plus humain que jamais au regard de sa période de création : il aura été conçu sans contact et dans un contexte on ne peut plus particulier. Il sera donc, lui aussi, très particulier.



**Voir entretien avec Yvan Bourgnon*



Savoir pour transmettre

Entretien avec Jamy Gourmaud

Faut-il encore le présenter ? Avec *C'est pas sorcier*, il a accompagné, aux côtés de Frédéric Courant, plusieurs générations de grands curieux, grâce à un talent de vulgarisateur de sciences hors du commun. Assoiffé de savoirs, il s'est lancé au printemps 2020 dans une nouvelle aventure : la production de contenu YouTube, véritable success story. Jamy Gourmaud continue ainsi de poursuivre et d'honorer la passion qui le meut depuis toujours : la transmission de la connaissance.



Jamy Gourmaud

“Je ne cesserai jamais de transmettre des savoirs, ceux qui sont à ma hauteur, pour que demain, d’autres les légitiment et aillent beaucoup plus loin en trouvant des solutions afin que nous puissions continuer à vivre en harmonie”.

Comment vous définissez-vous ?

Je suis un conteur de sciences, constamment en éveil, à l’oreille attentive. Mais je veux ici être très précis : je ne dis pas la science, c’est le travail des scientifiques qui utilisent des données comme instruments pour étayer leurs hypothèses. En revanche, je la raconte, dans le but de participer à l’enrichissement de notre culture individuelle. Je ne suis donc pas un scientifique,

mais je suis doté d’une culture scientifique. En tant que passeur de sciences, j’aime illustrer ce dont je parle.

Aujourd’hui, comment satisfaites-vous votre curiosité ?

J’ai créé une chaîne YouTube, éponyme, pendant le premier confinement. 55 vidéos sont nées lors de cette période, à raison d’une par jour. Au départ, nous

publiions avec ma compagne des vidéos courtes de moins d'une minute sur les réseaux sociaux. Très vite, nous avons été sollicités par les enseignants pour rendre ces vidéos plus accessibles, sur YouTube. Depuis, nous continuons avec un rythme bi-mensuel. Elles sont un peu plus longues, davantage scénarisées. Et je n'ai pas l'intention de m'arrêter là, c'est un support qui me plaît beaucoup.

Comment susciter l'envie d'apprendre ?

Enfant, j'étais scotché devant Alain Decaux qui racontait l'Histoire de France. Un ensemble de facteurs peuvent donner l'envie : un savant mariage entre le choix des mots et des supports, un équilibre entre l'humour, la vulgarisation, le rythme et le ton.

Passionné par l'aventure et la compréhension du monde vivant, y a-t-il des sujets pour lesquels vous témoignez une curiosité exacerbée ?

Quelle question complexe ! Je dirais la botanique et la volcanologie, mes deux domaines de prédilection. J'aime aussi beaucoup l'astronomie, la géologie et les sujets liés à l'hydrogène. De façon générale, la nature me fascine et me passionne, devenant d'ailleurs de plus en plus un modèle pour les innovations technologiques.

J'ai la faiblesse de croire en l'avenir et

d'avoir confiance en l'humain. Je suis résolument optimiste, sans pour autant entretenir une vision angélique. D'innombrables paramètres m'alertent.

Une transition radicale de nos modes de vie implique-t-elle de passer par la décroissance ?

Attention, derrière ce mot, il y a beaucoup de choses. La décroissance carbone oui, mais la décroissance économique, pas forcément. Si demain nous assistons à une décroissance économique à l'échelle de la planète, les conséquences pourraient être pires que ce remède avancé par certains. Le risque ? Un retour de bâton avec le refus d'aller vers la décroissance carbone et le début d'un nouveau cycle infernal.

Qu'est-ce qui est essentiel pour progresser ?

La connaissance, pour contrer l'obscurantisme. Le savoir est essentiel pour atteindre un objectif, relever un défi. Sans savoir, les bonnes intentions ne servent à rien. Mais il faut aussi que l'argumentation suive pour permettre aux réflexions de mûrir.

Je ne cesserai jamais de transmettre des savoirs, ceux qui sont à ma hauteur, pour que demain, d'autres les légitiment et aillent beaucoup plus loin en trouvant des solutions afin que nous puissions continuer à vivre en harmonie. ■



Informer pour agir : l'actu réinventée

*Entretien avec Hugo Travers
alias HugoDécrypte*

Le nouveau visage de l'information, c'est lui, Hugo Travers. Tous les jours, il propose à sa communauté (15-25 ans) un décryptage de l'information. En moins de 10 minutes sur Youtube. Et sous forme de courts textes illustrés sur Instagram. Pendant le confinement du printemps 2020, le nombre de ses abonnés a doublé. Jonglant alertement entre les réseaux, enchaînant les posts, vidéos et montages à un rythme quotidien effréné, Hugo Travers, 23 ans, passé par Sciences Po Paris, emprunte un chemin journalistique novateur. Et les chiffres donnent le tournis. Sa chaîne Youtube et sa page Instagram dépassent le million d'abonnés. Issu de la génération Z des "digital natives", première génération baignée dans l'ère numérique, horizontale et écologique, Hugo Travers propose, enjoué, une nouvelle version de l'art d'informer.



Hugo Travers

“Le positif est un vecteur d’audience, c’est notre format le plus populaire, et c’est une très bonne nouvelle !”

Comment vous informez-vous ?

Par une combinaison de plusieurs médias. L’actu internationale m’intéresse vivement ! Je suis un fervent lecteur du Courrier International, média dit classique. Quant aux réseaux sociaux, ils sont des sources d’information incroyables, bien que décriés puisque beaucoup de fausses informations y circulent ; il est vrai que ce sont des plateformes très polarisantes. Je prends beaucoup de plaisir sur Twitter, il

suffit d’effectuer une curation et de suivre les bonnes personnes !

Vous êtes devenu très influent. Comment en êtes-vous arrivé là ?

On voit souvent les personnes à travers le prisme de leur succès. On se demande ce qui les a rendues connues, sans forcément imaginer ce par quoi elles sont passées. Pour ma part, j’ai lancé à 15 ans Radio Londres, un média participatif où

des jeunes pouvaient publier leurs écrits. Cette expérience, très formatrice, a confirmé mon intérêt pour le journalisme et m'a permis de comprendre ce qui ne fonctionnait pas. Quelques années plus tard, je lançai ma chaîne Youtube, ce nouveau projet était parvenu à maturité !

Quel fut l'élément déclencheur qui vous a fait sauter le pas et lancer votre chaîne ?

J'ai constaté que le format traditionnel de site internet (j'avais un blog à l'époque), ne convenait pas à ceux que je voulais informer : les jeunes. Depuis que ma chaîne existe (5 ans), je n'ai cessé d'essayer d'améliorer mon contenu. C'est un projet qui peut donner le vertige. Au début, on a tendance à regarder ce que font les autres et se dire qu'il sera peu aisé de parvenir à leur hauteur. Quand j'ai débuté, je n'avais pas d'ordinateur pour monter mes vidéos, je faisais appel à un ami !

Qu'est-ce qui peut aider à se lancer ?

Une part de naïveté et d'innocence. Pour ma part, il ne fallait surtout pas que je me dise "tu ferais mieux de faire des études de journalisme avant de lancer une chaîne d'information, chaque chose en son temps". Je n'ai pas attendu d'obtenir mon diplôme, je ne me suis pas posé la question de savoir comment ma chaîne allait être reçue. Je l'ai fait parce que j'ai senti que ça pourrait être utile ou bénéfique. Cette dynamique permet de faire des erreurs, d'avancer et d'éviter de tomber dans quelque chose de tradition-

nel. Si je n'avais pas eu cette naïveté, j'aurais pris un chemin balisé, en respectant les étapes. Reproduire un parcours existant eût été un réel frein pour moi.

Quelle est la qualité primordiale d'un journaliste ?

L'honnêteté intellectuelle. J'ai longtemps fait l'erreur de dire qu'un journaliste devrait être objectif ou neutre. Je vise aujourd'hui à proposer un contenu factuel au quotidien et je resterai là-dessus. La neutralité n'est pas forcément un objectif, il peut y avoir des partis pris à faire, des choix éditoriaux. Le journaliste n'est pas un robot, il a nécessairement une vision. Je pense aux journalistes politisés qui, avec une certaine honnêteté intellectuelle, proposent un échange constructif. Jean Jaurès fut aussi journaliste, il a d'ailleurs fondé L'Humanité. La clef, c'est l'absence de mauvaise foi. Il faut faire très attention aux fausses informations véhiculées et ne jamais céder aux discours qui font peur.

La presse se fait souvent l'écho de l'arbre qui tombe et non de la forêt qui croît. Vous avez instauré "la note positive", petite pastille à la fin de vos vidéos. Comment sensibilisez-vous votre communauté aux enjeux écologiques ?

Je souhaite pouvoir inspirer en partageant des initiatives prises en faveur de l'environnement. Nous pouvons tous contribuer à changer les choses, à notre échelle. Je publie aussi sur Instagram les "5 bonnes

nouvelles de la semaine”. C’est une dynamique, une ligne éditoriale, que j’essaie de pousser. Le positif est un vecteur d’audience, c’est notre format le plus populaire et c’est une très bonne nouvelle !

Que pensez-vous de la place de l’écologie en politique ?

Tous les partis se saisissent dorénavant du sujet, intègrent ces questions avec leur vision de la société et structurent leurs programmes aussi en fonction de ce paramètre. L’écologie est évidemment vouée à prendre de plus en plus de place. Les marches pour le climat le montrent très bien.

À quoi pourrait ressembler le monde médiatique de demain ?

Une tendance intéressante de fond se dessine et nous vient des États-Unis : c’est l’individualisation des journalistes, un peu

comme avec Twitter, à ceci près que cela devient monnayable. On remarque des journalistes quitter leur média et lancer le leur. Je pense au format newsletter. En devenant experts sur des sujets choisis (plutôt que de rejoindre des médias où les sujets leur sont imposés) et en exerçant l’art d’informer avec une liberté éditoriale, ceux-ci sont soutenus par des lecteurs qui apprécient leur capacité d’analyse et acceptent de payer pour les lire. On paye pour lire une personne et non plus un média. Ce modèle rentable commence à très bien fonctionner aux États-Unis.

Qui rêveriez-vous d’interviewer ?

Une personnalité issue de l’univers de la tech, qui influence la société de façon massive et concrète... Elon Musk !





CONCLUSION



*Claudie Haigneré, astronaute, scientifique,
médecin et politicienne française*

Entre certain et incertain, aiguillonner l'envie d'explorer l'inconnu.

Entre prévisible et imprévisible : y voir la possibilité de transformer l'imprévu en inespéré.

Entre utile et inutile : cultiver la beauté, accroître le savoir, se laisser envahir par l'émerveillement.

Entre différent et indifférent : devenir soi dans l'altérité en s'enrichissant de la diversité.

Entre discipline et indiscipline : conjuguer la rigueur de l'entraînement et de la préparation à l'audace de pratiquer les chemins de traverse et les voies nouvelles.

Entre imaginable et inimaginable : sortir du cadre, repousser les limites pour le bonheur de les découvrir et ne pas être sidéré par l'impensable.

Entre humain et inhumain : toujours placer l'humain au centre avec dignité, respect, éducation, transmission, responsabilité pour maîtriser le futur de l'humanité en harmonie avec cette magnifique planète Terre.

Avec tout le respect que j'éprouve pour le cartésianisme, l'esprit critique, le rationnel, j'ai eu la chance de vivre des moments exceptionnels où le non rationnel n'était pas irrationnel, où le non logique n'était pas illogique, où le non vécu n'était pas invivable, où le non réalisé n'était pas irréaliste, où l'improbable pouvait devenir un possible et où l'imprévisible pouvait être l'inespéré.

En fait, j'ai rêvé et ce rêve est devenu la réalité.

CLAUDIE HAIGNERÉ



TOWARDS ANOTHER FUTURE,
POWERED BY NATURE

REMERCIEMENTS

Merci à tous les intervenants, pour leurs engagements et leurs éclairages.

Merci à la team FinX, qui travaille sans relâche pour proposer une mobilité nautique plus respectueuse de la biodiversité. La propulsion nautique est à l'aube d'une révolution considérable !

Un grand merci à Alexandra Corsi Chopin qui a rendu possible la réalisation de l'intégralité de ces interviews et effectué leur retranscription.

Merci à Heike Röttger, graphiste, pour son talent artistique.

Merci à vous, lectrices et lecteurs, de nous avoir suivis jusque-là. Nous vous invitons à opérer un déclic vertigineux. FinX prouve, par la force de l'évidence, que les solutions alternatives sont possibles.

Que ce livre puisse porter loin la vision de FinX, qu'il fasse rayonner les actions positives, nombreuses, qui dessinent demain.

TABLE DES MATIÈRES

Préface - Loïck PEYRON, Harold GUILLEMIN, BaseX	5
Interviews	13
Alain RENAUDIN	15
Kalina RASKIN	23
Loïck PEYRON	29
Maud FONTENOY	35
Paul WATSON, Lamya ESSEMLALI	41
Yvan BOURGNON	51
Raphaëla LE GOUVELLO	59
Marie TABARLY	65
Simon BERNARD	71
Stéphanie GICQUEL	77
Romain TROUBLÉ	83
Laurent BALLESTA	89
Hyojeong KIM	95
Fabien COUSTEAU	99
Benoît LECOMTE	105
Jérémy LAGARRIGUE	111
Hervé GASTINEL	117
Sabine ROUX DE BÉZIEUX	123
Michel ANDRÉ	131
Antoine RABAIN	139

Jean-François GALLOÛIN	145
Jeanne BRETÉCHER	151
Laëtitia VAN DE WALLE	157
Didier BOULLERY	163
Clémentine GRANET	171
Caroline RAMADE	177
Anita DE VOISINS	183
Estelle BARTHÉLÉMY	189
Soazig BARTHÉLÉMY	195
Corinne LEPAGE	203
Dina RAHAJAHARISON	209
Maud SARDA	215
Anne CHARPY	221
Yann ARTHUS-BERTRAND	227
Laurent GOUNELLE	231
Guibert DEL MARMOL	239
Claire VALLÉE	245
Suzane	251
Jamy GOURMAUD	257
Hugo TRAVERS	261
Conclusion - Claudie HAIGNERÉ	267

CRÉDITS PHOTOS

©PaulMocan, ©FindingDan, ©DanGrinwis, ©JoyceG, ©KseniiaRastvorova, ©SebastianBoring, ©BoudhayanBardhan, ©SilasBaisch, ©QingbaoMeng, ©NiiloIsotalo, ©SimonMarsault, ©GatisMarcinkevics, ©NathanDumlao, ©SteveHalama, ©DaveHoefler, ©QuentinJumeaucourt, ©JackWard, ©AndreaZignin, ©MichalVasko, ©MadsSchmidtRasmussen, ©GigaKhurtsilava, ©HaiNguyen, ©LucieDawson, ©RayHennessy, ©AntoineMeyssonnier, ©CorentinLeLeanec, ©PongsawatPasom, ©AnnieSpratt, ©ChristopherRusev, ©StéphaneTourné, ©Ishan@seefromthesky, ©PeterWormstetter, ©CarolineBallesta, ©FranckDunouou, ©AhmedZayan, ©NicholasDoherty, ©LaurentBallesta, ©YvanBourgnon, ©CarrieVonderhaar, ©FrancescoUngaro, ©SilasBaisch, ©AbigailLynn, ©CécileLabonne, ©Jean-PaulCottard, ©MattHardy, ©FranckDubray, ©Lauragphotos, ©HectorFalcon, ©FarisMohammed, ©NoahBoyer, ©YannArthus-Bertrand, ©EnergyObserverProductions / AntoineDrancey & GeorgeConty, ©AdobeStock

CRÉATION GRAPHIQUE

©Heike Röttger : www.byhr.fr

Imprimé en France sur du papier recyclé.
Couverture imprimée sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Nous sommes aux prémices d'un monde à créer,
de nos mains, de nos paroles, de nos actions.

Soyons les bâtisseurs d'un monde plus juste,
faisons d'abord le choix de la nature et de l'amour.

Réjouissons-nous d'en esquisser les contours,
privilégions l'optimisme, comprenons l'altérité
et décidons de vouloir ce qui arrive.

Aimons les vivants, détachons-nous des égos,
émerveillons-nous de cette nature dont nous faisons partie intégrante.
Les animaux et les végétaux sont les partenaires de notre fabuleux voyage sur Terre,
cette planète si petite et si belle qu'il serait d'ailleurs plus juste d'appeler Océan.

L'ardent désir de vivre dans un monde meilleur, plus doux, ne doit cesser de nous animer.
Pour demain. Pour la nature. Pour nous.

Construisons demain, par amour !

*Ce livre est une initiative BaseX, cercle de réflexion de FinX.
Nous avons échangé avec celles et ceux qui changent le monde.
Ce livre en est le témoignage.*